

Le Monde



NATIONAL
GEOGRAPHIC

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 122
DÉCEMBRE
2025

L'INDE

LES MYSTÈRES DE L'INDE

DES UPANISHAD À GANDHI

& **GILDED AGE**
La belle époque des
magnats américains

NOUVEAU

Le Monde

LA VIE

Le Monde **LA VIE**
HORS-SÉRIE

L'ATLAS

6 000 ANS D'HISTOIRE DES 130 CARTES & INFOGRAPHIES

RELIGIONS

L'ATLAS DES RELIGIONS

UN HORS-SÉRIE DE 164 PAGES - 14,90 €

SUR BOUTIQUE.HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM





Le Monde
HISTOIRE
& CIVILISATIONS
NUMÉRO 122

NATIONAL
GEOGRAPHIC

MARY EVANS / BRIDGEMAN IMAGES

Le dossier

34 Les mystères de l'Inde

- **Des Upanishad à Gandhi.** Voici un jeune État à la culture plurimillénaire, dont les mythes hindous prennent racine trois millénaires avant notre ère dans la vallée de l'Indus. Des mythes qui n'ont cessé d'influencer les hommes et les choses, par-delà les empires, jusqu'à définir aujourd'hui, aux yeux des nationalistes, l'identité indienne elle-même. **PAR ANNE VIGUIER**
- **L'Inde, terre de mythes vivaces.** Dans ce sous-continent où prospèrent divinités, légendes et épopées, chaque pas quotidien se pose en territoire sacré. **PAR JEAN-JOËL BRÉGEON**
- **Qui était vraiment Gandhi ?** Le chantre de la non-violence et artisan de l'indépendance de l'Inde aurait-il aussi une face sombre ? **PAR VIRGINIE GIROD**

Les grands articles

22 Le droit romain

Après avoir régi la vie des Romains, ce système juridique unique dans l'Antiquité a servi de socle au droit occidental. **PAR MARÍA ISABEL NÚÑEZ PAZ**

56 Skara Brae

Parfaitement préservé, ce village des îles Orcades, en Écosse, dévoile le quotidien d'une communauté du Néolithique. **PAR DAVID V. CLARKE**

72 La chasse aux sorcières

Convaincus de l'existence du diable, les juges des XVI^e et XVII^e siècles envoyèrent au bûcher des milliers de femmes. **PAR ADELA MUÑOZ PÁEZ**

Les rubriques

6 L'ACTUALITÉ

10 LE PERSONNAGE

Guillaume Le Maréchal

Brave et loyal, cet amateur de tournois fut proclamé « meilleur chevalier du Moyen Âge » par le roi d'Angleterre.

14 L'ÉVÉNEMENT

Sauver Fontainebleau

Vers 1850, un groupe d'artistes se mobilise pour protéger cette forêt chargée d'histoire, près de Paris.

18 LA VIE QUOTIDIENNE

L'émigration japonaise

Partis travailler aux États-Unis de 1880 à 1920, les Japonais y sont victimes de discriminations.

84 L'AIR DU TEMPS

Gilded Age

À partir des années 1850, les vieilles familles de New York voient avec suspicion s'installer de nouvelles élites fraîchement enrichies, qui veulent se faire un nom.

90 LES LIVRES, LE FILM ET L'EXPOSITION

96 L'HISTOIRE EN SORTANT

98 LA QUESTION DES LECTEURS



DÉTAIL DE LA PORTE D'UN TEMPLE DEDICÉ À SVAMINARAYAN, À BHUJ, DANS L'ÉTAT DU GUJERAT (INDE).

© CHRISTOPHE BOISVIEUX / HEMIS.FR

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

MALESHERBES PUBLICATIONS

67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Rédacteur en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE

Première secrétaire de rédaction : ÉMILIE FORMOSO

Directrice de la création : NATALIE BESSARD

Réalisation : DENFERT CONSULTANTS

Réviseur : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : XAVIER ACCART, JEAN-JOËL BRÉGEON, SYLVIE BRIET, AINHOA CAMPOS, DAVID V. CLARKE, ANTONIO CONTRERAS MARTÍN, LIDIA GALLANTI, MATHILDE GAY, VIRGINIE GIROD, FRANÇOIS KASBI, CLAIRE L'HOËR, ADELA MUÑOZ PÁEZ, MARÍA ISABEL NÚÑEZ PAZ, ANNE VIGUIER.

Traduction : AMÉLIE COURAU, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NELLY LHERMILLIER

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Secrétariat général : CATHERINE LEBEAU

Assistance de direction : JUDITH FRANÇOIS

Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), RYM EL OUFIR (contrôleuse de gestion)

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH, FABIENNE COSTES (cheffes de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, BRYAN SILVA RODRIGUES

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), EMMANUELLE LEBRUN, MAGALI NOHALES, ROMANE PALCZEWSKI, LAËTITIA SO

Publicité : DAVID OGER (01 48 88 46 03)

Chargée d'édition web / événements : ORNELLA BLANC-MONALDI

Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France
CS 21470, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04.

De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.

E-mail : serviceclient@histoire-et-civilisations.com

• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.

E-mail : abonne@edigroup.be

• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01.

E-mail : abonne@edigroup.ch

Directeur de la diffusion et de la production : XAVIER LOTH

Directrice des ventes : SABINE GUDE

Cheffe de produit : EMILY NAUTIN-DULIEU

Assistante commerciale : CHRISTINE KOCH (01 57 28 33 25)

Vente au numéro et relation diffuseur : Numéro vert 0 805 05 01 47

Promotion et communication :

ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL

Dépôt légal : à parution.

ISSN : 2417-8764 (édition papier)

ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)

Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO

Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.

E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir
de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES

JEAN N. CASE *Chairman*,
TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*,
WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL,
MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY,
GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA,
COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN,
CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON,
JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN,
STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE,
JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH,
THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT

SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*,
CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Business Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS

GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER,
KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH,
LACHLAN MURDOCH, PETER RICE,
FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING

YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS

S.A. au capital de 868 050 euros

ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM

PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

GROUPE LE MONDE

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus

MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS
JOANNÈS

Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE

SOPHIE
BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée (VIII^e-III^e s. av. J.-C.), notamment en Italie et en Gaule méridionale.



ÉGYPTE

PASCAL
VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études de Paris.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris-Cité. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.





OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

L'Inde est-elle une invention

de l'Occident ? La question peut sembler saugrenue et même provocatrice. Et pourtant, comme l'a montré l'indianiste Michel Angot¹, c'est **la science occidentale**, en particulier britannique, qui, au XIX^e siècle, **a inventé les noms** d'Indes au pluriel, puis d'Inde au singulier. Tout comme elle a conçu les termes d'hindouisme, de brahmanisme, de tantrisme, voire de bouddhisme. Le paradoxe, c'est que toutes ces notions ont été adoptées par les « hindous » eux-mêmes. C'est autour d'elles que des militants mettent en place la **contestation nationaliste** qui aboutira à l'indépendance en 1947.

Par sa résistance opiniâtre à l'occupant britannique fondée sur la pratique de la non-violence, Gandhi marquera de son empreinte singulière cette lutte pour l'indépendance. Mais ces hauts faits ne doivent pas masquer la **complexité d'un passé** plurimillénaire, aussi riche et inextricable que la forêt évoquée par Kipling dans son *Livre de la jungle*. Avant la période coloniale, ce pays-continent se caractérise par son absence d'unification politique, malgré les empires qui passent. Subsiste une diversité immémoriale des sociétés indiennes, dont rend mal compte la bannière simplificatrice d'un « hindouisme » politique. Ainsi, si le nom d'*India* a été monopolisé par la nation indienne née en 1947, on en oublie que l'inscription la plus ancienne du *Mahabharata* se situe au Vietnam, tandis que celle du *Ramayana* se trouve au Laos.

1. *Les Mythes des Indes*, Seuil, 2019.

XIX^E SIÈCLE

Louvre : un vol historique

Après le braquage spectaculaire du 19 octobre, les bijoux volés ont été estimés à 88 millions d'euros. Mais leur disparition représente surtout la perte d'une tranche d'histoire de France.

Les pays en guerre ne sont pas les seules victimes du pillage d'œuvres d'art. Le rocambolesque braquage du Louvre du dimanche 19 octobre dernier pointe la vulnérabilité des musées français. Les bijoux dérobés étaient exposés dans la galerie d'Apollon, qui abrite les joyaux de la couronne de France : trésors nationaux répertoriés, ils font partie d'un patrimoine culturel unique.

Créée par François I^{er}

Cette collection des « joyaux de la couronne », a été créée par François I^{er} en 1530 : le roi avait choisi huit pierres précieuses de son héritage et décidé qu'avec celles qu'il acquerrait dans le futur il formerait

une collection inaliénable, se transmettant de souverain à souverain. L'ensemble atteignait ainsi 9 500 diamants au moment de la Révolution. Les souverains du XIX^e siècle ont continué à enrichir la collection, qui comprenait 75 000 diamants au moment de la chute du Second Empire ! Elle sera ensuite dispersée durant la III^e République.

Lors du braquage du 19 octobre, ce sont des parures de femme qui ont été visées, celles qui contiennent le plus grand nombre de diamants. La couronne en or, argent et émeraudes de l'impératrice Eugénie, épouse de Napoléon III, créée en 1855, a été retrouvée le jour même, abandonnée lors de la fuite des cambrioleurs. Huit

joyaux ont été dérobés, dont trois pièces emblématiques du Second Empire, portées par l'impératrice Eugénie : la broche reliquaie en diamants, le grand nœud de corsage constitué de plus de 1 500 diamants créé par l'orfèvre Kramer, et un diadème de perles, petite couronne haut-de-tête créée par l'orfèvre Lemonnier, avec 212 perles et 1 998 diamants.

Parure impériale

Également dérobés, un collier, un diadème et une boucle d'oreille provenant de la parure de la reine Hortense et de la reine Marie-Amélie, composée



Couronne
de l'impératrice
Eugénie.

MAEVA DESTOMBES / HANS LUCAS VIA AFP

de saphirs bleus de Ceylan entourés de diamants. Celle-ci fut la propriété successive d'Hortense de Beauharnais, reine de Hollande et mère de Napoléon III, puis de Marie-Amélie de Bourbon-Siciles, épouse du roi Louis-Philippe, qui régna à partir de 1830. Enfin, les voleurs ont emporté un collier et une paire de boucles d'oreilles en émeraudes de Marie-Louise d'Autriche, seconde épouse de Napoléon I^{er}, qui les lui offrit à l'occasion de leur mariage en 1810. Le Louvre s'en était rendu acquéreur en 2004.

Ces joyaux, qui racontent des tranches de l'histoire de France, sont invendables en l'état, tant ils sont reconnaissables. Il est donc à craindre qu'ils soient désassemblés et fondus pour pouvoir être écoulés. ■



Parure de la reine Hortense et de la reine Marie-Amélie, photographiée dans sa vitrine de la galerie d'Apollon lors de la réouverture de celle-ci en 2020.

STEPHANE DESAKUTIN / AFP

Façade du musée national du Soudan, à Khartoum, en avril 2025. Considérablement dégradé par la guerre civile, le musée a vu ses œuvres pillées ou détruites.



ARCHÉOLOGIE AFRICAINE

Le musée du Soudan pillé

La guerre civile qui embrase le Soudan depuis 2023 n'a pas épargné le patrimoine du pays, à commencer par le musée national, dont les collections saccagées font l'objet de trafics.

Dans la terrible guerre civile qui sévit au Soudan, provoquant des dizaines de milliers de morts et le déplacement de plus de 10 millions de personnes, le patrimoine du pays n'est pas épargné. Les musées sont saccagés et pillés, au premier rang desquels le musée national du pays, situé dans la capitale, Khartoum.

La guerre a éclaté en avril 2023 entre l'armée et les paramilitaires des Forces de soutien rapide, FSR. En juin 2023, la capitale soudanaise était tombée aux mains des FSR et du général Dogolo,

un ancien milicien en lutte contre le pouvoir en place. Le musée a été abandonné, car situé au cœur d'une zone de combats. Fin mars 2025, les troupes gouvernementales du général al-Bourhane ont repris la ville, et les archéologues ont pu, après deux ans, retourner dans le musée et constater l'ampleur des dégâts.

Œuvres nubiennes

Construit en 1971, l'établissement abritait quelque 100 000 objets, notamment une splendide collection d'archéologie nubienne, la plus complète au monde. Le toit du bâtiment porte

la marque des tirs d'obus, la plupart des salles ont été vidées, et des objets encore présents sont endommagés. Les œuvres datant de l'époque du royaume de Koush — situé au sud de l'Égypte et au nord du Soudan actuel, et dirigé par les pharaons noirs durant près d'un siècle (VIII^e et VII^e siècles av. J.-C.) — ont été systématiquement volées, tout comme des reliques en or entreposées dans les réserves. Les statues monumentales ont mieux résisté, car trop difficiles à transporter, et celle du pharaon noir Taharqa se dresse toujours dans la cour du musée. Selon

les experts soudanais, les objets ont été transportés par camions au Darfour, zone aujourd'hui sous le contrôle des FSR. Quelques pièces ont été retrouvées dans les pays voisins, en Égypte ou au Tchad. Le gouvernement soudanais accuse les miliciens des FSR d'avoir volé ces œuvres et y voit un crime de guerre.

Au total, ce sont plus de 20 musées qui ont été pillés au Soudan, pour des pertes estimées à 94 millions d'euros. Interpol et l'Unesco sont à l'affût, au cas où certaines œuvres réapparaîtraient dans des ventes aux enchères. ■

MUSÉOLOGIE

La mémoire des œuvres volées

À l'initiative de l'Unesco, la création sur Internet d'un musée virtuel d'œuvres volées sensibilise le grand public à la question du pillage et du trafic de biens culturels.

Parmi les œuvres présentées sur le site web de l'Unesco figure une tête de Minerve, déesse de la Sagesse, de la Guerre et de la Stratégie, découverte à Madaure (M'daourouch), en Algérie, datant de la période où la région fit partie de l'Empire romain (vers 146 av. J.-C. à 430 apr. J.-C.). Cette jolie statue taillée dans du marbre blanc a disparu et n'est visible qu'en photo. Elle fait partie des œuvres

choisies par l'Unesco pour figurer dans le musée virtuel des biens culturels volés, qui vient d'ouvrir. Une première dans le monde.

Sous tous les angles

Mémoire numérique des disparus, cette plateforme, créée par l'architecte burkinabé Francis Kéré, mobilise les dernières technologies pour sensibiliser le grand public au trafic illégal. Elle présente environ 250 objets volés et les décrit de

manière très pédagogique, resituant le contexte de l'œuvre, son importance pour l'histoire et pour la mémoire des différentes communautés affectées. Chaque objet, modélisé en 3D, peut se contempler à 360 ° sur toutes les faces, le site donnant ses dimensions et ses caractéristiques techniques.

Le visiteur choisit les régions du monde qui l'intéressent. Il pourra ainsi découvrir une pièce d'or de la Libye antique provenant du trésor de Benghazi et datant du IV^e siècle av. J.-C. Ou encore un pendentif en or en forme de crocodile originaire de Côte d'Ivoire,



daté de la période précoloniale : cet animal représente un symbole important dans la culture des Akans, et sa disparition prive la communauté d'un élément de sa mémoire collective.

L'objectif de l'Unesco est que ce musée virtuel, outil de veille destiné pour le moment à accueillir de nombreux autres objets, se vide peu à peu au profit d'une « salle des retours et restitutions », où seront exposées les œuvres rendues à leur pays et musée d'origine. L'organisation veut également créer un réseau rassemblant police, marché de l'art et société civile pour lutter contre ce pillage des patrimoines, particulièrement sensible dans les zones de conflit. Le trafic concerne environ 57 000 objets selon Interpol. ■



L'une des « salles »
du musée virtuel de l'Unesco. Ci-dessus, une tête d'époque romaine figurant la déesse Minerve. En haut à droite, un statère en or du IV^e siècle av. J.-C., appartenant au trésor de Benghazi.

WEB
museum.unesco.org/fr

De véritables encyclopédies s'appuyant sur une importante iconographie, des cartes détaillées, des frises chronologiques pour offrir une compréhension complète de ces périodes fascinantes.

Glénat
www.glenat.com

Plongez dans l'Histoire



**LE GRAND ATLAS
DES VIKINGS**
Stéphane Coviaux



**LE GRAND ATLAS DES ROIS
ET REINES DE FRANCE**
Collectif, préface
de Guillaume Picon



**SUR LES TRACES
DE L'EMPIRE ROMAIN**
3 000 ans de vestiges et
richesses archéologiques
Collectif

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Guillaume le Maréchal, chevalier modèle

La bravoure et la loyauté de ce preux Anglo-Normand, grand amateur de tournois, lui valurent d'être proclamé « meilleur chevalier du Moyen Âge » par Henri III d'Angleterre.

Une épée au service des rois

VERS 1145

Guillaume naît dans le comté du Wiltshire. Son père est issu de la noblesse anglo-normande.

1166

Après son adoubement par Guillaume de Tancarville, vers l'âge de 20 ans, il se met à courir les tournois.

1199

Jean sans Terre remet l'épée de comte de Pembroke à Guillaume le Maréchal, resté fidèle aux Plantagenêts.

1217

Nommé régent d'Angleterre pour le jeune Henri III, il repousse l'invasion française à la bataille de Lincoln.

1219

Il est enseveli en habit de templier dans l'église du Temple, à Londres, après s'être éteint dans son manoir de Caversham.

Au tournant des XII^e et XIII^e siècles, un chevalier suscita l'admiration de part et d'autre de la Manche : Guillaume le Maréchal. À cheval sur deux siècles et deux pays, sa longue et brillante trajectoire lui valut d'incarner l'idéal chevaleresque de son époque et de se hisser jusqu'à la régence du royaume d'Angleterre, gouverné par la dynastie Plantagenêt, dont il fut chargé de former l'héritier, Henri III, à ses qualités de chevalier.

Les exploits de ce chevalier sont narrés dans l'*Histoire de Guillaume le Maréchal*, chanson de geste ou poème épique de 19 214 vers — plus long que l'*Iliade* elle-même —, qui a largement contribué à ériger son protagoniste en modèle de bravoure et de loyauté absolue. Rédigée dans un dialecte de la France de l'Ouest, cette œuvre fut commandée en 1219 par le fils aîné du défunt et achevée sept ans plus tard par un auteur anonyme, qui s'y présente sous le nom de Jean le Trouvère.

Né en Angleterre vers 1145, Guillaume descendait de l'aristocratie anglo-normande qui dominait alors le pays, conquis en 1066 par un duc de Normandie couronné roi d'Angleterre

sous le nom de Guillaume I^{er} « le Conquérant ». Il était le quatrième fils de Jean le Maréchal, ou John Marshal, petit baron du Wiltshire et maréchal de la maison royale d'Angleterre, et de Sibylle de Salisbury, fille du comte du même nom. On sait peu de choses de son enfance pendant la guerre civile anglaise, où le premier Plantagenêt, Henri II, accéda au trône d'Angleterre. À l'âge de 13 ans, Guillaume fut placé en Normandie chez un puissant cousin de sa mère, le chambellan Guillaume de Tancarville, pour faire son apprentissage de chevalier.

Partir « tourner par la terre »

C'est en Normandie, sur la terre de ses ancêtres, qu'il fut armé chevalier : adoubé vers l'âge de 20 ans, il lui fallut dès lors se montrer à la hauteur de sa nouvelle condition, en incarnant les vertus de la chevalerie, au combat comme à la cour.

Voué à l'aventure par sa position de cadet et résolu à se forger une réputation de preux chevalier, il décida de partir « tourner par la terre », conscient ne pouvoir compter que sur lui-même et modestement équipé d'une épée, d'un haubert déchiré,

Une épopée plus longue que l'*Iliade* relate la vie de Guillaume le Maréchal.

Sceau d'Henri II Plantagenêt représentant un chevalier.





GISANT de Guillaume le Maréchal dans l'église du Temple, à Londres, endommagée en 1941 par des bombardements.

A. HORNAK / ALAMY / CORDON PRESS



de quelques deniers et d'une bourrique. Or, les tournois qui abondaient à cette époque dans le nord de la France représentaient autant d'occasions de montrer ses talents que de s'enrichir en libérant ses prisonniers contre des rançons.

Le jeune chevalier, dont la chanson raconte qu'il disputait des tournois « presque chaque semaine », se forgea une réputation d'invincible champion. Ses hauts faits étaient sur toutes les lèvres : « Au seul tournoi d'Eu, il [captura 10 cavaliers] en un seul jour, et 12 chevaux », puis 103 chevaliers « entre la Pentecôte et le Carême suivant », en association avec « un

chevalier de la même mesnie, Roger de Gaugi,

Henri II couronné par deux évêques. Illustration tirée de la *Chronica maiora Anglia* de Matthieu Paris.

un Flamand ». Il aurait lui-même déclaré qu'il « [avait] pris pendant [sa] vie au moins 500 chevaliers. »

Comme de véritables batailles, les tournois de l'époque opposaient deux camps de chevaliers. Parmi les 3 000 qui accoururent en 1179 au tournoi de Lagny figurait le fils du roi Henri II d'Angleterre, Henri le Jeune, que Guillaume le Maréchal s'efforça de « protéger contre l'assaut de ceux qui s'apprêtaient à le capturer » pour en tirer une juteuse rançon : « Tous fêrent des éperons / à grande allure, après le roi. / Le Maréchal n'attendit pas / mais chargea à la lance vers eux. / Il les heurta si durement / que sa lance se brisa toute [...]. Tout ce qu'il atteint, il le fend, / découpe des écus, fausse les heaumes. / Tant fit le Maréchal Guillaume / que nul de ceux qui étaient là / ne sut ce que le roi était devenu. / Plus tard, le roi dit, [...] / que jamais coup ne fut vu / ni

su d'un chevalier seul, / plus beau que celui du Maréchal ce jour-là. / Les meilleurs l'en louèrent beaucoup. »

L'allié des Plantagenêts

Passé maître dans le maniement des armes, Guillaume retourna outre-Manche pour trouver une maison plus huppée et se rapprocher de la cour d'Angleterre. Il entra d'abord au service de son oncle maternel, Patrice de Salisbury, que le roi Henri II avait chargé d'assurer à sa place la garde de son épouse, Aliénor d'Aquitaine. Un fait d'armes lui valut bientôt la reconnaissance de la maison Plantagenêt : après avoir bondi pour sauver son oncle d'une embuscade, Guillaume terrassa à lui seul les 68 hommes qui l'assaillirent pour l'en empêcher. C'est ainsi qu'il devint à 25 ans l'homme de confiance du roi d'Angleterre et le chef de la maisonnée ou « mesnie » de son fils Henri le Jeune. Cette relation



Guillaume le Maréchal hérite du château de Pembroke (ci-dessus), au pays de Galles, en 1189.

DREW BUCKLEY / ALAMY / CORDON PRESS

privilegiée avec la Couronne se détériora toutefois en 1180, lorsque Guillaume fut soupçonné d'être l'amant de la reine Marguerite, fille du roi de France Louis VII. Plusieurs années de désaffection s'ensuivirent pour le chevalier, qui avait pourtant proposé au roi d'organiser un « duel judiciaire » et de se faire couper un doigt de la main droite s'il en sortait perdant. Notons ici que le panégyrique du défunt évite soigneusement de prononcer le nom de Marguerite et n'évoque ce bruit que pour l'assimiler à de la calomnie.

À son retour de croisade en Terre sainte, où Henri II l'avait chargé sur son lit de mort de porter sa croix, Guillaume le Maréchal abandonna la vie de chevalier errant pour entrer au service du roi, dont il avait regagné l'estime. Fidèle allié du roi Henri II, puis de ses fils Richard I^{er} Cœur de Lion (1189-1199) et Jean sans Terre

(1199-1216), il occupa à la cour des Plantagenêts une place de choix, qui lui permit d'exaucer son vœu et celui de tout chevalier : être marié par le roi d'Angleterre et recevoir la demeure et les pouvoirs seigneuriaux auxquels il aspirait tant. C'est ainsi qu'à plus de 40 ans, en 1189, Guillaume le Maréchal épousa Isabelle de Striguil, fille et héritière du comte de Striguil et Pembroke, dont il recevrait plus tard les titres et les terres, situées aux frontières du pays de Galles.

Guillaume le Maréchal démontra à plusieurs reprises sa loyauté envers la dynastie Plantagenêt. Face à la poussée intérieure de l'aristocratie anglaise, dont les barons se révoltèrent contre leur roi entre 1213 et 1217, il assumait la régence à la mort de Jean sans Terre, en 1216, pour s'assurer que ce soit un Plantagenêt qui succède au défunt monarque. Face à la menace extérieure d'une

invasion française répondant à l'appel des barons, il repoussa par ailleurs le prince Louis de France, futur Louis VIII, à la bataille de Lincoln, en 1217.

Dévoué toute sa vie à la chevalerie, Guillaume le Maréchal ne trembla pas plus devant le trépas que devant l'adversaire. Il s'y prépara comme à une ultime aventure, en prenant le soin de confesser ses péchés, de dicter son testament et d'énoncer ses dernières volontés, comme celle de « [donner son] corps [à l'église du] Temple », à Londres, « pour y reposer à [sa] mort ». ■

ANTONIO CONTRERAS MARTÍN
PROFESSEUR À L'INSTITUT D'ÉTUDES MÉDIÉVALES, BARCELONE

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
Guillaume le Maréchal ou
Le meilleur chevalier du monde
G. Duby, Folio, 1986.



Les artistes en guerre à Fontainebleau

Au milieu du XIX^e siècle, peintres et écrivains entament un combat écologique pionnier pour protéger un site naturel exceptionnel près de Paris : la forêt de Fontainebleau.

Située à 60 km au sud-est de Paris, la forêt de Fontainebleau a été pendant des siècles un espace réservé aux rois de France, qui allaient s'y divertir et chasser. L'apparition, en 1850, de « trains de plaisir » aux billets abordables va rendre la forêt beaucoup plus accessible, en rapprochant les Parisiens de ce cadre naturel, désormais à 1 heure de transport de la capitale. Un ancien militaire passionné par la forêt, Claude-François Denecourt,

a contribué à la populariser, grâce à des guides dans lesquels il analyse sa flore et sa faune, et établit des itinéraires faciles à suivre. Denecourt a aussi été l'un des premiers à réclamer la protection de cet espace naturel, demandant qu'il soit classé au rang de « musée national ».

À cette époque également, le village médiéval de Barbizon, situé à la lisière de la forêt, devient le point de rencontre d'un groupe d'artistes, l'« école de Barbizon »,

qui viennent peindre les paysages dans cette enclave. Attirés par Fontainebleau, ils apprécient la beauté de ce cadre naturel et s'inquiètent bientôt de ce qui pourrait l'altérer.

Une « fiction poétique » ?

Leur préoccupation ne concerne pas seulement l'environnement, mais aussi l'histoire. Ainsi, en 1852, le peintre Théodore Rousseau demande à l'empereur Napoléon III que la forêt soit protégée, car elle est « le seul souvenir vivant



CE TABLEAU de Théodore Rousseau représente le paysage caractéristique de cette forêt d'Île-de-France, composé de rochers et d'arbres épars. 1861. Metropolitan Museum of Art, New York.

ALBUM



UNE RÉSERVE ROYALE

LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU a été utilisée par les rois de France dès le Moyen Âge pour la production de bois et, surtout, comme un immense terrain de chasse. Aujourd'hui encore, on distingue aisément de longues allées qui traversent la forêt, autrefois empruntées lors des battues. Au ^{xvi}^e siècle, François I^{er} a construit un magnifique palais de style Renaissance, devenu plus tard une résidence très appréciée de Napoléon.

Fontainebleau sur la carte de César-François et Jean-Dominique Cassini. ^{xvii}^e siècle.

qui nous reste des temps héroïques de la patrie depuis Charlemagne ». Ces artistes voient la forêt comme un instantané du passé du pays, qui les aide à renouer avec les racines de la France. Leur vision se heurte à celle des forestiers qui

y travaillent, abattant des arbres et introduisant de nouvelles espèces, comme les pins, fort peu appréciés des peintres. Le désaccord est total, car les forestiers affirment avec fermeté que la forêt « vierge » que les artistes prétendent défendre n'est rien d'autre qu'une « fiction poétique ».

Pétition au gouvernement

Cette fiction est pourtant très puissante. La mobilisation du collectif porte ses fruits et, en 1861, Napoléon III promulgue un décret qui protège environ 1 000 hectares de Fontainebleau, désormais classés « réserve artistique ». La forêt devient ainsi le premier espace naturel français protégé par la loi, laquelle stipule qu'aucune coupe

ni replantation ne peut avoir lieu dans la zone désignée, soit 7 % de la superficie totale du domaine de Fontainebleau.

Mais les artistes amoureux de la forêt estiment que cette protection est insuffisante. En 1872, ils forment un Comité de protection artistique de la forêt. S'insurgeant contre la vente de parcelles lancée par l'administration forestière à des fins d'exploitation, le comité adresse une pétition au gouvernement, arguant que « la forêt de Fontainebleau doit être assimilée aux monuments nationaux et historiques, qu'il est indispensable de conserver à l'admiration des artistes et des touristes ».

Le comité demande à George Sand de rejoindre sa cause. Connue pour sa façon de rejeter les conventions, de s'habiller comme un homme, de mener une vie amoureuse libre, l'écrivaine est familière



Théodore Rousseau photographié par Étienne Carjat. Carte de visite du peintre français. Musée Carnavalet, Paris.

MUSÉE CARNAVALET / HISTOIRE DE PARIS



Extinction d'un incendie dans la forêt de Fontainebleau. *Le Petit Journal*, 1893.

de la forêt de Fontainebleau. Elle y a passé du temps, avec ses amants et avec son fils, Maurice, et l'un de ses romans, *La Filleule*, s'y déroule en partie. « Tout est beau ici », déclare-t-elle avec insistance lors du séjour qu'elle partage avec son fils, âgé de 14 ans, et pendant lequel ils passent leurs journées à parcourir la forêt à cheval, à chasser

des insectes et à lire à l'ombre des arbres. L'écrivaine n'hésite pas à soutenir la défense du site.

L'abus de la nature

Sand estime que le trésor qu'elle a découvert à Fontainebleau doit être accessible à tous, et l'idée d'en attribuer des parcelles au

plus offrant lui paraît intolérable. Dans un texte publié dans le journal *Le Temps* en 1872, elle défend l'idée que les forêts doivent faire partie du domaine public, utilisant l'image de l'atmosphère : « Voyez-vous d'ici chaque propriétaire balayant son coin de ciel, [...] et

demandant une loi qui défende à l'homme sans argent de regarder l'or du couchant [...] ? » Elle souligne également que le plein épanouissement et la pleine réalisation des individus passent par la jouissance de la nature. « Car il est temps d'y songer, la nature s'en va.

UN MONUMENT NATUREL

AUORE DUPIN, connue sous le pseudonyme de George Sand, a écrit plus de 70 romans. L'un d'eux, *La Filleule*, publié en 1853, se déroule dans la forêt de Fontainebleau. Ses personnages sont émerveillés par « les grands arbres, ces monuments qui vivent et progressent [...] ; ces sites qui résument ou rapprochent la grandeur et la grâce ».

Photographie de George Sand dédiée à Victor Hugo.



Les parcs nationaux

À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE apparaît aux États-Unis un concept visant à protéger les espaces naturels tout en les ouvrant au public : les parcs nationaux. Le premier d'entre eux est le parc de Yellowstone, déclaré en 1872 espace « exempt d'exploitation mercantile, voué à la satisfaction du peuple » par le président américain Ulysses S. Grant. Suivent, en 1890, le parc des Séquoias et celui de Yosemite. En France, si le concept existe, il faut attendre 1963 et la création des parcs nationaux de la Vanoise et de Port-Cros pour le voir appliqué. Le pays compte aujourd'hui 11 parcs nationaux.

Un arbre de Fontainebleau photographié par William Drooke Harrison en 1880.



ALAMY / CORDON PRESS

[...] Les landes perdent leurs parfums, et il faut aller loin des villes pour trouver le silence, pour respirer les émanations de la plante libre ou surprendre le secret du ruisseau qui jase et qui coule à son gré. »

L'une des idées les plus intéressantes de Sand est que ce qui se passe à Fontainebleau n'est qu'un reflet de la voie empruntée par l'humanité, une voie à laquelle l'auteur prédit une fin sombre : celle de l'abus inconscient de la nature. « Les appétits de l'homme sont devenus des besoins impérieux que rien n'enchaîne », note-t-elle, avertissant que, si l'on continue sur cette voie, « il n'y aura plus de proportion entre la demande de l'homme et la production de la planète ». George Sand affirme que sensibiliser à la nécessité de protéger l'environnement est une tâche essentielle pour l'avenir, mais

elle sait que cela prendra plusieurs générations et que, en attendant, il est urgent de prendre soin de lieux comme Fontainebleau : « En attendant que l'humanité s'éclaire et se ravise, gardons nos forêts. »

Un objectif atteint

Le Comité de protection artistique obtient le soutien d'autres grands écrivains, tel Victor Hugo, et de quelques représentants politiques. Ils soumettent des propositions au Sénat et à la Chambre des députés, afin d'augmenter la superficie protégée de la forêt.

Les deux initiatives échouent en 1876, mais se révèlent fructueuses à moyen terme : entre 1892 et 1904, la superficie protégée est portée à 1 600 hectares. La prise de conscience environnementale dont ont fait preuve George Sand, Victor Hugo et les membres du Comité de

protection artistique s'étend, et, en 1901, la Société pour la protection des paysages de France est fondée, favorisant l'adoption de la première loi de protection des sites et des monuments naturels.

George Sand et les autres artistes mobilisés pour sauver Fontainebleau ont réussi à protéger la forêt, remplissant ainsi l'objectif initial avancé par l'écrivaine. Son second objectif – faire comprendre l'importance de la protection de la planète – reste aujourd'hui l'un des plus grands défis de l'humanité. ■

AINHOA CAMPOS
DOCTEURE EN HISTOIRE

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
**Fontainebleau, son château
et sa forêt. L'invention
d'un tourisme (1820-1939)**
A. Notter, J.-C. Polton (dir.), Éditions
de la RMN, 2007.

Les États-Unis, terre promise des Japonais ?

Des milliers de Japonais partis travailler en Amérique entre 1868 et 1941 furent victimes de violentes discriminations.

En 1853, l'arrivée des « navires noirs » de la Marine américaine dans la baie d'Edo (ancien nom de Tokyo) contraint le Japon à ouvrir ses frontières, après plus de 200 ans d'isolement. Sous l'impulsion de la révolution de Meiji, en 1868, les Japonais, impressionnés par les progrès des pays occidentaux, entament une mutation en reprenant à leur compte la révolution technologique et sociale qui a triomphé en Europe et aux États-Unis. L'industrialisation transforme radicalement l'aspect des villes du pays et le mode de vie de la population, laquelle quitte les campagnes pour tenter sa chance dans les centres urbains.

Ces migrations ne se limitent pas au territoire national. Entre 1868 et 1941, plus de 1 million de Japonais partent en quête de travail vers les États-Unis, Hawaï et l'Amérique du

Sud. On les appelle *nikkeijin* (« personnes d'origine japonaise »), ou simplement *nikkei*, un terme qui englobe l'identité fluctuante de ceux qui se trouvent suspendus entre deux cultures et cherchent leur place dans le monde.

L'émigration encouragée

Le premier grand déplacement vers le continent américain a lieu en 1868, quand 148 travailleurs sous contrat sont illégalement arrêtés au Japon et transportés vers les îles Hawaï, lesquelles, à cette époque, n'ont pas encore été annexées par les États-Unis. À partir de 1880, le gouvernement japonais autorise et encourage l'émigration de travailleurs sous contrat, participant à l'organisation des transferts et à la sélection des candidats. Il s'agit principalement de jeunes hommes, employés avec des contrats de trois à cinq ans.



UN GROUPE DE JAPONAIS arrive sur le quai d'Angel Island, dans la baie de San Francisco, vers 1920.

AKG / ALBUM

Pour ces *gannenmono* (« personnes de la première année [de Meiji] »), l'enthousiasme pour le nouveau monde s'estompé très vite. La vie dans les plantations hawaïennes de canne à sucre est exténuante, les logements collectifs, insalubres, et les salaires, minimes. Celui qui s'arrête pour parler ou fumer une cigarette pendant les heures de travail s'expose à une amende ou à des coups de fouet. Celui qui fuit risque la prison. Néanmoins, beaucoup tentent leur chance et gagnent les États-Unis, en quête de meilleures conditions de vie. D'autres — une

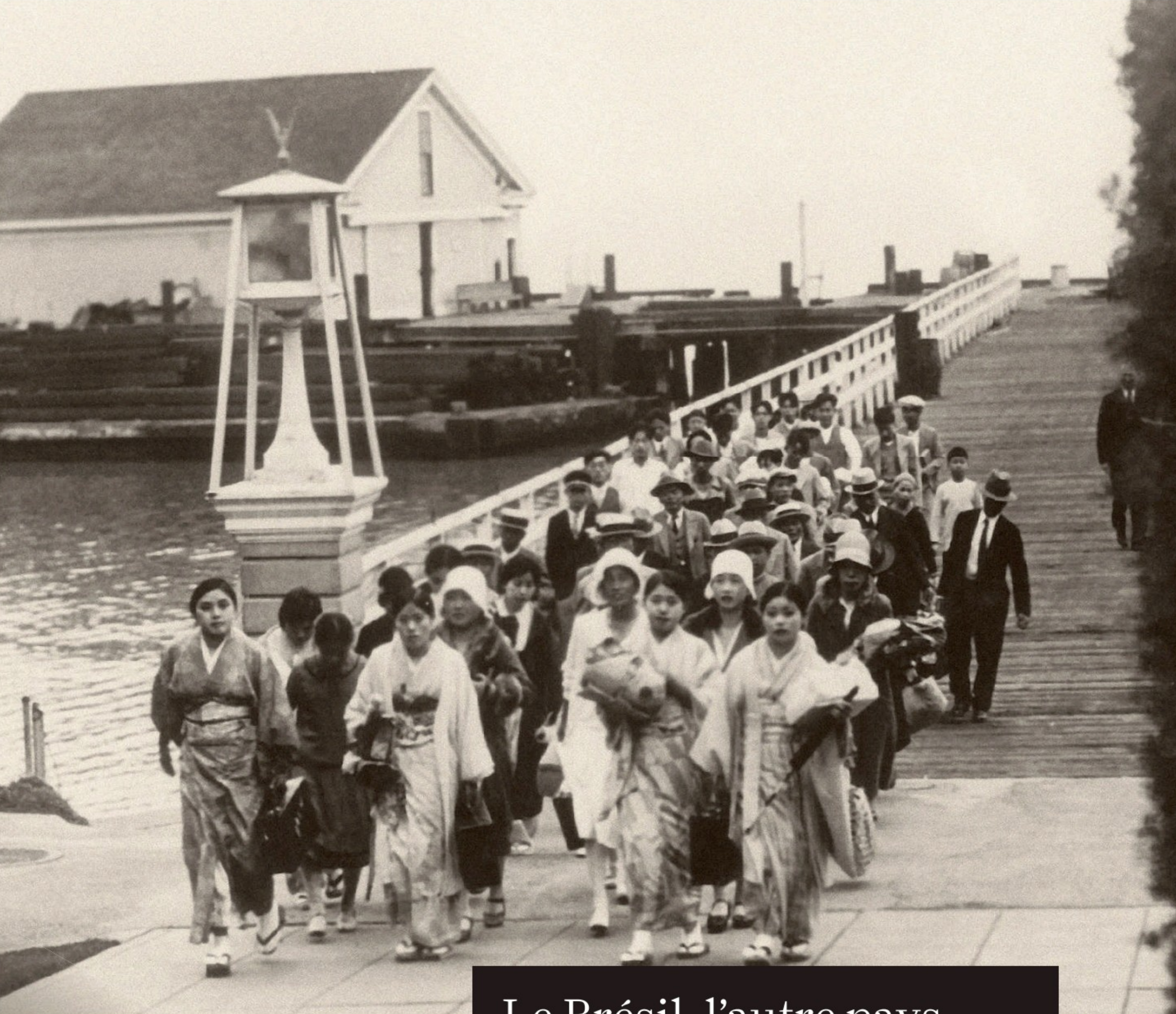


ALAMY / CORDON PRESS

DES CHEFS PROSPÈRES

LES OUVRIERS AGRICOLES japonais aux États-Unis avaient la particularité d'être embauchés par un chef japonais, qui négociait les salaires avec le propriétaire terrien. Ces chefs prospéraient parfois et acquéraient des terres, ce qui suscitait la méfiance des Américains.

Des journaliers asiatiques font les vendanges en Californie vers 1890.



minorité — retournent au Japon. Ceux qui restent essaient de transformer leur cadre de vie en une nouvelle opportunité, en s'appuyant sur leurs propres racines. Dans les plantations hawaïennes fleurissent temples bouddhistes, petits commerces, journaux, groupes sportifs et écoles en japonais pour les enfants des ouvriers.

La situation sur la côte ouest des États-Unis est très différente. Les immigrants japonais y travaillent dans des fermes, des mines, des scieries ou à la construction de voies ferrées, subissant l'isolement et la

Le Brésil, l'autre pays du rêve américain

HORMIS LES ÉTATS-UNIS, d'autres pays d'Amérique accueillent une importante immigration japonaise. Au Brésil, le phénomène débute en 1908, avec l'arrivée de travailleurs affectés aux plantations de café et de cacao, ou à la construction de voies

ferrées. Malgré des conditions de travail difficiles, nombre de ces immigrants ont réussi à mettre sur pied des entreprises indépendantes et à créer des **COLONIES** stables. Aujourd'hui, près de 1 million de citoyens d'origine japonaise vivent dans l'État de São Paulo, ce qui en

fait la plus grande communauté japonaise hors du Japon. Le quartier de Liberdade à **SÃO PAULO** abrite plus de 400 000 habitants d'ascendance niponne, entre *issei* (nés au Japon), *nisei* (enfants de parents japonais), *sansei* (petits-enfants) et *yonsei* (arrière-petits-enfants).



BAGARRE entre Japonais et Américains dans un bar de San Francisco. Illustration du *Petit Journal*, 9 juin 1907.

discrimination. Ils tentent aussi d'y créer des communautés autonomes fortes, mais le chemin vers l'indépendance est semé d'embûches.

L'aversion des Américains pour la « horde asiatique » conduit à des campagnes sociales et des politiques visant à exclure les Asiatiques de la vie publique. La presse alimente les préjugés : des journaux comme le *San Francisco Chronicle* décrivent les Japonais comme « une menace pour l'économie et les travailleurs américains », augmentant les

craintes de contamination culturelle par cette « race indésirable ».

La peur du « péril jaune » se répand ainsi au sein de la population américaine. Au cours des 20 premières années du xx^e siècle apparaissent quelques-unes des organisations hostiles à l'immigration, telle l'*Asiatic Exclusion League* (1905), qui entend instaurer la ségrégation scolaire pour les enfants d'immigrants asiatiques, ou l'*Anti-Jap Laundry League* (1908), promue par des employés et des propriétaires de blanchisseries (*laundry*), qui, par des actes de violence, de diffamation et

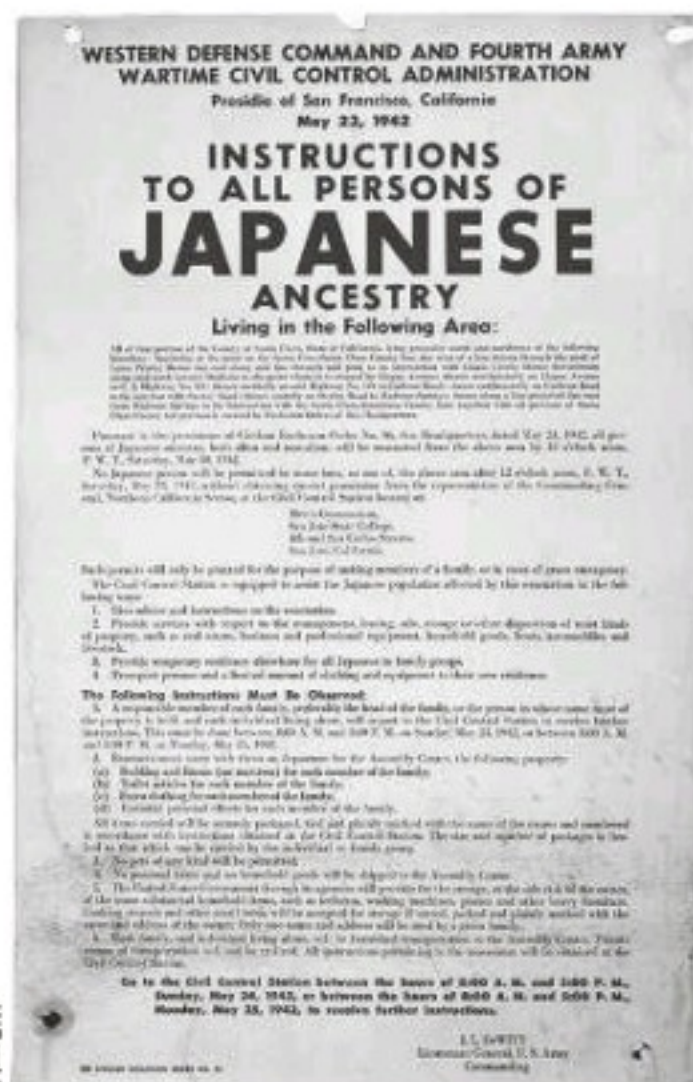
de boycott commercial, tentent de saper la croissance et l'intégration des communautés asiatiques, y compris chinoises et indiennes.

Discrimination ethnique

Ces campagnes contre les Japonais conduisent les politiciens à prendre des mesures afin de restreindre l'immigration. En 1906, le président des États-Unis, Theodore Roosevelt, signe une loi de naturalisation, qui établit les critères d'obtention de la citoyenneté américaine. L'origine ethnique devient un facteur discriminant : les portes sont ouvertes aux Occidentaux et aux Africains naturalisés, mais les Asiatiques, « ni blancs ni noirs », sont exclus. Deux ans plus tard, cette idée est réaffirmée avec l'adoption du *Gentlemen's Agreement*, un accord informel entre les gouvernements américain et japonais, visant à limiter l'immigration

Le sentiment antijaponais s'est intensifié après l'attaque japonaise contre la base de Pearl Harbor.

Ordre d'internement pour les résidents japonais aux États-Unis, 1942.



MARIAGES À DISTANCE

LES ÉMIGRÉS JAPONAIS aux États-Unis recherchaient souvent une épouse de leur nationalité. La méthode la plus courante consistait à organiser des fiançailles à distance. Un médiateur au Japon était chargé de localiser une femme intéressée, à laquelle il montrait une photo du candidat, souvent trompeuse ; d'où le nom de *picture brides* donné à ces femmes. Un mariage par procuration était célébré au Japon, mais, à l'arrivée de la mariée aux États-Unis, les agents de l'immigration pouvaient obliger le couple à célébrer un « mariage sur le quai » (*wharf marriage*) pour valider le mariage.

Des fonctionnaires américains examinent les passeports de *picture brides* sur Angel Island, à San Francisco, en 1920.



BETTMANN / GETTY IMAGES

japonaise. Ceux qui se trouvent déjà sur le sol américain doivent défendre leur droit de séjour.

Les tensions se font plus fortes, notamment en Californie, l'État américain qui compte la plus grande concentration de Japonais. Les entrepreneurs agricoles blancs voient avec inquiétude ces derniers acquérir de plus en plus de terres, tandis que les syndicats accusent les travailleurs de voler les emplois des autochtones. En 1913, le gouvernement de l'État de Californie adopte les *Alien Land Laws* (« lois sur les terres des étrangers »), interdisant aux personnes « inéligibles à la citoyenneté » de posséder des terres agricoles, de les louer plus de trois ans, ou de les transmettre à leurs compatriotes. Malgré cela, les *nikkei* trouvent le moyen de contourner la législation, et, entre 1914 et 1920, leur patrimoine foncier augmente considérablement.

De même, pendant plusieurs années, des immigrants japonais continuent d'affluer aux États-Unis, dont une grande proportion de femmes ayant un accord de mariage avec des compatriotes établis aux États-Unis. Le flux migratoire est complètement arrêté en 1924, avec l'adoption par le Congrès américain d'une loi sur l'immigration, la loi Johnson-Reed.

Camps d'internement

Le sentiment antijaponais s'exacerbe après l'attaque de Pearl Harbor le 7 décembre 1941, qui déclenche la guerre ouverte entre les deux pays. Ainsi, 120 000 Japonais ou personnes d'origine japonaise vivant aux États-Unis, principalement dans l'ouest du pays, sont internés dans des camps pendant toute la durée de la Seconde Guerre mondiale. Ce n'est qu'après le conflit que ces immigrants pourront pleinement

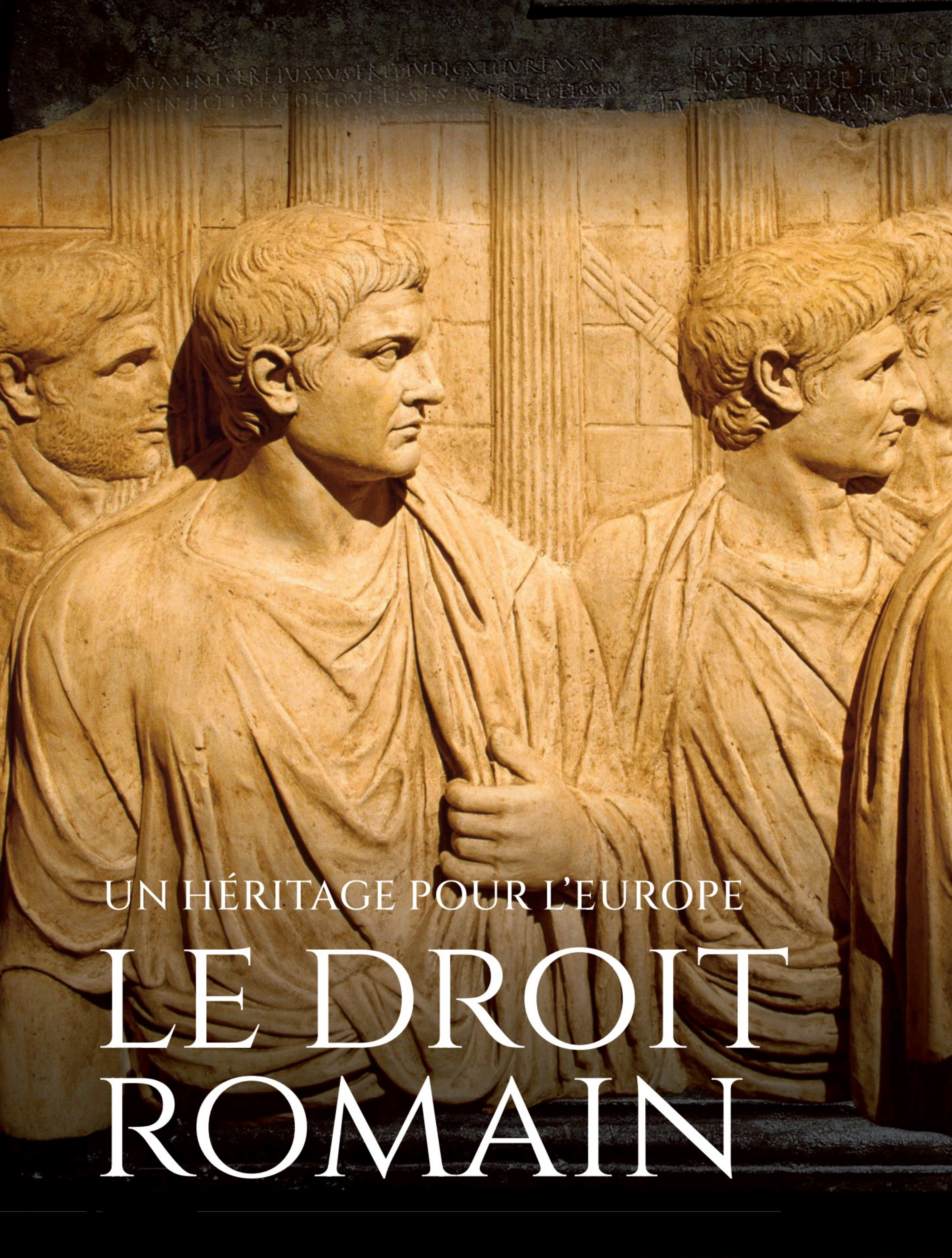
s'intégrer, grâce aux *nisei* : Américains de naissance, mais Japonais d'origine, enfants d'une identité en équilibre délicat, qui réussissent à trouver leur place dans la nouvelle société d'après-guerre.

Ceux qui décident de retourner au pays n'ont pas la vie facile non plus. Le Japon, malgré cette nouvelle ouverture sur le monde, a toujours eu une attitude distante vis-à-vis de ceux qui sont partis chercher fortune ailleurs. Ils sont restés des *nikkei*, ni Japonais ni étrangers, suspendus dans cet espace intermédiaire créé par l'océan. ■

LIDIA GALLANTI
JOURNALISTE

Pour
en
savoir
plus

ROMANS
Certaines n'avaient jamais vu la mer
J. Otsuka, Folio, 2022.
Quand l'empereur était un dieu
J. Otsuka, Folio, 2023.



UN HÉRITAGE POUR L'EUROPE

LE DROIT ROMAIN



DES LOIS ET DES MAGISTRATS

Bas-relief (ci-contre) figurant une procession de magistrats vêtus de leur toge de citoyen romain. Musée national romain, Rome. Sur la droite, détail des plaques de bronze d'Osuna, sur lesquelles est inscrite la loi de cette colonie romaine en Hispanie. I^{er} siècle. Musée archéologique national, Madrid.

PHOTOS: ALBUM

Unique dans l'Antiquité, ce système juridique sophistiqué a régi la vie publique et privée des Romains durant plus d'un millénaire. Au point d'avoir influencé, bien après la chute de l'empire, institutions et lois de nombreux pays européens.

MARÍA ISABEL NÚÑEZ PAZ

PROFESSEURE DE DROIT ROMAIN, UNIVERSITÉ D'OVIEDO (ESPAGNE)



▲ UNE PREMIÈRE À ROME

Les consuls Lucius Valerius et Marcus Horatius présentent la loi des Douze Tables au Forum, pour que tous les citoyens puissent la consulter. Illustration du XIX^e siècle.

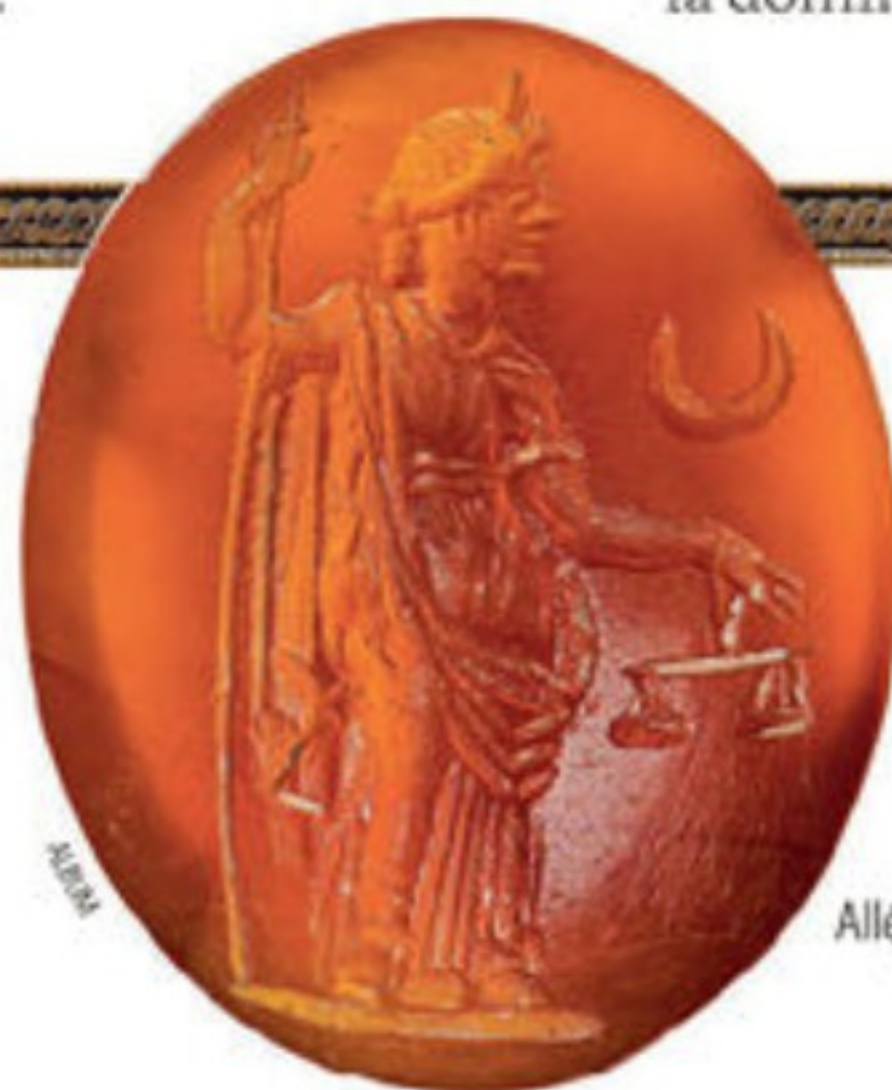
Si l'on s'interroge sur la réalité d'une culture européenne commune, force est de constater les particularismes de chaque pays dans de nombreux domaines, des langues au folklore. Pourtant, si l'on regarde du côté de l'Histoire, il existe bien un élément constitutif commun qui a traversé les siècles : le droit romain. Ce système juridique, d'une portée exceptionnelle, a régi la vie sociale des Romains du V^e siècle av. J.-C. au VI^e siècle apr. J.-C., son influence se poursuivant sous l'Empire byzantin et en Occident au Moyen Âge et à l'époque moderne.

Durant plus d'un millénaire d'histoire juridique, nos ancêtres romains ont su se doter d'un droit qui a laissé son empreinte dans la terminologie comme dans le fonctionnement d'institutions qui composent encore la culture légale de l'Europe. Il suffit d'évoquer les termes de *lex*, *sententia*, *suffragium*, *contractus*, *usus fructus*, *hereditas*, *divortium*... Aujourd'hui encore, la singularité des nations européennes s'enracine dans une histoire commune, qui trouve sa source dans l'unité politique, économique et surtout juridique qui s'est élaborée sous la domination romaine.

CHRONOLOGIE

SOUS LE COUP DE LA LOI

753 av. J.-C.
Fondation légendaire de Rome. L'ensemble des citoyens sont régis par le *Jus civile*, un corpus de règles fondé sur les coutumes et les traditions.



450 av. J.-C.
Élaboration de la *loi des Douze Tables*, le premier code législatif écrit de l'histoire de Rome. Ce code constitue la base de tout le droit romain ultérieur.

Allégorie de la Justice sur une intaille en cornaline.



LE SIÈGE DE LA JUSTICE

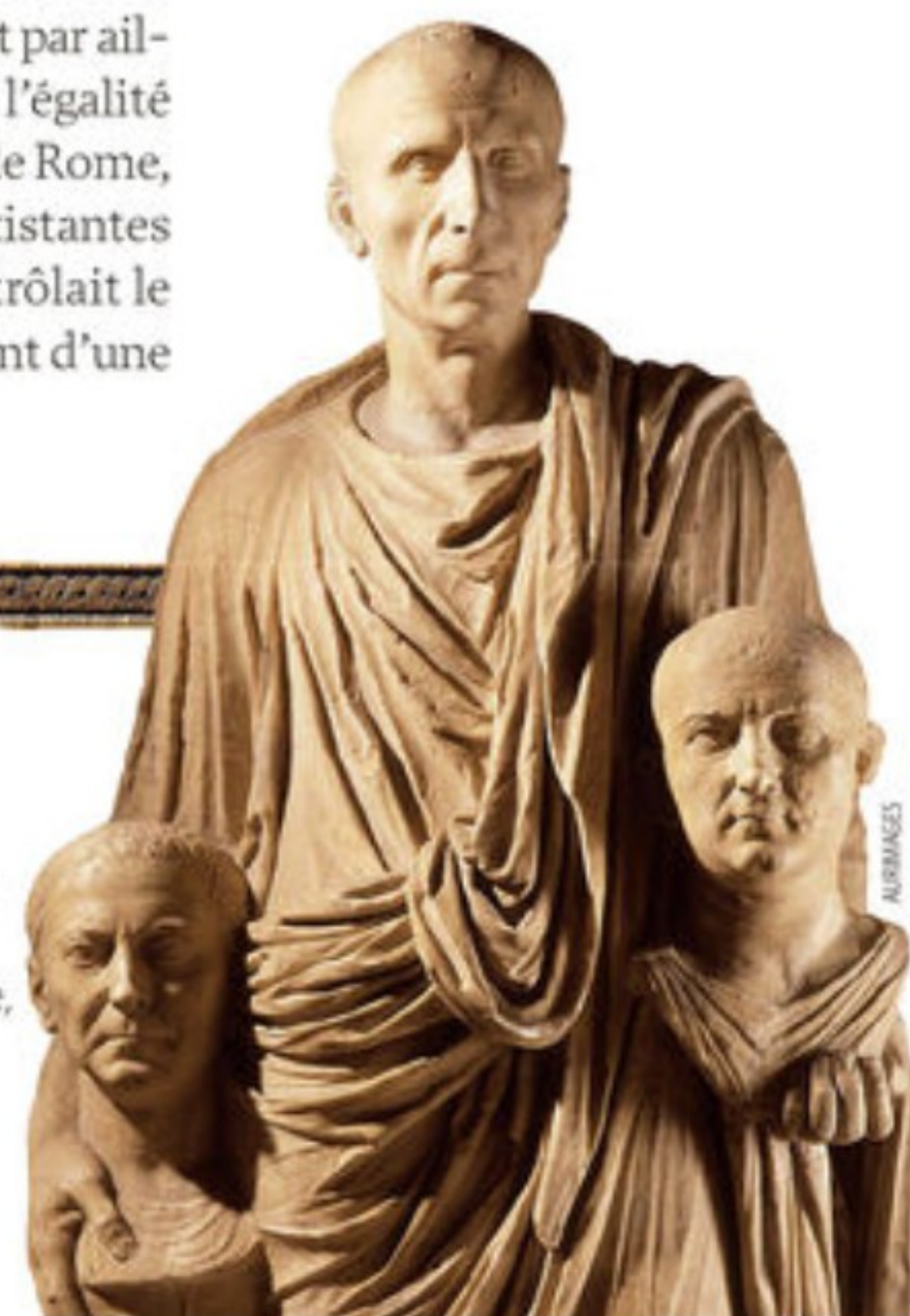
Édifiée au début du IV^e siècle sur le Forum de Rome, la basilique de Maxence, en haut à droite, abritait sous ses trois voûtes monumentales l'activité judiciaire de la ville.

HANS-GEORG EBEN / FOTOTECA 9X12

Le premier corpus juridique de la Rome antique associant droit public et droit privé est la « loi des Douze Tables », qui fut rédigée au milieu du V^e siècle av. J.-C. par une commission de decemvirs, 10 experts désignés à cet effet. Auparavant, à Rome, les actes des familles et des individus étaient régis par un ensemble de normes coutumières inspirées du *mos majorum*, la « coutume des ancêtres ». Les Douze Tables transposaient ces normes par écrit, entérinant ainsi une tradition ancestrale. Mais elles rompaient aussi avec le passé sur des points fondamentaux.

Avant l'instauration de la République en 509 av. J.-C., un roi exerçait les fonctions judiciaires et punissait les délits qui ne relevaient pas de la compétence de la *familia* (c'est-à-dire de la maisonnée) ou de la *gens* (à savoir la famille au sens le plus large). Désormais, les jugements seraient fondés sur des lois publiques. La loi intégrait par ailleurs la notion grecque d'isonomie, l'égalité de tous devant les lois. Dans le cas de Rome, ce concept comblait les inégalités existantes entre les patriciens (l'élite qui contrôlait le Sénat) et les plébéiens, qui pâtissaient d'une discrimination systématique.

Sénateur patricien tenant les portraits de ses ancêtres, symboles du prestige de sa lignée. I^{er} siècle av. J.-C. Musées du Capitole, Rome.



117-138 apr. J.-C.

Sur ordre de l'empereur Hadrien, Salvius Julianus compile dans l'**Édit perpétuel** les actes procéduraux établis par les préteurs, chargés d'administrer la justice.

438

Théodose charge une commission de juristes de codifier les lois promulguées après 312. Le Code théodosien régle pour la première fois les règles de l'Église.

527

À l'initiative de **Justinien** le *Corpus juris civilis*, la plus célèbre compilation législative et juridique de l'Empire, est promulguée.



Un homme déroule un volumen, ou rouleau de papyrus. Détail du sarcophage de Plotin, III^e siècle. Musées du Vatican.

SCALA FLORENCE

DES LOIS CONNUES DE TOUS

EN DROIT ROMAIN prévalait le principe selon lequel méconnaître la loi ne dispensait pas de la respecter, comme le rappelle l'axiome : *ignorantia juris non excusat*, « L'ignorance de la loi n'est pas une excuse » (variante de notre moderne « Nul n'est censé ignorer la loi »). Ainsi, pour que tout le monde ait aisément accès aux nouvelles lois votées lors d'assemblées présidées par des magistrats, les autorités prenaient soin de les diffuser publiquement. Une fois qu'une loi ou un décret étaient approuvés, ils étaient affichés sur le Forum de Rome, et on en distribuait des copies transcrites sur des tablettes en bronze, qui étaient exposées dans le lieu public le plus fréquenté des cités des différentes provinces – il s'agissait le plus souvent, sur le forum, du soubassement du temple le plus important ou du piédestal d'une statue. Il y avait toutefois quelques exceptions concernant l'obligation de connaître les lois. Étaient exemptés les soldats et les paysans – qui vivaient souvent loin des villes –, et les femmes et les mineurs, que l'on estimait être dans l'incapacité de comprendre tous les aspects des règles législatives.

LA BASILIQUE DE POMPÉI

À l'image de Rome, la basilique de Pompéi a été édifée sur le forum de la cité campanienne, au II^e siècle av. J.-C. Son vaste espace était adapté à la tenue de procès par les tribunaux.

GUIDO BAIARDI / FOTOTECA 902



La loi des Douze Tables, promue par les plébéiens en conflit avec les patriciens, s'appliquaient aux deux groupes de citoyens. Les plébéiens avaient ainsi obtenu des garanties particulières, comme celle de la Table IX, *Privilegia ne inroganto* (« Que ne soient pas votés de privilèges »), interdisant l'approbation de règles ne bénéficiant ou ne nuisant qu'à quelques-uns – la Table XI établissait, certes, l'interdiction des mariages entre patriciens et plébéiens, mais elle est abolie en 445 av. J.-C. par la loi Canuleia.

Intégrer les étrangers par le droit

La loi des Douze Tables a été déterminante, car elle a permis au peuple romain de se forger une culture juridique qui le distinguait des autres civilisations de l'Antiquité. Au I^{er} siècle av. J.-C., Cicéron soulignait que les écoliers apprenaient et chantaient de mémoire chaque extrait de la loi et, dans la Rome antique, le droit, comme la rhétorique, faisait partie de l'instruction donnée aux enfants et aux adolescents.



L'esprit juridique romain était prégnant sur de nombreux aspects, dont l'un était le traitement des réfugiés, des migrants et des étrangers par la cité. Les Romains intégraient d'autres peuples, non seulement par la conquête, mais aussi par le droit, en concluant des *foedera* (traités de paix) avec des peuples voisins ou en accueillant des personnes d'origine latine ou pérégrine, c'est-à-dire étrangère. Car, même si les Romains s'estimaient supérieurs aux autres peuples, leur culture était marquée par un cosmopolitisme évident. Un facteur qui les conduirait à élaborer le *jus gentium* (« droit des gens »), l'un des fondements juridiques de l'Empire romain. Gaius, un juriste du II^e siècle, distinguait le « droit civil », propre à chaque nation, de ce « droit des gens », commun à tous les hommes et fondé sur la « raison naturelle ».

▼ MARIAGE À LA ROMAINE

Un couple scelle son mariage par une poignée de main. Détail d'un sarcophage du II^e siècle. *British Museum, Londres.*



Le concept a engendré un système d'équité s'appliquant aux affaires entre les étrangers et les citoyens romains.

Le prestige des jurisconsultes

Le prestige social dont jouissaient les jurisconsultes vient souligner l'importance du droit dans la culture de la Rome antique. Ces juristes étaient spécialisés dans la *jurisprudentia*, (la « science du droit »), et maîtrisaient parfaitement l'*ars juris* (« art du droit »), une technique juridique qui, à partir de discussions de cas et de problèmes, visait à fournir des réponses aux conflits surgissant dans différents domaines de la société romaine. Le degré de considération et la renommée de certains jurisconsultes devinrent tels que, sous l'Empire, certains d'entre eux firent



Justinien et la commission de juristes ayant compilé le *Corpus juris civilis*. Miniature tirée d'une œuvre de Bartole de Saxoferrato, un juriste du XIV^e siècle. Bibliothèque nationale, Madrid.

DES AXIOMES TOUJOURS EN VIGUEUR

DE NOMBREUX AXIOMES issus de la législation romaine sont passés à la postérité juridique et sont encore cités. C'est le cas de *Nemo sibi sit iudex*, « personne n'est juge de lui-même » (autrement dit, « nul ne peut être juge et partie »), une maxime issue d'un décret impérial de 376, que l'on retrouve dans le *Corpus juris civilis* de Justinien. Dans ce même Corpus, on lit cette autre maxime : *Prior tempore potior jure*, « celui qui est le premier dans le temps, en droit l'emporte ». Aujourd'hui encore, la règle s'applique dans des cas où plusieurs personnes revendiquent des droits ou des intérêts sur un bien ; si deux personnes revendiquent la propriété d'un bien, le juge applique ce principe pour donner la préférence au premier qui l'a acquis.

▼ UN STATUT PARTICULIER

Cette tablette stipule que la vestale Flavia Publicia est exemptée du paiement de taxes. Ces prêtresses bénéficiaient en effet d'un statut juridique à part. *Antiquarium Turritano, Porto Torres.*

partie du *Consilium principis* (le « Conseil de l'empereur »), leurs avis ayant le même pouvoir juridique que s'ils avaient été émis par l'empereur lui-même.

Un cas, mais plusieurs opinions

Sous la République, la maison d'un juriste était ouverte aux particuliers qui venaient le consulter selon trois modalités. L'une était l'*agere*, l'action juridique : le juriste indiquait l'action ou le moyen procédural à mettre en œuvre. Une

autre était le *respondere* : le juriste émettait un avis technique ou un jugement. Il y avait enfin le *cavere* : le conseil en formules ou dispositions visant à protéger l'acte juridique que l'on souhaitait effectuer. En 530, sous le règne de Justinien,

ces opinions juridiques seront consignées dans le Digeste, qui constitue une partie du *Corpus juris civilis* élaboré sur ordre de cet empereur.

Les juristes romains réexaminaient souvent les opinions de leurs prédécesseurs relatives à des cas précis, afin d'affiner la procédure et de seconder les juges en exercice. Le Digeste relate par exemple le cas curieux d'un esclave dont la gorge fut tranchée accidentellement par un barbier, ce qui permet de constater la diversité des opinions juridiques. Fabius Mela, un juriste du I^{er} siècle, donne la première opinion. « Méla écrit : si, au cours d'une partie de balle, un des joueurs, frappant trop violemment la balle, l'a envoyée sur la main d'un barbier et que, de ce fait, l'esclave que le barbier était en train de raser a eu la gorge tranchée d'un coup de rasoir, celui d'entre eux qui est en faute est tenu par la loi Aquilia. » La loi Aquilia, édictée au III^e siècle av. J.-C., stipulait que si quelqu'un tuait un esclave ou détruisait quelque chose, il devait en





ALBUM

rembourser au propriétaire la valeur marchande. Proculus, autre juriste du 1^{er} siècle, soutient en revanche que le coupable est le barbier : « S'il rasait là où l'on avait l'habitude de jouer ou bien là où il y avait beaucoup de circulation, cela doit lui être imputé. » Pour d'autres jurisconsultes, le responsable était l'esclave : « [Si] quelqu'un se confie à un barbier qui a mis son siège en un endroit dangereux, celui-là ne doit s'en prendre qu'à soi-même. »

Débats autour d'un héritage

Parmi les nombreux juristes remarquables de la République, on peut citer Quintus Mucius Scaevola, qui fut jurisconsulte et grand pontife ; Servius Sulpicius Rufus, également jurisconsulte ; et, bien évidemment, l'ami de ce dernier, Cicéron. Dans plusieurs de ses écrits, Cicéron fait référence à un cas qui eut une grande répercussion en droit successoral et qui montre comment l'interprétation de la loi à Rome devait se conformer à la volonté du testateur.

Il s'agit de la *causa curiana*. À Rome — et il en est toujours ainsi dans notre droit contemporain —, si l'on ne faisait pas de testament ou si celui-ci était invalide, la loi décidait de qui devait hériter et dans quel ordre. Un *pater familias* du nom de Marcus Coponius, persuadé que sa femme allait lui donner un fils, désigne comme son héritier le fils attendu, ajoutant qu'au cas où l'enfant n'atteindrait pas l'âge minimal de 14 ans pour hériter, il serait substitué par un certain Curius. Coponius étant mort avant d'avoir pu être père, Curius considéra que l'héritage lui revenait, puisque telle avait été la volonté de Coponius. Mais les proches

▲ LA MAÎTRISE DES MOTS

L'éloquence (l'art de prendre la parole en public) était une qualité essentielle pour l'exercice d'une profession juridique. Bas-relief figurant un orateur. IV^e siècle. Musée Ostiense, Rome.

Si un esclave en train de se faire raser est blessé par un barbier dont la main a été frappée par un ballon, qui est coupable ? Tel est l'un des nombreux cas pratiques évoqués dans le Code de Justinien.



L'assassinat du juriste Papinien en 212, dans un recueil d'illustrations sur la justice, publié au début du XVII^e siècle

LES STARS DE LA JURISPRUDENCE

LE CORPUS JURIS CIVILIS élaboré sous Justinien reposait sur le travail de grands juristes du III^e siècle, comme Ulpien, Modestinus, Paulus et Papinien, considérés comme les « princes de la jurisprudence romaine ». Tous vécurent sous le règne de Septime Sévère (193-211), un empereur veillant scrupuleusement à l'application du droit. L'historien Dion Cassius, qui faisait partie du Conseil de l'empereur (*Consilium principis*), indiquait que Septime Sévère « accordait aux plaignants beaucoup de temps, et donnait entière liberté de parler à ses conseillers ». Ces jurisconsultes se distinguaient non seulement par leur savoir juridique, mais également par leur rigueur morale, et, à la mort du souverain, ils furent victimes de l'anarchie dans laquelle sombra alors l'Empire. Selon la légende, Papinien fut assassiné en 212 sur ordre de Caracalla, le fils de Septime Sévère devenu le nouvel empereur, probablement pour avoir refusé de justifier légalement un autre assassinat : celui de Geta, le frère et co-empereur de Caracalla. Ulpien fut quant à lui assassiné en 223 par des officiers de la garde prétorienne, la garde personnelle de l'empereur.



de ce dernier estimaient qu'en l'absence de fils et d'après la loi ils étaient les héritiers. Il y eut donc un procès devant le tribunal ayant compétence en matière d'héritage, celui des centumvirs, en 92 av. J.-C.

Dépasser la littéralité de la loi

Dans ce litige, Mucius Scaevola défendait les parents ainsi qu'une interprétation littérale de la loi, ce qui le conduisit à conclure que, puisque le testament était invalide, les personnes désignées par la loi devaient hériter. Il affirmait que « pour mourir, il faut être né », c'est-à-dire que Curius ne pouvait pas hériter d'un enfant qui n'avait pas existé. Mais les centumvirs donnèrent unanimement raison à son adversaire, Lucius Licinius Crassus, le défenseur de Curius, qui soutenait que la volonté du testateur était bien que Curius hérite. Lors du procès, l'interprétation juridique prévalut sur les termes légaux, une ligne que suivraient la jurisprudence romaine et le droit ultérieur. Actuellement, la tendance est également



à une interprétation juridique similaire à celle des juristes romains, qui plaçaient la volonté avérée du testateur au-dessus de la littéralité de la loi.

Le Code Justinien

La fin de la dynastie des Sévères, en 235 apr. J.-C., correspond aussi à la fin du droit classique romain. Herennius Modestinus (aussi connu sous le nom de Modestin), qui vécut dans la première moitié du III^e siècle, est généralement considéré comme le dernier des jurisconsultes romains classiques.

Mais le droit romain, loin de disparaître avec le déclin et la chute de l'Empire romain d'Occident, prospérera de nouveau sous le règne de Justinien (527-565). Dans sa capitale de Constantinople, cet empereur d'Orient s'entoura d'éminents spécialistes en droit, qui compilèrent et actualisèrent toute la législation précédente dans le *Corpus juris civilis* (Corpus de droit civil), l'un des recueils de lois les plus importants de l'histoire juridique mondiale. En Occident,

la diffusion des manuscrits de ce corpus donnera lieu, à partir du XI^e siècle, à un renouveau du droit romain, qui sera codifié et enseigné dans les grandes universités du continent, à commencer par celle de Bologne, la première du monde occidental, fondée en 1088.

Au début du Moyen Âge, le droit romain cessa d'être le droit en vigueur. Mais ses valeurs et ses principes directeurs – tels que ceux de liberté, d'humanité, d'autorité, d'équité ou de sécurité – déterminèrent l'évolution législative ultérieure. En s'inspirant des catégories logiques élaborées par les philosophes grecs, les juristes romains avaient posé les fondements de la science juridique, destinée à un avenir prometteur. ■

▲ JUSTINIEN ET SA SUITE

Au VI^e siècle, l'empereur Justinien compile l'intégralité du droit romain dans le code qui porte son nom. Mosaïque du VI^e siècle. Basilique Saint-Vital, Ravenne.

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS
Histoire du droit romain
M. Bretone, Éditions Delga, 2016.
Le Droit romain
R. Robaye, Academia, 2023.

BIENVENUE AU TRIBUNAL



Scène de jugement sur une fresque d'Ostie. À gauche on voit un magistrat assis au tribunal.

SCALA FLORENCE



Paradoxalement, alors que le droit occupait une place majeure dans la société romaine, très peu de représentations de procès dans la Rome antique nous sont parvenues. La fresque ci-dessus, découverte en 1841 dans la maison du Chirurgien, à Pompéi, en est probablement l'illustration la plus complète. La peinture représente une caricature de l'épisode biblique du **jugement de Salomon**. Les protagonistes sont des nains qui jouent les rôles des juges, des accusés et des gardiens. On distingue, sur la droite, le **tribunal**, terme latin désignant la plateforme **1** où présidait le magistrat. Les Romains

distinguaient les sentences rendues par le tribunal de celles édictées *de plano*, sans que le magistrat se trouve dans une position plus élevée – ces dernières n'étaient délivrées que dans les affaires les moins graves. Le **magistrat 2** est assis, probablement sur un siège curule, symbole de son statut. Dans la main gauche, il tient le *scipio*, un bâton propre aux magistrats. De chaque côté de lui se tiennent deux assistants, qu'il a probablement invités au procès, mais qui n'exercent aucune fonction juridique. On note la présence d'**hommes armés** autour du tribunal **3**. Selon des témoignages écrits, il y avait dans les salles de tribunaux des hérauts et des huissiers munis de

En dépit d'une présentation parodique, cette fresque de Pompéi permet de visualiser la manière dont se déroulait un procès dans le monde romain au I^{er} siècle apr. J.-C.



ALBUM

fouets. En face du magistrat se trouvent les **plaignants**. Une femme à genoux (4) implore que la vie de son bébé soit épargnée, tandis que l'autre femme regarde impassible le soldat sur le point de frapper l'enfant avec un coupe-ret. Le public, effrayé par le spectacle, se tient sur la gauche (5). Les vestiges d'une balustrade séparant le public du tribunal ont été découverts dans la domus Augustana, à Rome, dans un espace utilisé comme salle de tribunal. Ces tribunaux pouvaient être dressés n'importe où - à Rome, par exemple, ils pouvaient être érigés sur le Forum. Mais les procès se tenaient surtout dans les basiliques, des édifices civils servant notamment de salles d'audiences. ■

UN JUGE INEXORABLE

Une coupe en argent, réalisée à Rome au I^{er} siècle et découverte à Méroé (Soudan), est ornée d'une scène de procès. On y voit le magistrat au tribunal, un exécuteur et un groupe d'accusés qui semblent implorer la clémence. *Musée des Beaux-Arts, Boston.*



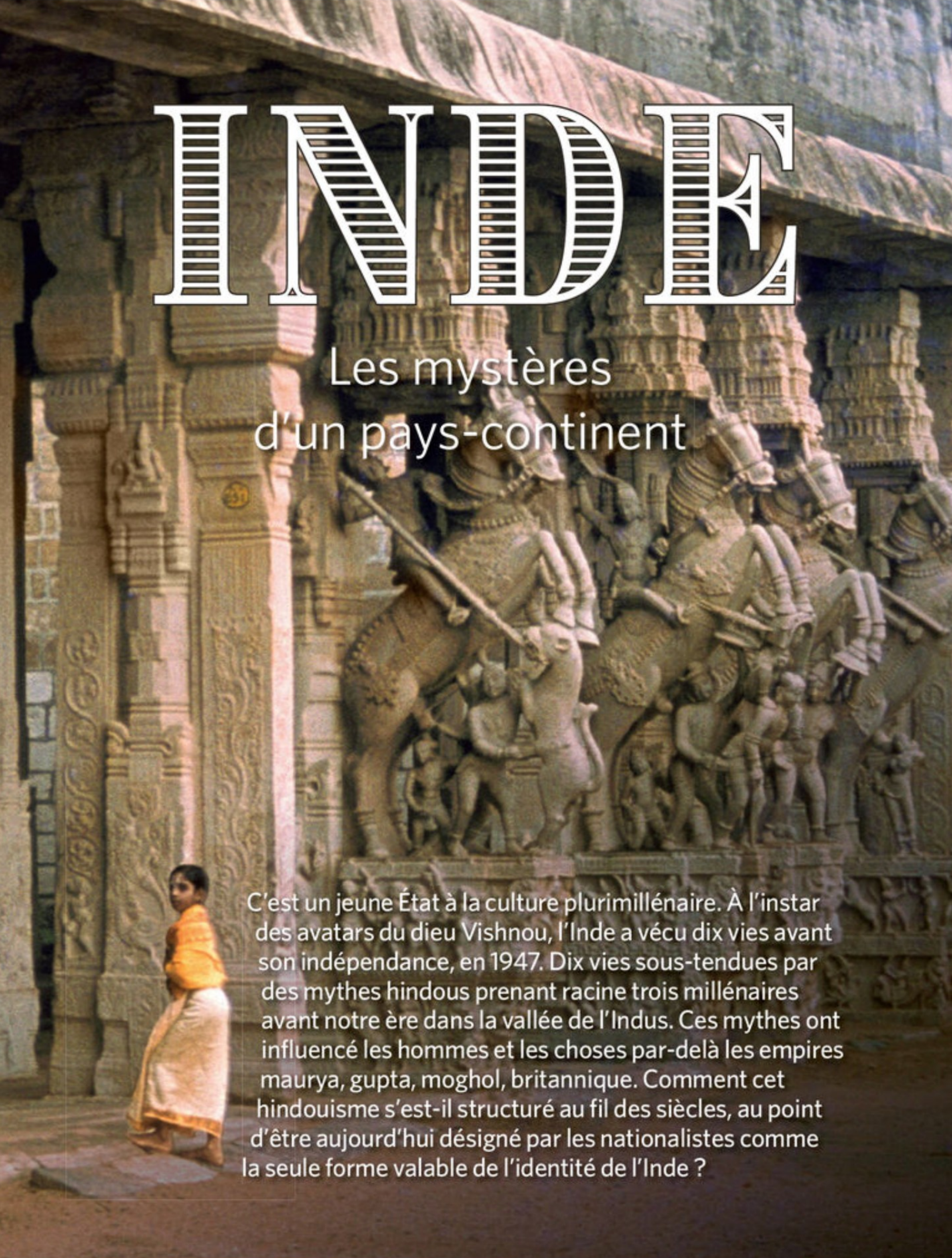
SCALA FLORENCE

**SANCTUAIRE DE SRIRANGAM**

L'édification de ce vaste sanctuaire dédié à Vishnou a commencé au X^e siècle. Dans l'un des temples, une salle présente des colonnes en forme de chevaux cabrés, sculptés au XVI^e siècle sous l'empire de Vijayanagar, qui unifia le sud de l'Inde autour de l'hindouisme. Sur certaines colonnes, des chasseurs transpercent des tigres, symboles des invasions musulmanes repoussées au XIII^e siècle.

INDE

Les mystères d'un pays-continent

A woman in a yellow and white sari is walking from left to right in the foreground. In the background, there is a large, intricate stone relief sculpture depicting a battle scene with warriors on horseback and on foot. The sculpture is set within a temple structure with ornate carvings.

C'est un jeune État à la culture plurimillénaire. À l'instar des avatars du dieu Vishnou, l'Inde a vécu dix vies avant son indépendance, en 1947. Dix vies sous-tendues par des mythes hindous prenant racine trois millénaires avant notre ère dans la vallée de l'Indus. Ces mythes ont influencé les hommes et les choses par-delà les empires maurya, gupta, moghol, britannique. Comment cet hindouisme s'est-il structuré au fil des siècles, au point d'être aujourd'hui désigné par les nationalistes comme la seule forme valable de l'identité de l'Inde ?

ANNE VIGUIER

HISTORIENNE, SPÉCIALISTE DE L'ASIE DU SUD

En 1947, l'Inde et le Pakistan accèdent à l'indépendance avec le départ du colonisateur britannique. Puis, après trois ans de débat à l'Assemblée constituante, l'Union indienne voit le jour en tant que république démocratique, le 26 janvier 1950. Les premières élections générales au suffrage universel sont organisées dès 1952. Depuis, il est courant de désigner l'Inde comme « la plus grande démocratie du monde ». Régulièrement, ses citoyens et citoyennes votent en masse pour élire les représentants de leur commune, de leur région ou du pays. Au centre, un Premier ministre gouverne, responsable devant un Parlement à deux chambres, selon un modèle institutionnel inspiré des démocraties occidentales. Le préambule de la Constitution indienne pose les principes fondamentaux qui garantissent la liberté d'expression et l'égalité devant la loi de tous les citoyens, quel que soit leur genre, leur origine sociale ou leur religion.

Or, si la nation indienne, en 1947, était une jeune nation, la civilisation dont elle hérite est fort ancienne. Elle s'est construite au cours d'une très longue histoire, qui a vu des peuples divers se mêler sur un territoire à l'échelle d'un continent, aboutissant à un kaléidoscope de langues et de cultures. Le défi de l'indépendance fut de maintenir l'unité dans la diversité. Les institutions fédérales furent l'une des réponses. Mais elles n'ont pas réglé tous les problèmes. Depuis 2014, le pays est dominé en son centre par le Parti du

▼ SCEAU DE MOHENJO-DARO

Typique de la civilisation de la vallée de l'Indus, ce sceau représente un bovidé sous une ligne d'écriture en harappéen. Vers 2600-1900 avant notre ère. Musée national, New Delhi.

peuple indien (BJP) et dirigé par le Premier ministre Narendra Modi, qui affirment que l'Inde possède une identité forgée dans l'histoire autour de l'hindouisme et de ses valeurs. Pourtant, les représentations du passé indien sont multiples, et le mot « hindouisme » lui-même n'a été utilisé pour désigner l'ensemble des croyances et des pratiques religieuses observées en Inde qu'à partir du XIX^e siècle, quand les colonisateurs chrétiens ont voulu les caractériser.



AKG-IMAGES / JEAN-LOUIS NOU

L'une des difficultés rencontrées pour appréhender la longue histoire de ce pays-continent est l'absence d'unification politique avant la période coloniale. De ce fait, il est courant de minorer le rôle du politique. En réalité, les différents systèmes de pouvoir ont contribué à façonner un rapport singulier à l'autre. Les souverains furent contraints de composer avec la diversité des sociétés indiennes et ne cherchèrent jamais à homogénéiser les cultures locales. La vraie rupture se produisit à l'époque contemporaine, en réponse à l'impérialisme occidental, avec ce projet d'unification culturelle, au diapason des grands discours civilisationnels contemporains.

En remontant dans l'Histoire, l'espace considéré s'élargit bien au-delà de l'Union indienne d'aujourd'hui. Il est traditionnellement délimité au nord par la chaîne himalayenne, en bordure du monde chinois ; au nord-ouest, par les monts du Karakoram, qui séparent aujourd'hui le Pakistan de l'Afghanistan ; au nord-est, par les collines prébirmanes, un monde à la végétation luxuriante et difficile à franchir ; et, tout autour, par l'océan Indien. Pour l'essentiel, il fut peuplé en plusieurs vagues venues d'Asie centrale : des petits groupes de chasseurs-cueilleurs, il y a 40 000 ans, dont certaines communautés actuelles, qui se nomment elles-mêmes *adivasi* (« premiers habitants »), peuvent être de lointains descendants. La présence, en Inde du Sud, de la famille linguistique dravidiennne pourrait correspondre à des migrations beaucoup plus récentes, à partir de 2500 avant notre ère. Rien ne prouve de manière définitive que les Dravidiens soient directement liés à la première civilisation historique de l'Inde, qui s'est déployée entre 2600 et 1900 avant notre ère dans une vaste région centrée sur le fleuve Indus, qui traverse aujourd'hui le Pakistan et a donné son nom à l'Inde. Elle reste un mystère, car son système d'écriture n'a pas été déchiffré. C'est au moins deux siècles après une disparition sans doute liée à un assèchement du climat local qu'arrivèrent en Inde les clans des Indo-Aryens, des pasteurs semi-nomades venus des steppes par les passes de l'Hindou Kouch.

CHRONOLOGIE

DU TEMPS DES EMPIRES À LA RÉPUBLIQUE

2600-1900 av. n. è.
Civilisation de l'Indus.

1500-500 av. n. è.
Composition du Veda.

V. 563/558 - v. 486/483 av. n. è.
Vie de Bouddha.

321-185 av. n. è.
Empire maurya.

IV^e-VI^e siècle
Empire gupta.

711
Invasion omeyyade du Sind.

1000-1026
Raids de Mahmud de Ghazni.

X^e-XIII^e siècle
Empire chola.

1206
Fondation du sultanat de Delhi.

1526
Fondation de l'Empire moghol.

1498
Vasco de Gama arrive à Calicut.

1600
Création de la Compagnie britannique des Indes orientales (EIC).

1765
Conquête du Bengale par l'EIC.

1835
L'anglais devient la langue officielle de l'Inde britannique.

1857-1858
Grande mutinerie (révolte des cipayes).

1885
Fondation du parti du Congrès (INC).

1906
Fondation de la Ligue musulmane.

1920-1922
Mouvement de non-coopération lancé par Gandhi.

15 août 1947
Indépendance de l'Inde.

1947-1964
Nehru est Premier ministre.

30 janvier 1948
Assassinat de Gandhi.

1948
Première guerre indo-pakistanaise et partition du Cachemire.

26 janvier 1950
Naissance de la République de l'Inde.

1962
Guerre sino-indienne.

1965
Deuxième guerre indo-pakistanaise.

1966-1977
Indira Gandhi, fille de Nehru, est Premier ministre.

1971
Troisième guerre indo-pakistanaise et indépendance du Bangladesh.

1975-1977
État d'urgence proclamé par Indira Gandhi.

1980
Création du Parti du peuple indien (BJP).

1984
Assassinat d'Indira Gandhi.

1991
Ouverture économique de l'Inde.

1992
Destruction de la mosquée de Babur à Ayodhya.

1998
Essais nucléaires de l'Inde et du Pakistan.

2014
Narendra Modi devient Premier ministre.

2019
Suppression de l'autonomie du Jammu-et-Cachemire ; vote du CAA (amendement sur la citoyenneté).

LEXIQUE

LES MOTS DE L'INDE

ADIVASI Nom que se donnent les populations tribales désignées officiellement comme *scheduled tribes* (« tribus répertoriées »).

BJP (BHARATIYA JANATA PARTY) Parti du peuple indien, créé en 1980 ; il est dirigé par Narendra Modi, Premier ministre de l'Inde depuis 2014.

CACHEMIRE Ancien État de l'Himalaya dirigé par un prince hindou, qui régnait sur une population en majorité musulmane en 1947 ; il est divisé entre l'Inde et le Pakistan depuis 1948.

CASTE Terme d'origine portugaise (*casta*, « catégorie »), utilisé par les Européens pour désigner les groupes sociaux en Inde ; la société est en réalité divisée en milliers de *jati*, des unités fondées sur la naissance et anciennement reliées à des métiers.

COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES Compagnie de commerce britannique, fondée en 1600, qui entreprend la conquête territoriale de l'Inde à partir de 1757 ; elle est dissoute en 1858.

DRAVIDIEN Terme qualifiant les langues du sud de l'Inde, parlées par plus de 200 millions d'Indiens. Nom également donné aux mouvements politiques qui défendent les cultures du Sud, notamment au Tamil Nadu, de langue tamoule.

EMPIRE MOGHOL Empire fondé en 1526 par Babur, un descendant des Grands Mongols ; le dernier empereur est déposé par les Britanniques en 1858.

DALIT Nom que revendiquent les groupes hors caste dans le

système brahmanique (ex-intouchables), désignés officiellement comme *scheduled castes* (« castes répertoriées »).

HINDUTVA Terme traduit par « hindouité », qui désigne l'idéologie prônant une redéfinition de l'identité et de la nation indienne sur la base de la culture hindoue ; le terme est apparu en 1923 dans un ouvrage de V. D. Savarkar (*Hindutva*).

NEHRU JAWAHARLAL (1889-1964) Homme d'État indien, figure de proue de la lutte pour l'indépendance ; il est le Premier ministre de l'Inde indépendante de 1947 à 1964.

CONGRÈS NATIONAL INDIEN Parti fondé en 1885, qui mène la lutte pour l'indépendance de l'Inde et est aujourd'hui le principal parti d'opposition au BJP.

PURANA Textes épiques rédigés entre le ^ve et le ^{xv}e siècle, qui racontent l'histoire des divinités et des temples qui leur sont consacrés.

SOUFIS Branche mystique de l'islam, répandue en Inde par des confréries fondées dès le ^{xii}e siècle, et qui met l'accent sur la purification de l'âme et la dévotion au divin.

SULTANATS Formations politiques établies par les conquérants musulmans en Inde ; le sultanat de Delhi occupa le nord de l'Inde de 1206 à 1526.

VEDA Terme sanskrit signifiant « savoir » et désignant les textes sacrés, écrits entre 1500 et 500 avant notre ère, au fondement des pratiques de l'hindouisme.

On connaît leur système de croyances par les textes du *Veda*, un recueil d'hymnes religieux en langue sanskrite composé entre 1500 et 500 avant notre ère. Leur pratique religieuse est centrée sur la célébration de sacrifices offerts aux dieux par la classe sacerdotale des brahmanes. Ces prêtres sont porteurs d'un modèle idéologique fondé sur la classification de la société en trois ordres, les *varna*, définis selon leur degré de pureté, et donc de proximité au sacré : les prêtres (brahmanes), les guerriers (*kshatriya*) et les producteurs (*vaishya*). S'y ajoute un quatrième ordre n'ayant pas accès aux rites sacrés, celui des *shudra*, ou serviteurs. Mais cette division, décrite dans quelques textes, apparaît davantage comme un modèle idéal que comme une réalité sociale. Le foisonnement de cultes et de sectes qui divise la société indienne dès l'époque ancienne témoigne de l'existence d'une multitude de groupes plus ou moins hiérarchisés. Ce que l'on appelle aujourd'hui le système de castes a constamment évolué dans le temps.

Vers 500 avant notre ère, la religion védique se transforme, comme en témoignent les *Upanishad*, qui traitent du *dharma*, l'ordre cosmique et social qu'il convient de préserver : chacun doit, pour cela, se comporter de manière appropriée dans le domaine qui est le sien. On trouve ici une idée clé : il n'y a pas de façon universelle d'être « hindou ».

Dynamiques politico-religieuses

Entre le ^{vi}e et le ^ve siècle avant notre ère, deux mouvements de réformes viennent bousculer la mainmise des brahmanes sur l'accès au divin. Le prince Siddhartha, devenu le Bouddha (l'« Éveillé »), prêche « la voie du milieu » comme un moyen d'échapper au cycle des vies terrestres : il faut méditer sur les causes de la souffrance humaine, accepter l'impermanence des choses et des êtres, et cultiver le détachement. À la même époque, Mahavira, le fondateur du jaïnisme, prêche une doctrine du salut plus radicale, exigeant l'austérité et la non-violence absolue (*ahimsa*) à l'égard de tous les êtres vivants.



Ces deux mouvements de réforme contribuent aux transformations de la religion védique. Entre le II^e et le I^{er} siècle avant notre ère, Vishnou, le dieu conservateur, et Shiva, le dieu destructeur, deviennent des figures majeures du panthéon. Ils sont célébrés dans la littérature des *Purana*. On assiste aussi à l'essor des divinités locales, comme Rama ou Krishna. La composition des deux grandes épopées, le *Mahabharata* et le *Ramayana* commence vers 300 avant notre ère. La *Bhagavad-Gita*, l'un des chants les plus célèbres situé au cœur du *Mahabharata*, délivre un message que tous les Indiens d'aujourd'hui connaissent : pour échapper aux conséquences néfastes des actes, il faut

▲ FLUX ET REFLUX

Cette carte montre l'évolution territoriale des principaux États, civilisations ou territoires sous influence étrangère depuis l'époque néolithique jusqu'à l'indépendance.

s'efforcer d'agir sans s'attacher aux fruits de son action. Au Moyen Âge, tandis que la religion du sacrifice védique se transforme en une religion de la dévotion (*bhakti*), le pays se couvre de milliers de temples dédiés aux dieux et aux déesses.

Ces dynamiques religieuses se déploient dans un univers politique mouvant. Des périodes d'unification partielle au sein d'empires aux frontières fluctuantes alternent avec des périodes de morcellement. Les clans indo-aryens se sédentarisent en progressant vers l'est, au contact des populations antérieures. Des systèmes monarchiques se développent dans la vallée du Gange, au sein desquels une alliance étroite entre les



ROLAND & SABRINA MICHAUD / ARS-IMAGES

souverains et les brahmanes qui les légitiment s'établissent. Des républiques aristocratiques, plus favorables aux mouvements de réforme religieuse, occupent le piémont himalayen.

Les fondateurs de l'Empire maurya (321-185 avant notre ère), premier empire indien, s'inspirent du modèle de l'Empire perse, qui s'étendit jusqu'à l'Indus avant d'être conquis par Alexandre le Grand en 325 avant notre ère. Le roi Ashoka (r. 269-232 avant notre ère), converti au bouddhisme, lui donne sa plus grande extension géographique. Mais le régime qui est aujourd'hui porté aux nues par le pouvoir indien est celui des Gupta, qui règnent en Inde du Nord entre le IV^e et le VI^e siècle de notre ère.

◀ LES LIONS D'ASHOKA

Pour symboliser le pouvoir unifié de l'Empire maurya, Ashoka fit dresser à travers l'Inde, au III^e siècle avant notre ère, des piliers sculptés, comme celui-ci, trouvé à Sarnath. Musée d'archéologie de Sarnath, Varanasi.

C'est l'époque de l'extension majeure de la culture sanskrite, jusqu'en Asie du Sud-Est.

L'Inde du Sud était bien intégrée aux « systèmes-mondes » qui reliaient l'Europe, l'Asie et une partie de l'Afrique dans l'Antiquité. Un commerce florissant avec le monde gréco-romain est attesté par les fouilles archéologiques. En revanche, le Sud fut rarement englobé dans les systèmes politiques les plus vastes de l'Inde. Un corpus de poèmes tamouls datant du début de notre ère se distingue fortement des productions sanskrites, car il est dépourvu de spéculations philosophiques et métaphysiques. La société semble organisée selon un mode tribal, sans castes ni prêtres brahmanes, dominée par des principautés. Après le VI^e siècle de notre ère, les échanges avec l'Inde du Nord s'intensifient. Le jaïnisme et le bouddhisme s'implantent, et l'influence religieuse de l'hindouisme des *Purana* devient évidente. Entre le X^e et le XIII^e siècle, la dynastie chola étend son contrôle sur le riche delta de la Kaveri, dans le sud de l'Inde, et conquiert un vaste territoire, incluant une grande partie de l'île de Ceylan.

Entre l'Inde du Nord, morcelée en royaumes régionaux après la chute des Gupta au tournant du VI^e siècle, et le Sud, qui maintient sa singularité en dépit d'une aryanisation culturelle incontestable, les plateaux du

LA DOCTRINE DE LA TRANSMIGRATION

LES UPANISHAD, SOCLE DE L'HINDOUIISME

Les *Upanishad* sont des textes sacrés, les plus récents du *Veda*, qui font partie de la *sruti* (connaissance révélée). Cet ensemble de plus de 200 textes en vers ou en prose forme le *Vedanta* (« la fin du *Veda* »). Les plus vieux textes datent du VIII^e siècle avant notre ère, les plus récents du début de notre ère. Les anciens *Upanishad* sont encore proches du ritualisme des *Veda*. On y voit ensuite se développer une doctrine sur la transmigration des êtres (ou réincarnation), et la notion de karma (acte) devient centrale : les actions posées sont considérées comme lourdes de conséquences pour la vie en cours ou les futures existences. Le *Vedanta* enseigne qu'il

existe au-delà des dieux une entité neutre appelée *brahman*, ou un grand dieu personnel, Vishnou ou Shiva. Au cœur de l'homme se trouve le Soi, ou *atman*. Pour celui qui a découvert cet unique essentiel, au-delà des multiples désirs qui l'habitent, le reste devient illusoire (*maya*). Dans l'Inde moghole, des *Upanishad* ont été traduites en persan par Mohammad Dara Shikoh, le fils aîné de l'empereur Shah Jahan (r. 1628-1658), en collaboration avec des brahmanes lettrés. C'est par cet intermédiaire que les Européens ont découvert l'hindouisme au début du XIX^e siècle, traduisant d'abord ces textes en latin.

Deccan forment un monde intermédiaire mouvant. C'est un lieu de rencontre entre le Nord et le Sud, entre le monde tribal et le monde de la caste, entre nomades et sédentaires, entre la forêt et la ville. Plusieurs dynasties s'y succèdent, comme les Chalukya de Badami (vi^e-viii^e siècle), qui ont laissé des vestiges architecturaux somptueux.

Indianisation de l'islam

Quant à l'islam, il s'implante en Inde de deux manières : par l'installation pacifique de marchands arabes sur les côtes de l'océan Indien et par la conquête depuis l'Asie centrale. Les Arabes occupent le Sind dès le viii^e siècle, puis, à partir du xi^e siècle, les raids d'Afghans et de dynasties turques persianisées aboutissent à la création de sultanats en Inde du Nord. Les conversions locales se font sur la longue durée, parfois tardivement. Cette « période musulmane », ainsi qualifiée par les historiens britanniques du xix^e siècle, est aujourd'hui considérée par les nationalistes hindous comme une période d'esclavage, dont il faut faire table rase. Cette perception repose sur l'idée trompeuse que les identités religieuses étaient au cœur des affrontements de l'époque. Certes, les premiers raids entraînèrent des destructions, mais ils visaient plus le pillage qu'un djihad religieux.

Les souverains musulmans s'enracinent en Inde et s'indianisent rapidement, prenant souvent femme localement. Cela est particulièrement vrai des Moghols, qui dominent une grande partie de l'Inde entre le xvi^e et le xviii^e siècle. Le fondateur de leur empire est Babur, un descendant de Tamerlan, qui fit construire la mosquée d'Ayodhya détruite en 1992 par des extrémistes hindous. Des savants de toutes les religions sont conviés pour débattre à la cour d'Akbar (r. 1556-1605), le petit-fils de Babur. Les textes sanskrits sont traduits en persan, et les hindous sont exemptés de la taxe des infidèles. Les sanctuaires des saints musulmans soufis sont fréquentés par les hindous, et

des musulmans participent aux fêtes religieuses hindoues. Les États hindous, comme le royaume de Vijayanagara, qui domine le sud de l'Inde entre le xiv^e et le xvi^e siècle, emploient des combattants musulmans dans leur armée, et leurs capitales sont des cités cosmopolites. Surtout, il n'existe pas encore d'identité « hindoue » dont auraient pu se revendiquer ces souverains du fait de

ले सो माया ॥ अमर जीवम
रे सो काया ॥ सुर्ग न गगित कर्म
ते पावे ॥ राम न कवीन मुक्त न पा
वे ॥ राजा उवाच ॥ २० ॥ कहो गु



सां इ न क वषा ए ॥ पुं ठे मा घ
जो हो य आ नो ॥ को न न क को
न फ ल पा यो ॥ त व धृ ष्ट क इ ती
हा स क ना यो ॥ २१ ॥ श्रु क ऊ व
च ॥ ब्र ह्म वं स जु ग बंध न राजा
कृत उता नया त ति हं का जा ॥
सुर त क नी त ता के हो य रं नी

Page du *Rigveda*
tirée d'un manuscrit daté
vers 1600. Les paroles
de ces hymnes sacrés
sont en sanscrit védique.
Collection particulière.

CE QUE DIT LA CONSTITUTION INDIENNE

DROITS ET PERSÉCUTIONS

La Constitution indienne de 1950 instaure un État laïque, qui reconnaît un devoir de protection de l'État à l'égard des minorités et leur accorde des droits spécifiques. L'article 30 déclare que « toutes les minorités », qu'elles soient fondées sur des critères « religieux ou linguistiques », ont le droit de constituer et d'administrer leurs propres institutions éducatives. Prolongeant des politiques coloniales, l'État indien a également mis en place des mesures de discrimination positive (*reservation*) pour les populations considérées comme les plus défavorisées. En 1950, il s'agissait des populations tribales (tribus répertoriées) et des anciens intouchables, aujourd'hui appelés dalit (castes répertoriées). Ces mesures leur réservent des places à l'université, des postes dans la fonction publique et des sièges lors des élections locales et nationales. Depuis les années 1980, les OBC (*Other Backward Classes*, ou classes défavorisées) ont également droit à des postes réservés dans la fonction publique. Les minorités religieuses musulmanes et chrétienne sont théoriquement protégées par l'État. Mais, depuis 2014, elles sont la cible d'attaques par des militants de l'extrême-droite hindoue, et la nationalité des musulmans est parfois remise en question avec le début de la mise en place, en 2019, d'un registre de la citoyenneté (CAA).

la diversité des croyances, de l'absence d'un clergé ou d'un texte sacré unique.

La vraie rupture qui conduit jusqu'aux conflits religieux de l'époque contemporaine se produit avec la colonisation britannique. La période coloniale, entre 1765 et 1947, est cruciale pour comprendre comment furent façonnées les identités indiennes actuelles. La Compagnie des Indes orientales implante d'abord des comptoirs commerciaux, à partir de 1612. Puis elle entreprend la conquête

progressive de l'Inde, sans plan concerté, mais dans le contexte des guerres européennes qui opposent Anglais et Français. Elle devient, dès 1813, une machinerie administrative au service de la Couronne britannique, tout en maintenant la fiction de l'Empire moghol. La grande mutinerie de 1857-1858, ou « révolte des cipayes », qui prend des allures de guerre paysanne dans

C'est durant la période coloniale qu'ont été façonnées les identités indiennes actuelles.



la plaine du Gange, manque de chasser les Britanniques. Mais, victorieux, ceux-ci instaurent le Raj britannique, et la reine Victoria est proclamée impératrice des Indes.

L'Inde indépendante s'affirme

Le contrôle du territoire et de sa population est assuré par l'armée des Indes, la plus grande d'Asie au XIX^e siècle. Mais pour gouverner, il faut connaître une société complexe. De nouvelles catégories réunissent sous une même identité les hindous d'un côté, les musulmans de l'autre, indépendamment de la grande diversité de langues et de pratiques qui les caractérise tous. Les recensements de population opérés tous les 10 ans à partir de 1871 contribuent également à figer les identités de castes.

Un long combat pour l'indépendance commence dès la fin du XIX^e siècle. En 1885, des élites anglicisées forment le parti du Congrès et réclament des réformes. Dans les années 1920, le mouvement gagne le soutien des masses, grâce à la popularité de Gandhi, qui utilise la non-violence comme technique de combat. Mais, favorisé par les autorités coloniales, un fossé se creuse entre hindous et musulmans, ces derniers craignant que l'indépendance n'aboutisse à un règne hindou qui les discrimine. Quand, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Britanniques doivent se résoudre à quitter l'Inde, ces deux communautés ne parviennent pas à un accord, et une partition est décidée dans la précipitation. Les affrontements communautaires provoquent 1 million de morts et 14 millions de réfugiés, et laissent une blessure ouverte qui continue d'opposer l'Inde et le Pakistan, notamment à cause de la situation non réglée du Cachemire, partagé entre les deux États en 1948.

De nombreux traits qui caractérisent aujourd'hui la société et la politique

▼ KHAJURAHO

Ce site du nord de l'Inde abrite une vingtaine de temples, édifiés aux X^e et XI^e siècles sous la dynastie hindoue des Chandela. On voit ici au premier plan le temple Kandariya, dédié à Shiva et considéré comme l'un des plus beaux de l'époque médiévale en Inde.





Dague moghole datée du XVI^e siècle, en acier et en or. Collection privée.

ROLAND & SABRINA MICHAUD / AKG-IMAGES

indienne découlent des transformations de l'époque coloniale : les mesures de discrimination positive en faveur des basses castes et la politisation de la caste, l'usage de l'anglais comme langue officielle associée à l'hindi, ou encore une imposante bureaucratie. Les tendances autoritaires du régime proviennent en partie de la conservation de lois coloniales, comme la loi antisédition. La forte personnalisation du pouvoir autour de leaders et de dynasties familiales, comme celle des Nehru-Gandhi, est un héritage plus ancien. Mais les Britanniques ont souvent agi comme des rajas locaux, et ils ont maintenu en place plus de 500 princes, dont le rôle symbolique fut valorisé après 1858.

Les chefs de parti indiens, à l'indépendance, ont pu d'abord jouer de la popularité acquise pendant le combat anticolonial. C'est ce qui explique la domination du parti du Congrès jusqu'à la fin des années 1980. La priorité est alors donnée au développement économique, pour sortir le pays de la grande pauvreté

dans laquelle il se trouve à l'indépendance. Mais les promesses de justice sociale ne sont pas tenues, en dépit de l'orientation socialiste des politiques menées par Nehru, puis par sa fille, Indira Gandhi, après 1966. Le régime prend même un tour autoritaire, avec l'imposition de l'état d'urgence de 1975 à 1977. La montée en puissance des partis régionaux et des partis de castes remet ensuite en cause la toute-puissance du Congrès, et des coalitions instables se succèdent à la tête du pouvoir exécutif.

Un nouveau nationalisme

Les années 1980 voient aussi l'essor électoral d'un nouveau parti nationaliste hindou, le BJP. Il s'appuie sur l'idéologie de l'*hindutva*, née dans les années 1920 pour défendre les hindous face aux prosélytismes chrétiens et musulmans. D'abord soutenu par les hautes castes, qui s'opposent à l'extension des politiques de discrimination positive, le mouvement déploie une propagande permettant de mobiliser les masses hindoues

DE LA SUPERFICIE AUX LANGUES OFFICIELLES

L'INDE EN CHIFFRES

Superficie : 3,287 millions de km²

Population : 1,45 milliard d'habitants (estimation 2024)

Religions : hindous (79,8 %), musulmans (14,2 %), chrétiens (2,3 %), sikhs (1,72 %), bouddhistes (0,7 %), jaïns (0,37 %), autres (0,91 %)

Taux de fécondité : 1,98 enfant par femme (2024)

Espérance de vie à la naissance : 72 ans (2023)

Part de la population ayant moins de 25 ans : 40 % (2024)

Taux d'alphabétisation des personnes de 15 ans et plus : 77 % (2023)

PIB : 3 910 milliards de dollars, 5^e puissance mondiale (2024)

Croissance du PIB annuel : 6,5 % (2024)

PIB/habitant : 2 388 dollars par mois

Indice de développement humain : 0,603, 132^e rang mondial sur 191 (PNUD, 2021-2022)

Part de la population urbaine : 37 % (2024)

Part des emplois dans l'agriculture : 37 % (2023)

Femmes qui travaillent ou cherchent un emploi : 20 %

Taux de chômage : 8,3 % de la population active (2023)

Utilisateurs d'Internet : 56 % (2022)

Abonnement à la téléphonie mobile : 81 pour 100 habitants (2023)

Part de l'électricité qui vient du charbon : 75 %

Part de la consommation d'énergie renouvelable : 34,9 % (2021)

Nature du régime : république fédérale, avec 28 États et huit territoires de l'Union comportant 22 langues officielles.

Langues officielles de l'Union : hindi (parlé par 40 % de la population dans la région hindiphone du Nord) et anglais.

SOURCE : BANQUE MONDIALE



MARY EVANS / BRIDGEMAN IMAGES

en réclamant la reconstruction du temple d'Ayodhya, sur le lieu de naissance du dieu Rama. Parvenu au pouvoir au sein d'une coalition entre 1998 et 2004, il s'implante dans les États du Nord, notamment au Gujrat, dont Narendra Modi est le *Chief Minister* de 2001 à 2014.

Les années 2000 sont celles de l'ouverture économique et de la croissance, permettant l'essor d'une classe moyenne de plus de 300 millions d'individus. Le pays se développe, avec la création de géants de l'industrie pharmaceutique et de l'informatique, l'élévation du niveau d'éducation, la forte baisse de la natalité et l'extension des infrastructures. Mais les écarts de richesse n'ont peut-être jamais été aussi grands, et les ruraux,

encore nombreux, restent souvent à la limite de la survie. La frustration d'une jeunesse sous-employée et les scandales de corruption qui éclaboussent le Congrès revenu au pouvoir en 2004 sont les principaux moteurs de la victoire électorale du BJP en 2014, portant Narendra Modi au pouvoir. Mais, en dehors de la grande région hindiphone de l'Inde du Nord, la moitié des États fédérés continue de résister à la « vague safran », notamment dans le Sud et au Bengale. ■

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
Brève Histoire de l'Inde. Du pays
des mille dieux à la puissance mondiale
A. Viguier, Flammarion, 2023.

▲ PURIFICATION DANS LE GANGE

Né de la chevelure de Shiva, le Gange est un fleuve sacré pour les hindous, qui viennent s'y baigner pour se purifier, comme ici sur les rives de Bénarès (Varanasi).

Le pays aux trois et trois mille dieux

L'Inde, terre de mythes vivaces

Qui saurait dire combien de dieux existent en Inde ?
Même la plus ancienne des *Upanishad* ne tranche pas...
Dans ce sous-continent où prospèrent légendes et épopées,
chaque pas quotidien se pose en territoire sacré.

JEAN-JOËL BRÉGEON
HISTORIEN

Dire que les mythes indiens sont méconnus en Occident serait inexact. Avancer que, trop souvent, ils sont l'objet d'interprétations, voire de torsions et de déformations est plus juste. Pour le commun des curieux, les mythes indiens ont tout d'une mangrove où l'on se perd entre eau, lianes et ce qu'on entrevoit du ciel.

Alors même que le terme de mythe n'a pas d'équivalent sémantique en sanskrit, « cette absence linguistique traduit non pas l'absence des mythes, mais leur trop-plein vivant », selon le philologue Michel Angot. Toute entreprise pour ranger, mettre en ordre la mythologie indienne est vouée à l'échec. Toute lecture « scientifique » revient à imposer des références qui ne sont pas celles des hindous. La *materia religiosa indica* (« matière religieuse indienne ») ne se réduit pas à des histoires de dieux, de héros contées sur un

mode merveilleux, fantastique. Les animaux, les plantes, les arbres, les fontaines, les fleuves, toutes sortes d'êtres connus ou inconnus y tiennent une place considérable.

Simple exemple, planter un margousier devant sa maison, c'est se placer sous sa protection. C'est un arbre sacré, dédié à Mariyamma, déesse des Maladies. Avec ses feuilles, on fait des guirlandes que l'on accroche au-dessus des portes en cas d'épidémie. On bat les malades et les possédés avec ses rameaux pour faire sortir le mal, l'esprit mauvais. On en extrait aussi de l'huile pour les maladies de peau, et même la lèpre. Cette « matière religieuse indienne » est une matière vivante, qui nourrit chaque jour l'existence de tous ceux qui se pénètrent de ces mythes.

L'indianisme est né à l'époque des grandes découvertes, avec la mise en place d'une tutelle coloniale infligée par les Portugais, les Français, puis les Britanniques. Mais

► LE REPOS MÉRITÉ DE VISHNOU

Ce bas-relief, provenant d'un temple à Deogarh, est un chef-d'œuvre de l'art indien. Il figure Vishnou se reposant sur le serpent Ananta, symbole du monde passé, tandis que le dieu conçoit dans son propre sommeil le prochain univers. Vers 500. Temple de Vishnou, Deogarh.



aussi avec ce mérite qu'il s'est développé sur le terrain : des voyageurs qui s'étonnent de croyances et de pratiques culturelles sans rapport aucun avec le christianisme, et qu'ils peinent à déchiffrer.

En 1670, dans ses *Voyages contenant la description des États du Grand Mogol*, le médecin et philosophe François Bernier esquisse une approche du *Veda* sans bien connaître le sanskrit. Le sanskrit est issu des vieux dialectes indo-aryens. Il est fixé par les brahmanes dans les premiers siècles avant notre ère. Langue dominante, il ne s'est pas substitué aux formes savantes des quelque 500 langues vernaculaires du sous-continent indien.

Abraham Hyacinthe Anquetil-Duperron est le premier, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, à traduire une cinquantaine d'*Upanishad*, les textes sacrés de l'Inde. L'indianiste britannique Henry Thomas Colebrooke livre un essai de référence sur la religion et la philosophie de l'Inde en 1858. L'indianisme prospère en France. Eugène Burnouf traduit le *Bhagavata Purana* en 1840. Puis viennent Louis Renou, Jean Filliozat et, plus près encore, Jean Varenne, disparu en 1997.

Les mythes indiens nous parviennent au terme de trois millénaires. Une transmission orale muée en écrits à des dates différentes. Le mythe d'origine, le *Veda*, dispense une cosmogonie qui offre des dizaines, voire des centaines de variations. Toutes véhiculent une forme de monisme, qui affirme l'unité indivisible de l'être pris dans un enchaînement cyclique sans principe et sans fin, comme l'explique Michel Angot : « Chaque création prend place après la précédente, qui n'est peut-être pas terminée, et avant la suivante, qui a des égards a déjà commencé. » Le *Veda* doit être récité, et non lu. Les brahmanes peuvent seuls entendre le *Veda*, le dire et l'enseigner. Ils sont des « instruments qui transforment cette mémoire en parole et les passeurs de cette parole à leurs fils ou à ceux qu'ils adoptent pour ce faire ». Le *Triple Veda* est composé de poèmes, le *Rigveda* ; de chants rituels, le *Samaveda* ; de formules sacrificielles, le *Yajurveda*. On dispute pour leur adjoindre l'*Atharva Angiras*,

qui parle de magie blanche et noire. Les *Upanishad* viennent plus tard.

Le mythe fondateur oppose Indra au dragon qu'il tue sans que pour autant ce dernier meure. Le mythe d'Urvashi et de Pururavas est un classique de la mythologie védique. Il nous entraîne d'amours impossibles à l'immortalité. Urvashi est la doyenne des êtres mélusiniens, humains jusqu'au nombril, à l'immense queue pour le reste. En s'accouplant à l'apsara (nymphé) Urvashi, Pururavas court un danger mortel. Urvashi aime Pururavas, descendant d'Ida. Quand elle l'épouse, elle lui dit : « Trois fois par jour, tu me frapperas de ton raide bâton. Ne m'approche pas contre mon gré. Prends garde aussi que je ne te voie nu : car telle est la conduite [à tenir] envers nous autres, femmes ! » In fine, il accède à l'état céleste de musicien et chanteur des dieux. Il est un Gandharva, un messenger entre les dieux et les hommes.

Combats divins dans les épopées

Les mythes cosmogoniques génèrent les épopées : le *Mahabharata*, le *Ramayana*, le *Bhagavata Purana* et les *Purana*. Ils sont au monde indien ce que sont l'*Illiade* et l'*Odyssée* à l'Europe. Le *Mahabharata* relève du genre épique, une épopée qui met en scène rois et guerriers. On peut le comparer aux chansons de geste ou au *Livre du Graal*. Ses intervenants sont des incarnations divines, transfusées dans des hommes qui conduisent l'univers à sa perte et à sa destruction, avant que celui-ci renaisse de ses cendres. Un massacre entre clans jusqu'à la disparition des Bharata ; un jeu de dés, de bruit et de fureur, un roi qui se perd dans un chaos cosmique.

Le *Ramayana* est attribué au légendaire Valmiki. Sa pièce maîtresse est le barattage de l'océan de lait. Cet épisode est le plus populaire, répandu à travers toute l'Asie du Sud-Est, à commencer par la civilisation khmère. Pour les dévots, le *Ramayana* est d'un accès facile, il n'appartient pas à la tradition savante. On le chante, on le danse, on l'a mille fois peint, sculpté. Bollywood s'en est emparé.

Sauf les plus éminents, les dieux de l'Inde ne sont pas immortels par nature, à la différence des dieux grecs par exemple. Mais

▼ SHIVA DANSANT

Le dieu, au centre d'un cercle de flammes, brandit le tambourin qui rythme les cycles des mondes, tandis qu'il écrase de son pied le démon de l'ignorance. À la fois destructeur et protecteur, Shiva est, par sa danse, le maître de l'existence cyclique de l'univers. La statue, datée du XI^e siècle, était portée lors de processions. Musée Guimet, Paris.





comme leurs « cousins » indo-européens, qui doivent réassurer leur immortalité en buvant l'ambrosie, il leur faut gagner la non-mort, la non-vieillesse, la non-maladie en arrachant la liqueur d'immortalité aux démons. Un combat féroce, une lutte fratricide, dont les fils de la déesse Aditi sortent vainqueurs grâce au dieu Vishnou.

Composés plus tardivement que les épopées précédentes, entre 400 et 1200 de notre ère, les *Purana* ne sont pas des épopées de cour ; ils s'adressent aux femmes et aux basses castes. Le plus fameux raconte la vie de Krishna. Au départ simple avatar de Vishnou, il est devenu son égal. Les variations,

les thématiques des *Purana* sont foisonnantes, souvent déconcertantes.

Alors que le mythe grec de la descente aux Enfers, repris par Virgile et Dante, est un châtement éternel, le mythe indien a une fin heureuse, puisqu'il ouvre la porte du paradis !

Il faut aussi évoquer brièvement le tantrisme. Cette doctrine apparaît au V^e-VI^e siècle sous la forme d'une métaphysique pratique. De courts textes ordonnent des rites pour atteindre la libération. Le tantrisme a retenu l'attention des penseurs les plus estimables – René Guénon, Mircea Eliade, Alain Daniélou. Mais,

en Occident, des esprits moins inspirés l'ont entraîné sur des voies plus discutables, voire illicites.

Ces mythes procèdent de la matrice indo-européenne, mais avec une spécificité forte que l'étude comparative – celle conduite notamment par

Georges Dumézil – ne permet pas toujours de mettre en évidence. Les incarnations de la Trinité (Brahma, Vishnou, Shiva) démultiplient presque à l'infini ce panthéon. La plus ancienne *Upanishad* pose la question « Combien de dieux ? » ; réponse : « Trois et trois cents, et trois et trois mille. »

Le regard européen, forcément colonial, n'est jamais venu à bout de cette profusion. Il a juste cherché à la réduire, à la catégoriser. Spécialiste des récits populaires aux États-Unis, Carl Lindahl met en garde : « Le terme mythe a été usé et mésusé de tant de manières qu'il n'a plus de sens. » Une forme de mise en cause du travail des mythographes, au point que l'on a pu parler, comme l'helléniste Marcel Detienne, d'une invention de la mythologie. En 1983, Paul Veyne titrait son essai : *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* Il venait bien après le stoïcien Cicéron qui, en 45 avant notre ère, jetait le doute dans son *De la nature des dieux* : « Ne voyez-vous pas maintenant comment une connaissance exacte et salutaire des choses de la nature a conduit à imaginer des dieux fictifs ? » Michel Angot affiche la même réticence. Outre qu'il reproche à bon nombre de mythographes de ne pas maîtriser toutes les finesses du sanskrit, il avance que « c'est nous qui avons décidé quoi est mythe, quoi ne l'est pas ». Il reste que les intéressés ne vibrent pas au même diapason.

En 1966, la Cour suprême de l'Inde a officialisé les *Veda*. L'hindouisme compte plus de 1 milliard de pratiquants. Dans l'Union indienne, le Bharatiya Janata Party (BJP) conduit par Narendra Modi, aujourd'hui au pouvoir, exalte l'hindouisme. Il entend faire la démonstration que les mythes indiens sont toujours vivants et opérants. Il les veut au service d'une conscience nationale, qui puiserait ses racines dans les plus lointaines références, au risque d'y recourir à des fins plus triviales. ■

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS

Les Mythes des Indes

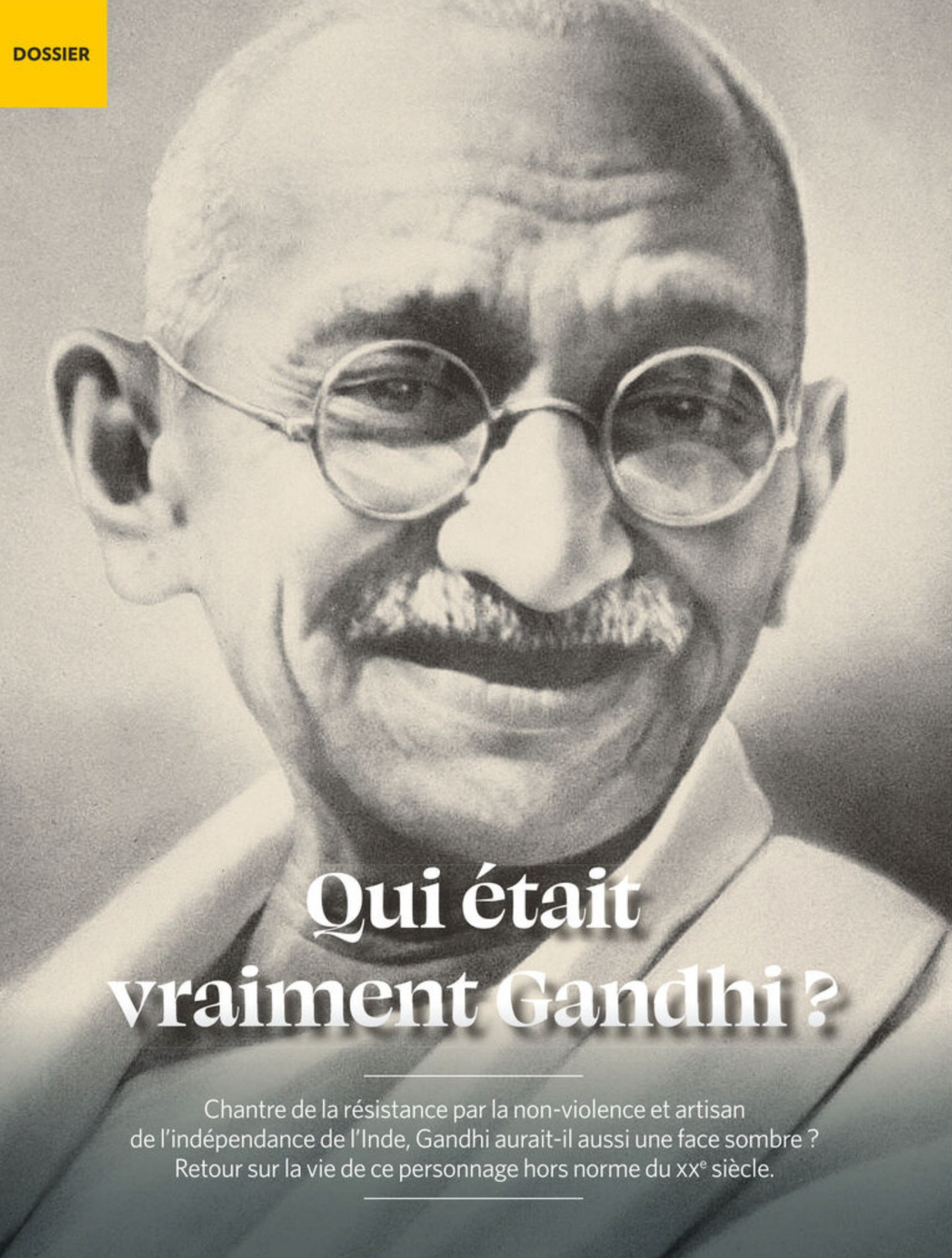
M. Angot, Seuil, 2019.

Dictionnaire de l'hindouisme

J. Varenne, Éditions du Rocher, 2002.

Le Margousier. 15 ans dans un village de haridjans

J. Brégeon, Kailash, 2007.



Qui était vraiment Gandhi ?

Chantre de la résistance par la non-violence et artisan de l'indépendance de l'Inde, Gandhi aurait-il aussi une face sombre ? Retour sur la vie de ce personnage hors norme du xx^e siècle.

Devenir un militant non-violent n'avait rien d'une évidence pour un enfant né à Porbandar, en 1869, dans la caste aisée des marchands. À 13 ans, Gandhi est marié à Kasturba, une riche demoiselle qui deviendra sa compagne de lutte. Avec elle, il découvre l'ivresse du Kamasutra. Alors que l'Angleterre victorienne bride le désir jusqu'à la névrose, le couple à peine sorti de l'enfance goûte aux raffinements des plaisirs à deux... Cette précocité donne du grain à moudre aux détracteurs occidentaux de Gandhi, bien qu'en Inde l'orgasme possède une dimension spirituelle.

L'érotisme n'est pas tout. Le jeune Gandhi se dote de hautes valeurs morales liées à l'hindouisme : tolérance, vérité et respect du vivant. À cela s'ajoute une pratique du végétarisme et du jeûne purifiant. Malgré la crainte de sa famille de le voir européenisé, il poursuit ses études de droit à Londres. Le port des costumes trois pièces et la brillante lantine ne le détournent pas de sa nature profonde, bien au contraire. Sur le Vieux Continent, il fréquente les membres huppés de la société de théosophie, un nouveau mouvement gnostique, conçu comme un pot-pourri religieux pour bourgeois en mal de spiritualité exotique. Tout en se constituant un précieux carnet d'adresses, le jeune Indien consulte les textes sacrés hindous, à l'instar de la *Bhagavad-Gita*. Utilitarisme et études ne sont pas antinomiques !

Ne jamais user de violence

La notion de non-violence, ahimsa en sanskrit, présente dans plusieurs religions y compris le christianisme, l'inspire profondément — peut-être parce que cette arme convient mieux à un jeune homme intelligent au physique gracile. Une fois diplômé, il commence sa carrière d'avocat en Afrique du Sud. L'apartheid n'existe pas encore, mais la société est déjà raciste. Dans la région du Natal, un projet de loi prévoit de retirer le droit de vote aux Indiens. L'avocat s'insurge en structurant ceux-ci en force politique et met au point ses méthodes de

lutte : prévenir les forces de l'ordre avant toute manifestation, s'assurer de la présence de la presse et ne jamais user de violence. En quelques années, Gandhi remporte ses premières victoires. Les lois discriminatoires édictées contre les Indiens sont en partie abolies.

Lors de son retour en Inde, il est accueilli comme un héros, grâce à la presse qui lui a forgé une réputation de militant non-violent. Le juriste de 46 ans prend conscience du marasme dans lequel se trouve son pays. Le Royaume-Uni oppresse les Indiens pour en faire une main-d'œuvre servile. En outre, ses concitoyens sont divisés par le système des castes et les multiples religions réparties sur le territoire. Gandhi consacrera désormais sa vie à la conquête de l'indépendance de l'Inde et à l'amélioration des conditions des « intouchables », souvent réduits à la mendicité. Aussi ouvre-t-il un ashram, un lieu d'enseignement où tous les volontaires pratiquent le yoga, le végétarisme et la vie en communauté. Là encore, depuis l'Occident, les mœurs de Gandhi suscitent l'indignation. Celui-ci dormirait avec des beautés nues pour éprouver sa chasteté. Il s'agit pourtant d'une pratique religieuse pour apprendre à mener une vie pure selon les standards brahmaniques.

Parallèlement, Gandhi intègre le Congrès national indien, engagé dans la lutte pour l'indépendance. Il soutient les cultivateurs d'indigo et l'artisanat étranglé par les Britanniques au profit de leur industrie textile. Gandhi prône le boycott des produits britanniques. De grands bûchers sont allumés avec les tissus anglais. Cette violence n'est qu'économique, tournée contre des objets. Gandhi popularise le rouet comme outil de production des Indiens, afin d'assurer leur indépendance financière.

Pour donner plus de poids à ses combats non-violents, il communique sur ses grèves de la faim contre les mesures coloniales injustes. Son engagement au péril de sa vie frappe les journalistes, alors que ses détracteurs moquent son nouveau régime à base de jus de fruits additionnés de glucose. Son

◀ UN VISAGE ICONIQUE

Lunettes rondes et *dhoti* blanc : le portrait du leader du mouvement pour l'indépendance de l'Inde est connu du monde entier. Gandhi s'est rendu célèbre pour sa lutte s'appuyant sur la non-violence et la désobéissance civile contre le colonisateur britannique.

coup porte, et Gandhi remporte un nouveau combat face à l'industrie textile britannique.

En 1918, la guerre s'enlise en Occident, et Gandhi déstabilise son entourage en encourageant la participation des Indiens à la guerre avec les Britanniques. Le chantre de la non-violence est prêt à ce sacrifice, à condition que la Couronne montre sa gratitude et accorde l'indépendance à son pays. Hélas, le sang de 10 000 des siens a été versé pour rien. L'année suivante, Gandhi organise une journée de *hartal*, une sorte de grève générale. Mais les événements lui échappent. Des Indiens tuent des Britanniques, et des représailles aveugles aboutissent à un massacre.

Gandhi n'a jamais voulu cela. Il encourage désormais, dans ses nouveaux journaux, la non-coopération civique. Les Indiens

doivent refuser tous rapports administratifs avec les Britanniques. Fer de lance de son propre mouvement, Gandhi ne porte plus que le *dhoti*, le pagne de coton blanc dont le fil provient des rouets de ses disciples. Sa frêle silhouette à demi nue et son regard cerclé par ses lunettes métalliques deviennent sa signature sur les photos de presse. Le Mahatma, la « grande âme », démontre qu'il est un génie de la communication.

Des lettres polémiques à Hitler

Au cours des années 1930, alors que Gandhi possède désormais une renommée planétaire, un nouvel homme politique émerge. Muhammad Ali Jinnah est à la tête de la Ligue musulmane indienne. Il exige que les musulmans aient leur propre territoire. Certes, Gandhi respecte chaque humain,

▼ LE JOUR DE L'INDÉPENDANCE

La fête éclate dans les rues de Bombay le 15 août 1947, jour où sont proclamées l'indépendance de l'Inde et la partition de l'Inde et du Pakistan.



mais son végétarisme lui rend insupportable le sacrifice des moutons pendant la fête de l'Aïd. D'ailleurs, 25 ans plus tôt, il était entré dans une colère noire contre son fils aîné désireux de se convertir à l'islam ! Ses désaccords avec Jinnah se cristallisent pendant la Seconde Guerre mondiale. Le musulman veut aider les Britanniques sur le champ de bataille. L'hindou se borne à un soutien moral. Ainsi, le Mahatma écrit à deux reprises à Hitler. La première fois, il se montre amical et prône le recours à la diplomatie. La seconde, il condamne la politique belliqueuse du Führer, ses actes « monstrueux et étrangers à la dignité humaine ». Son combat contre l'impérialisme britannique ne l'empêchera pas de lutter aussi contre le nazisme. Ces lettres interceptées par le Renseignement ne sont aucunement la preuve de la compromission de Gandhi ; bien au contraire, elles témoignent de sa méfiance envers l'Axe.

Bien qu'il invite Hitler à cesser le combat, Gandhi profite de la vulnérabilité des Britanniques. En 1942, il écrit la résolution *Quit India* (« Quittez l'Inde »), qui exhorte les colons à rentrer chez eux. Sa volonté de négocier l'indépendance en pleine guerre aboutit à son arrestation, et des émeutes meurtrières éclatent. Après deux ans de détention et le deuil de son épouse, Gandhi est libéré. Il a gagné la bataille de l'opinion sans jamais déroger à ses principes de non-violence : il a condamné les émeutes.

L'année 1945 marque un tournant. Clement Attlee devient le Premier ministre britannique. Moins butté que Churchill, le travailliste ouvre les négociations sur l'indépendance. Alors que Gandhi souhaite une Inde libre et unie, Jinnah milite pour la partition et un Pakistan musulman.

La « vivisection de l'Inde »

La violence gagne à nouveau les rues, mais, cette fois, ce sont les hindous et les musulmans qui s'entretuent. Gandhi assiste, impuissant, à la « vivisection de l'Inde » à cause du nationalisme religieux. Enfin, en 1947, il remporte le combat d'une vie. Les Britanniques se retirent. L'Inde, privée

UNE ACTION SPECTACULAIRE

LA MARCHE CONTRE LE MONOPOLE DU SEL

En 1930, Gandhi mène une action spectaculaire contre le monopole britannique sur le sel. Les Indiens sont soumis à une taxe pour se procurer cette denrée indispensable. En guise de protestation, Gandhi marche 400 km jusqu'à la côte pacifique. Des milliers d'Indiens rejoignent son périple sous le crépitemment des flashes des journalistes. L'arrivée sur la plage de Dandi relève d'une mise en scène sophistiquée pour un Occidental : le Mahatma prie toute la nuit avec ses disciples. Au matin, il se baigne dans la mer. Il recueille ensuite une poignée de sel : chaque Indien doit désobéir, produire illégalement du sel et développer un marché qui échappe au contrôle des colons. Face à la sympathie internationale que suscite le Mahatma après avoir été emprisonné, le gouvernement de l'Inde britannique cède.

du Pakistan, arbore son nouveau drapeau orné de la roue du Dharma. Les photos de l'époque montrent un petit homme fragile au regard perçant, drapé de blanc, au côté du dernier vice-roi de l'Inde britannique, lord Mountbatten, en costume croisé. Deux mondes divorcent.

À 78 ans, le vieillard milite pour une démocratie soucieuse des plus modestes. Son action en faveur de la tolérance religieuse irrite certains brahmanes. Deux membres de cette caste orchestrent son assassinat le 30 janvier 1948. Malgré le deuil, les hindous croient que l'âme ne meurt pas. Les journalistes occidentaux lui offrent aussi une part d'immortalité en relatant sa geste non-violente. Ses valeurs religieuses sont en grande partie responsables de son attachement à ce concept. Il était indien jusque dans chaque fibre de son *dhoti*, même s'il maîtrisait les techniques de communication européennes ; il n'était ni un Britannique ni un hypocrite. ■

Pour en
savoir
plus

ESSAI
Gandhi. La biographie illustrée
P. Kapoor, Chêne, 2017.

L'EMPIRE GUPTA, ÂGE D'OR DE L'ART INDIEN

L'Empire gupta tient le nord de l'Inde sous son pouvoir du IV^e siècle au milieu du VI^e siècle. Une période d'une grande richesse, généralement considérée comme l'apogée de l'Inde « classique ». Ce temps de stabilité est propice à une floraison culturelle et artistique exceptionnelle, comme le montrent les chefs-d'œuvre de cette période présentés sur cette double page.



ART-INDIEN / ALBUM / 080002



CONGOLIA PHOTOS / ALAMY STOCK PHOTO

◀ BOUDDHA, V^e SIÈCLE, MUSÉE DE SARNATH, VARANASI

Parmi les grandes écoles de sculpture de l'époque gupta se distingue celle de Sarnath, à laquelle appartient cette statue. Elle représente le Bouddha enseignant, assis dans la position du lotus. L'expression interiorisée de son visage aux yeux mi-clos évoque la méditation, tandis que ses mains, appuyées contre la poitrine, font le geste particulier du *Dharmachakra*, (« mise en mouvement de la roue du Dharma ») : ce geste symbolise le lancement de l'enseignement du Bouddha. Cette statue, réalisée au V^e siècle, est l'un des chefs-d'œuvre de l'art gupta, dont elle incarne la finesse, la délicatesse et l'élégant équilibre. Certains éléments sont typiques, comme le riche nimbe derrière la tête du Bouddha, ou les vêtements si fins qu'ils semblent disparaître sur les jambes.



▲ **FRESQUE DE LA GROTTTE 1
D'AJANTA, V^e SIÈCLE**

Dans le centre de l'Inde, les grottes d'Ajanta sont le seul témoignage conservé de l'art de la fresque à l'époque gupta. Leur splendeur se reflète dans l'œuvre ci-dessus, datée du v^e siècle, qui figure, sur la droite, le Bouddha et, sur la gauche, un épisode du *Mahajanaka Jataka*, un conte relatant l'une des dix vies passées du Bouddha. Cette scène de cour raffinée montre le bain rituel du prince Mahajanaka, qui a renoncé aux plaisirs terrestres.

► **MONNAIE EN OR FRAPPÉE
SOUS SAMUDRAGUPTA**

Monté sur le trône en 335, Samudragupta est l'un des grands souverains de l'Empire gupta, qui a placé sous sa suzeraineté plusieurs nouveaux territoires. Parmi la riche production numismatique de cette dynastie se trouve la pièce de monnaie en or ci-contre, frappée à l'occasion d'une victoire de Samudragupta. Elle représenterait un *ashvamedha*, un rituel védique au cours duquel était sacrifié un cheval, figuré ici devant un autel.



SKARABRAE

LA POMPÉI BRITANNIQUE DU NÉOLITHIQUE



PHOTOS :
MANUEL COHEN / AURIMAGES

Exceptionnellement préservé, le village de Skara Brae, dans les îles Orcades, dans le nord de l'Écosse, nous transporte comme aucun autre site dans le quotidien d'une communauté d'agriculteurs et d'éleveurs voici 5 000 ans.

DAVID V. CLARKE
ARCHÉOLOGUE ET SPÉCIALISTE DE L'HISTOIRE DE L'ÉCOSSE



AU BORD DE LA MER

Vue panoramique du village néolithique de Skara Brae, tel qu'on peut le voir aujourd'hui. Le cœur du site compte six habitations et un atelier.



▲ LES ORCADES

Cette carte des îles Britanniques montre l'emplacement des îles Orcades, dans le nord de l'Écosse, où a été découvert le site de Skara Brae.

Au cours de l'hiver 1850, une violente tempête s'abat sur l'archipel des Orcades, dans le nord de l'Écosse. Dans la baie de Skaill, sur la côte occidentale de la plus grande île, elle arrache la végétation et balaie le sable d'un grand monticule de ruines préhistoriques (*mid-den*) de plus de 4 m de haut. Ce n'est sûrement pas la première fois que ce monticule est exposé, mais c'est sans doute la première fois que des personnes s'y intéressent et entreprennent son investigation. Il s'agit principalement de la famille et de proches de William Watt, le propriétaire des terres. Leurs travaux, partiellement consignés par George Petrie, un antiquaire local reconnu, révèlent que le monticule abrite les restes de quatre maisons situées de chaque côté d'un passage couvert. Ainsi commence à se dévoiler le site préhistorique le mieux conservé d'Europe du Nord.

Une fois cette curiosité initiale satisfaite, le lieu, pendant plus de 50 ans, ne fait l'objet que de recherches épisodiques et mal documentées. Le site est abandonné, à la merci du vent, qui le couvre à nouveau de sable et de débris. Cette situation perdure jusqu'en 1925, année durant laquelle les descendants de William Watt cèdent les vestiges à l'État. Cet hiver-là, une tempête d'une intensité comparable à celle de 1850 se déchaîne, menaçant la préservation du site. En 1926, une digue côtière est construite pour le protéger. Le coût de ces travaux fait naître l'idée de transformer le site en attraction touristique.

En 1927, alors qu'une équipe d'ouvriers supervisée par un architecte commence à dégager les maisons déjà fouillées, on s'aperçoit vite qu'une grande quantité de matériel archéologique reste à découvrir. Entre 1928 et 1930, la collecte d'informations est menée par l'archéologue australien Vere Gordon Childe, le plus éminent préhistorien de l'époque. Ses travaux révèlent d'autres maisons, des passages et de nombreux objets.

Enfin, en 1972 et 1973, des fouilles sont réalisées à Skara Brae, dans le but d'obtenir

PREMIÈRES FOUILLES

Cette photo a été prise dans les années 1920 à Skara Brae. C'est à cette époque qu'ont eu lieu les premières fouilles, dirigées par Gordon Childe.



CHRONOLOGIE

UN VILLAGE EN TROIS PHASES D'HABITATION



3100 av. J.-C.

On pense que le premier site de Skara Brae, sur lequel on dispose de très peu d'informations, est abandonné à cette époque.

2900 av. J.-C.

Le deuxième site de Skara Brae voit le jour. Constitué de maisons d'une seule pièce, il a sans doute duré moins de 100 ans.

2750 av. J.-C.

Début de la construction du dernier village de Skara Brae, composé de six maisons et abandonné vers 2500 av. J.-C.

1928-1930

L'archéologue australien Gordon Childe effectue des fouilles à Skara Brae. Ses travaux mettent au jour un grand nombre d'objets.



JÉRÔME N. COCKSON / NGMA STAFF

La richesse archéologique des Orcades

SKARA BRAE n'est qu'un site préhistorique parmi des centaines d'autres découverts dans les Orcades. Une telle abondance n'est pas surprenante. Malgré son isolement apparent, cet archipel n'a rien d'inhospitalier. Depuis des millénaires, ses sols fertiles favorisent l'agriculture, le paysage dégagé est idéal pour l'élevage, et le climat est relativement doux grâce au **Gulf Stream**. Il y a 5 000 ans, au Néolithique, ces conditions étaient encore plus clémentes ; on estime que les îles abritaient alors une population de 10 000 habitants, soit la moitié de la population actuelle. L'aspect le plus singulier des Orcades réside dans le grand nombre de constructions de l'époque néolithique qui sont conservées. Cela s'explique par la présence d'affleurements de grès fin et facile à

travailler, utilisé pour construire les maisons et les temples. La zone la plus riche en vestiges est le « **Cœur néolithique des Orcades** », classé au patrimoine mondial de l'Unesco. Outre Skara Brae, on y trouve le **cercle de Brodgar**, une structure similaire à Stonehenge ; les **pierres de Stenness**, un autre cercle de pierres ; et le tumulus de Maes Howe, qui abrite une vaste chambre funéraire. En 2002, un site encore plus impressionnant a été découvert : celui de Ness of Brodgar, une enceinte abritant des dizaines de bâtiments en pierre. L'un d'eux mesure 25 m de long et 19 m de large, avec des murs de 4 m d'épaisseur, la plus grande structure de ce type datant du Néolithique en Europe. On pense que Ness of Brodgar était un centre cérémoniel qui attirait des pèlerins de régions lointaines.





▲ **Maes Howe**
Ce tumulus couvre une vaste chambre funéraire, vieille de plus de 4 500 ans. Le passage d'entrée est aligné dans l'axe des rayons du soleil couchant la nuit du solstice d'hiver.

► **Cercle de Brodgar** ►
Érigé entre 2600 et 2400 avant notre ère, ce cercle de 104 m de diamètre était à l'origine composé de 60 pierres, dont 36 subsistent, mesurant entre 2,1 et 4,7 m de haut. Il est entouré d'un fossé creusé dans la roche.





▲ AIGUILLES ET MORTIER

Ces aiguilles en os étaient sûrement utilisées pour coudre le cuir, les peaux et les poils d'animaux, et confectionner des vêtements. Ci-dessous, une pierre avec un mortier pour moudre le grain ou peut-être les arêtes de poisson destinées à l'alimentation du bétail.



des données sur l'environnement et l'économie du site, ainsi que des éléments de datation au radiocarbone. Elles révèlent la présence de trois habitats superposés. On sait très peu de choses sur le plus ancien, vieux de plus de 5 000 ans, mais il semble avoir été abandonné au moins 200 ans avant l'établissement du deuxième, vers 2900 avant notre ère. Celui-ci est constitué de maisons composées d'une pièce carrée aux angles arrondis, avec des cavités pour les lits et un foyer central. Cet habitat a sans doute duré moins de 100 ans.

C'est le dernier établissement, commencé vers 2750 et terminé peu après 2500 avant notre ère, qui rend Skara Brae exceptionnel. Non seulement les murs de certaines maisons sont conservés jusqu'au toit, mais également les meubles principaux, fabriqués en pierre plutôt qu'en bois. Nulle part ailleurs, en Europe du Nord, on ne trouve autant d'informations détaillées sur l'aspect du mobilier d'une maison ou sur son agencement intérieur. On doit cela à la qualité du grès local, qui se fend facilement en dalles rectangulaires, et à l'absence quasi totale de bois pour la fabrication du mobilier.

Des courbes pour dévier l'air froid

Le cœur de ce village se compose de six maisons, reliées par deux passages couverts, et d'un atelier. Cinq de ces habitations, qui ont des murs mitoyens, flanquent le passage principal, tandis que la sixième est située au bout d'un passage perpendiculaire au principal. Cette sixième maison pourrait être une habitation remodelée de l'ancien village, le niveau de son plancher étant plus bas que celui des cinq autres.

Les passages ne sont pas droits ; leurs courbes semblent conçues pour dévier les courants d'air froid qui viennent de l'extérieur, les empêchant d'atteindre directement les portes des habitations.



UN ESPACE TRÈS STRUCTURÉ

Reconstitution de l'une des maisons découvertes sur le site de Skara Brae. On peut voir l'espace intérieur ouvert, avec le foyer central et l'armoire contre le mur du fond.

Les maisons ont la même disposition que celles de l'ancien village avec, cependant, quelques modifications et ajouts. Les lits ne sont plus de simples cavités peu profondes, mais plutôt des caissons, construits avec des dalles de pierre qui dépassent du mur. Aux angles de la façade, des piliers de pierre soutenaient probablement un toit en peau et peut-être des rideaux, pour assurer chaleur et intimité.

Au sol de chaque maison se trouvent plusieurs caisses en pierre imperméabilisées, avec des joints scellés à l'argile. Peut-être servaient-elles à faire tremper des patelles, mollusques utilisés comme appâts pour la pêche. Les murs, plus épais, abritent des sortes de cellules de rangement où l'on



pouvait garder des objets de valeur — l'une d'elles contenait plus de 2 400 perles. De même, au-dessus de chaque lit se trouvent des niches creusées dans le mur pour le rangement.

Un type spécifique de cellule, toujours située dans l'un des deux coins les plus éloignés de la porte d'accès, présente un plafond haut et une grande entrée. De celle-ci part un écoulement sous le sol, faisant partie d'un réseau qui évacue l'eau à l'extérieur du hameau. Ces cellules étaient probablement des lieux d'aisances intérieurs, les plus anciens connus en Écosse.

La qualité de conservation de ces habitations nous permet d'observer la forme complète du « placard », peut-être le meuble



Reconstitution de Skara Brae. La côte était plus éloignée au Néolithique, mais l'érosion l'a rapprochée du site. Le village comptait peut-être plus de maisons, emportées par la mer, raison pour laquelle sont représentées plus d'habitations.

Un foyer tout confort

Skara Brae est l'un des villages de maisons à demi souterraines du Néolithique les mieux conservés d'Europe. Le manque de matériaux nécessaires à la construction a stimulé l'ingéniosité des habitants, qui ont mis à profit les murs naturels et la chaleur de la terre pour bâtir leurs habitations, qui comprenaient des lits et même des cabinets d'aisances.

1 Foyer central.

Les maisons occupaient environ 40 m² et disposaient d'un foyer situé au centre d'un espace ouvert. Le feu allumé servait à la fois à chauffer la maison et à cuisiner.

2 Armoire.

C'était le meuble principal des maisons de Skara Brae. Dotée d'étagères, elle était peut-être destinée à exposer certains objets, ou bien avait une fonction rituelle et servait d'autel domestique.





3 Murs et plafonds.

Les murs sont en pierre sèche. Étant donné l'absence d'arbres, les maisons étaient couvertes d'os de baleine et de bois apportés par la mer, sur lesquels étaient disposées des plantes sèches.

4 Passages.

Ces structures à moitié souterraines devaient permettre aux habitants de se déplacer à l'abri du vent et des intempéries.

5 Lit.

Les archéologues ont trouvé deux lits dans chaque pièce. Il s'agissait de lits-coffres rectangulaires en pierre. L'intérieur devait être rempli de plantes et de peaux.

6 Entrée.

On entrait dans les maisons par d'étroits passages, certains mesurant seulement 60 cm de large et 1,2 m de haut. Ils étaient fermés par de grandes dalles de pierre.

le plus important du foyer. Deux étagères, chacune constituée d'une seule dalle de pierre, sont encastrées horizontalement dans le mur. La dalle supérieure repose sur un bloc de pierre central et sur des dalles plus étroites de chaque côté. L'étagère inférieure, placée à une hauteur au-dessus de la taille, est soutenue par trois piliers reposant sur le sol. Ces étagères étaient les seules surfaces planes de la maison, en dehors du sol en terre battue, qui devait présenter des irrégularités.

Ces « placards » servaient peut-être simplement de rangement, mais ils pouvaient aussi être utilisés comme vitrines, à l'instar de nos consoles ou de nos commodes, pour exposer les biens les plus précieux d'une personne ou d'une famille. Il est même possible que ces meubles aient eu une signification symbolique plus importante, faisant office d'autels ou de sanctuaires domestiques.

L'épaisseur des murs des maisons transformait les entrées en petits passages qui n'ont rien à voir avec une porte moderne. Basses et étroites, elles réduisaient au minimum la perte de chaleur. Cela signifiait aussi que, lorsqu'on se faufilait dans l'entrée, le regard portait aussitôt vers le foyer central avec, au fond, le « placard ». Entre le foyer et ce meuble se trouvait le

seul siège de la maison, sans doute réservé au chef de famille. Les portes n'avaient pas de charnières. À mi-chemin du passage d'entrée se trouvaient deux butoirs : l'un dépassait du plafond, l'autre du sol. La porte elle-même était probablement une dalle de pierre suffisamment grande pour obstruer l'ouverture. Elle était fixée par une barre – peut-être en os de baleine – qui la traversait par derrière et s'insérait dans des rainures creusées dans les murs du passage. Cette possibilité de fermer la porte ne répondait sûrement pas à des raisons de sécurité, car on ne pouvait la verrouiller que de l'intérieur. Sa fonction principale

était sans doute de conserver la chaleur, mais elle permettait aussi de s'isoler temporairement de la communauté.

Des décorations éphémères

Porte fermée, ces maisons devaient être très sombres, seulement éclairées par la lumière du foyer. On n'a retrouvé aucune lampe. En l'absence de tourbe utilisable – si commune aujourd'hui aux Orcades –, le combustible était un mélange d'excréments d'animaux, d'algues séchées, de bruyère, de fougère et d'ossements de mammifères marins riches en huile. Cela ne fournissait sans doute pas assez de lumière pour permettre un travail artisanal minutieux. Même distinguer les motifs géométriques



▲ RÉCIPIENT ET HACHE

Ci-dessus, un bol en os de baleine. Ci-dessous, une hache en pierre aux bords polis, qui semblent ébréchés par l'usage.



UN PLAN ORGANISÉ

Vue aérienne de la maison 1 de Skara Brae, montrant le grand foyer central, les lits en forme de caisse et la grande armoire adossée au mur de la maison.



sculptés sur certaines pierres des murs – bien qu'ils soient colorés en rouge, noir ou jaune – aurait été difficile. En dehors de ces motifs, la décoration semble se limiter à la poterie ; les ustensiles, en os ou en pierre, sont rarement décorés. Mais certains corps arboraient des tatouages, car on a trouvé des petits poinçons, pour la plupart fabriqués dans des os d'ailes de fous de Bassan, qui semblent avoir servi d'instruments de tatouage. Par ailleurs, toutes les décorations n'étaient pas faites pour durer. Parmi les objets découverts figurent des récipients en os, en pierre et en coquillage, utilisés pour préparer un pigment rouge à partir d'hématites provenant de l'île voisine de Hoy. On ignore si cette couleur ornait les corps ou



L'entrée de la maison 7. À l'intérieur, on aperçoit le foyer et, au fond, l'armoire.



▲ PENDENTIFS ET OCRE

Ci-dessus, perles ou pendentifs en os portés en collier ou peut-être fixés aux vêtements comme éléments décoratifs. Ci-dessous, un récipient pour broyer l'ocre, qui conserve des traces de ce pigment utilisé pour décorer les pierres, les récipients, les peaux et les tissus.



les objets, mais elle devait en tout cas s'estomper rapidement.

Les habitants de ces maisons étaient des agriculteurs, qui vivaient davantage de l'élevage que des récoltes. Malgré tout, leur alimentation était très variée. Leurs principales sources de viande – bœuf, agneau, chèvre et un peu de porc – provenaient de leurs propres animaux. À ces aliments s'ajoutaient du gibier, divers oiseaux marins, des canards et leurs œufs (eider, pluvier doré, colvert, cygne chanteur, oie cendrée, fou de Bassan, fulmar, macareux, guillemot et grand pingouin), des poissons d'eau douce et de mer (truite, saumon, anguille, cabillaud, merlu, flétan, turbot), de la viande de baleine et de phoque, ainsi que des crustacés (crabe, moule, huître et oursin). Ils cueillaient probablement des plantes sauvages, des herbes, des fruits et des noix, bien que l'on ne dispose que de traces évidentes de noisettes et de pommes sauvages.

Ornements et outils en os

On a aussi trouvé plusieurs fragments de corde faits avec des racines tressées de camarine noire, une plante avec laquelle on a continué à confectionner des cordes aux Orcades jusqu'au XIX^e siècle. On ne cueillait pas seulement les plantes pour se nourrir. Beaucoup avaient des usages médicaux, comme en témoignent les nombreux spécimens de *Bovista nigrescens* (une espèce de champignon) découverts sur le site, dont le tissu intérieur cotonneux avait été retiré – ce produit aide à stopper les hémorragies. Il semble évident que ces agriculteurs connaissaient parfaitement leur environnement, aussi bien terrestre que marin, et qu'ils en tiraient le meilleur parti.

À l'extérieur des maisons se trouvait un atelier. Il avait un foyer central, mais aucun autre mobilier. Lors de sa découverte, le sol était parsemé de fragments de silex et d'outils. Des instruments collectés indiquent que des objets autres que des outils en pierre étaient aussi fabriqués.

Skara Brae se distingue des autres sites des premières communautés agricoles de Grande-Bretagne par la richesse et la diversité de ses ornements – épingle, perles

Les habitants de Skara Brae avaient un régime alimentaire varié, à base de viande, de poisson, de plantes sauvages et de fruits de la cueillette.





et pendentifs —, qui étaient sans doute fabriqués sur place. Ce matériel, ainsi que des boules de pierre sculptées, des masses cérémonielles et d'autres pièces insolites, suggère que les agriculteurs de Skara Brae étaient des chefs importants dans les plus grandes communautés des Orcades. Skara Brae est également remarquable par son abondance d'outils en os. La plupart étaient utilisés pour travailler les peaux et les cuirs, qui constituaient le principal habillement. Disposer de vêtements résistant au vent était essentiel pour survivre aux hivers rigoureux de la région.

Aujourd'hui, ces hivers rendent la préservation de ce site unique de plus en plus difficile. Avec le changement climatique,

des tempêtes comme celles de 1850 et de 1925 risquent de se produire plus fréquemment. En outre, l'érosion côtière dans la baie de Skaill représente une grave menace à long terme. Skara Brae n'est pas le seul site concerné : de nombreux autres lieux dans les Orcades, habités à la même époque par les mêmes populations et situés sur la côte, subissent un niveau d'érosion similaire. ■

▲ PIERRES DRESSÉES

Cette image montre deux pierres du cercle de Brodgar, un anneau (cercle de pierres) néolithique des Orcades, et des tumulus funéraires datant d'environ 2500-2000 avant notre ère, près de Stromness.

Pour en
savoir
plus

ESSAI
Histoire de l'Écosse.
Des origines à nos jours
M. Duchein, Tallandier (Texte), 2020.

Beaux, ingénieux et utiles

Les habitants de Skara Brae ont fait usage de leur ingéniosité en utilisant les matériaux à leur disposition pour créer des objets du quotidien, ainsi que d'autres objets peut-être liés à un monde magique et symbolique.

• Pierre sculptée

Cet objet singulier était peut-être utilisé lors de cérémonies religieuses ou il conférait à son propriétaire le droit de prendre la parole lors des assemblées.



• Sifflet

Cet objet qui ressemble à un sifflet a été fabriqué avec un os creux, dans lequel ont été percés plusieurs trous.



• Objet symbolique

Cet élément en pierre sculptée a peut-être eu une fonction symbolique ou rituelle.



• Figurine

Cette pièce anthropomorphe en os de baleine, avec des yeux, un nez et un nombril, datée entre 2900 et 2400 av. J.-C., fut découverte dans un coffre de lit de la maison 3.



• Dé en os

Cet os de baleine sculpté, orné de rainures et de trous, a peut-être été utilisé lors de rituels divinatoires.



• Os décoratif

Cet os long, percé d'un trou en son centre, était probablement utilisé comme élément décoratif. On devait passer une ficelle dans le trou pour maintenir l'os en place.



• Épingles et polissoirs

Ces objets en os servaient à percer des trous et à coudre des vêtements en cuir. Peut-être servaient-ils aussi à polir le cuir et à extraire la chair de crabe.



• Perles

Ces perles ont été fabriquées à partir d'os et de dents d'animaux, puis enfilées pour former un collier et un bracelet.



• Grattoir

Bien que ces objets aient traditionnellement été considérés comme des têtes de houe, de nouvelles recherches suggèrent qu'il s'agissait de grattoirs pour les grandes peaux.



• Poterie

Cette reconstitution d'un récipient complet, semblable à ceux utilisés à Skara Brae au Néolithique, a été réalisée à partir d'un fragment de poterie découvert sur le site.

CHASSE AUX SORCIÈRES

LA RÉPRESSION D'UN FANTASME

La conviction que le diable pouvait séduire certaines personnes pour leur faire commettre toutes sortes de crimes est au cœur de l'engrenage de terreur des procès de sorcières, qui éclatèrent dans toute l'Europe au xvi^e et au xvii^e siècle.

ADELA MUÑOZ PÁEZ
UNIVERSITÉ DE SÉVILLE





SORCIÈRE OU SIMPLE D'ESPRIT ?

Le tableau *Malle Babbe* (« Barbara la folle »), peint par Frans Hals vers 1633, a longtemps été considéré comme une représentation de sorcière. Il s'agit, en réalité, du portrait d'une vieille femme simple d'esprit, hébergée à l'Hospice du travail, à Haarlem, aux Pays-Bas. Pinacothèque, Berlin. La gravure de la page de gauche montre l'exécution par pendaison de trois sorcières en Angleterre en 1589.

PEINTURE : ALBUM. GRAVURE : SCALA, FLORENCE



▲ INNOCENT VIII

Au ^{xv}^e siècle, ce pape favorise le déclenchement de la lutte contre la sorcellerie en promulguant la bulle *Summis desiderantes affectibus* en 1484.

En 1484, le pape Innocent VIII promulgue la bulle *Summis desiderantes affectibus* (« Désireux d'ardeur suprême »), qui ouvre une nouvelle période de l'histoire de la sorcellerie. Le pontife a été informé que « beaucoup de personnes des deux sexes, insouciantes de leur propre salut et abandonnant la foi catholique, abusées elles-mêmes par des incantations, charmes et conjurations, et par d'autres superstitions et sortilèges abominables, offenses, crimes et méfaits, infligent la ruine » dans plusieurs villes d'Allemagne. Les démons invoqués, qu'ils soient féminins (« succubes ») ou masculins (« incubes »), séduiraient des gens et leur feraient commettre des actes effroyables : tuer

des enfants avant la naissance, détruire les troupeaux, gâcher des récoltes, ou encore tourmenter d'autres personnes d'un grand nombre de maux. Innocent VIII estime qu'il faut combattre cette menace, et pour cela il octroie à l'Inquisition pontificale des pouvoirs pour procéder aux « punitions, emprisonnements et corrections » des sorciers et des sorcières. Par cette bulle papale, l'Église donne son aval à l'une des pratiques les plus sinistres de l'Europe des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles : la chasse aux sorcières.



À L'ASSAUT DE L'ENFER

Dulle Griet (« Margot la folle ») de David III Ryckaert est un célèbre personnage du folklore flamand : une vieille femme, incarnation de l'avarice, qui part piller l'Enfer, armée de son balai. 1651-1659. Musée d'Histoire de l'art, Vienne.

CHRONOLOGIE

LA PEUR S'EMPAIRE DE TOUS

1484

Le pape **Innocent VIII** promulgue une bulle enjoignant de combattre l'épidémie de sorcellerie et confère les pleins pouvoirs à l'Inquisition pour cela.



Édition du *Marteau des sorcières*, imprimée à Lyon en 1519.

1610

Le procès contre les sorcières de **Zugarramurdi**, en Espagne, s'achève par un grand autodafé à Logroño, où cinq personnes sont exécutées sur le bûcher.



MAGIE NOIRE ET MAGIE BLANCHE

LE POUVOIR DES DÉMONS

Le pasteur anglais puritain George Gifford affirmait à la fin du ^{xvi}^e siècle : « Selon la parole de Dieu, une sorcière doit mourir non parce qu'elle tue les hommes, mais parce qu'elle pactise avec les démons. » Si une sorcière empoisonne mortellement une autre personne, « elle ne peut le faire que si elle emploie le poison que lui donne le démon ou qu'il lui enseigne à préparer ». La magie blanche, dont l'intention est pourtant bienveillante, était tout aussi condamnable. On estimait également que les femmes étaient plus particulièrement vulnérables aux charmes du démon : « Comme elles sont plus faibles d'esprit et de corps, il n'est pas étonnant qu'elles soient bien plus souvent conquises par la séduction de la sorcellerie », affirmait à la fin du ^{xv}^e siècle le *Marteau des sorcières*, rédigé par les inquisiteurs Henri Institoris et Jacques Sprenger.

Grâce aux recherches historiques menées au cours des dernières décennies, on connaît aujourd'hui l'ampleur réelle de ce phénomène. Si, par le passé, on a avancé le nombre exorbitant de plusieurs millions de morts, il est aujourd'hui admis qu'environ 60 000 personnes ont été exécutées pour sorcellerie durant ces deux siècles. Mais celles condamnées à des peines mineures, comme celles inquiétées pour leur proximité avec les victimes ou craignant la répression, furent probablement bien plus nombreuses – de l'ordre de centaines de milliers, voire de plusieurs millions.

À l'origine, les victimes étaient la plupart du temps les membres les plus fragiles de la société, notamment les femmes âgées issues de la classe populaire et qui ne bénéficiaient pas de la protection d'un homme. Or, s'il s'agit en effet du profil le plus fréquent parmi les personnes condamnées pour sorcellerie, ce n'était pas le seul : lorsque la chasse s'amplifia, elle dévasta aussi la vie de femmes aisées et de nombreux hommes. Ces derniers ont ainsi représenté jusqu'à 30 % des victimes tuées, un pourcentage qui varie cependant beaucoup selon les pays.

▼ AU MILIEU DES FLAMMES

La mort par le feu était le sort réservé aux personnes condamnées pour sorcellerie. Gravure de Gottfried Franz, ^{xix}^e siècle.



1626-1630

Les procès de **Bamberg**, en Allemagne, sont l'un des épisodes les plus virulents de la chasse aux sorcières en Europe, avec l'exécution d'environ 1 000 personnes.

1634

La condamnation au bûcher du prêtre Urbain Grandier, à **Loudun**, dans la Vienne, sème le trouble. Les chasses aux sorcières diminuent progressivement.

1782

En **Suisse**, Anna Göldi est la dernière personne à être exécutée pour sorcellerie en Europe.



▼ LESSORCIÈRES VOLANTES

L'image typique de la sorcière chevauchant un bâton ou un balai pour se rendre au sabbat apparaît pour la première fois au ^{xv}^e siècle. Ci-dessous, une illustration du *Champion des dames*, écrit par Martin Le Franc entre 1440 et 1442.



Concernant les aires géographiques de la chasse aux sorcières, certaines régions d'Europe se révélaient nettement plus enclines à la pratiquer. L'épicentre de cette chasse se situait dans un rayon d'environ 80 km autour de Strasbourg. Plus de la moitié des victimes furent exécutées dans cette région. L'actuel Liechtenstein fut la zone la plus fortement impliquée dans le phénomène. On observa également des foyers en Écosse, en Pologne, en Suisse, en Hongrie, ou dans des régions frontalières comme la Lorraine, la Navarre ou la Catalogne.

Les raisons d'une persécution

Les épisodes de chasse aux sorcières étaient motivés par différents facteurs. L'un était le poids de l'occultisme dans une bonne partie de la société, qui conduisait de nombreuses personnes à croire, en toute bonne foi, qu'une femme ayant pactisé avec le diable pouvait provoquer une averse de grêle, un naufrage ou la mort d'enfants en leur jetant un sort (le fameux « mauvais œil »). Mais le contexte permanent de conflits et de guerres de religions au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècle pesa également, ainsi que la nature du système judiciaire en vigueur dans chaque région.

L'Allemagne est l'un des pays où la combinaison de ces différents facteurs apparaît

clairement dans le phénomène de la sorcellerie. Au Moyen Âge, la faiblesse de l'autorité impériale avait provoqué de fortes divisions politiques, entraînant une décentralisation extrême du système judiciaire. L'Allemagne était alors constituée d'environ 2 000 entités politiques disposant de leurs propres tribunaux, ce qui donnait aux juges et aux autorités locales le pouvoir discrétionnaire de pourchasser les sorcières sans avoir à rendre de comptes à une instance judiciaire supérieure.

À cet éclatement politique et judiciaire s'est ajouté le fait que l'espace culturel allemand fut l'un des principaux théâtres des tensions religieuses du ^{xvi}^e et du ^{xvii}^e siècle, en raison de la rupture de Luther avec l'Église catholique en 1517. Dans les territoires allemands où triomphait le protestantisme, la persécution des prétendues sorcières allait souvent de pair avec la volonté des autorités d'imposer une discipline religieuse rigoureuse à l'ensemble de la population.





PROCÈS EN ALSACE

Dans cette région aujourd'hui française, 1 600 victimes de procès en sorcellerie ont été recensées au XVII^e siècle. Ci-dessous, le pont médiéval de Strasbourg.

LES MORTS D'ENFANTS

DE SUSPECTES SAGES-FEMMES

Les soupçons de pratiques de sorcellerie pesaient tout particulièrement sur les accoucheuses. En 1587, à Dillingen, une ville allemande de la région de la Souabe, une sage-femme fut accusée d'avoir, pendant 20 ans, provoqué la mort de 40 enfants par l'art de la sorcellerie. Compte tenu des conditions sanitaires de l'époque, il s'agissait probablement de morts naturelles. Les manuels de chasse aux sorcières mentionnaient des cas de « sorcières accoucheuses », qui tuaient les nouveau-nés en leur enfonçant une aiguille dans la tête ou en les emportant après l'accouchement hors de la chambre pour les poser sur le foyer de la cuisine, en offrande à Lucifer et aux démons.



Gravure montrant une parturiente assistée de deux sages-femmes. Xylographie allemande de 1531.

BREGMAN / AG



Le démon embrasse une sorcière. Gravure illustrant un traité allemand de 1489 sur la sorcellerie.

Un sabbat sur le mont du diable

Cette gravure, publiée pour la première fois en 1626 et rééditée en 1650, montre les sabbats tels qu'on les imaginait dans l'Allemagne du XVII^e siècle. Le dessin présente plusieurs moments de ces réunions fantasmées de sorcières, depuis les potions que la sorcière préparait chez elle et l'ascension du mont avec les démons jusqu'aux danses et aux rituels sataniques. La finalité de la gravure était moralisatrice : « Ne vous laissez pas abuser si facilement ; qui pénètre en Enfer une fois ne pourra jamais en revenir ! »



MONICA BLUM / MUSÉE NATIONAL GERMANIQUE, NÜRNBERG

1 LE CHAUDRON

Une sorcière, figurée sous les traits d'une femme enceinte, nue et couronnée, découvre un pot au centre d'un chaudron. La sorcière a préparé dans le récipient un breuvage à base de crapauds dont est extrait un onguent permettant aux sorciers et aux sorcières de voler jusqu'au lieu de rencontre nocturne.

2 LE MONT DU DÉMON

Une multitude de femmes dansent aux côtés de démons dotés d'attributs de boucs, qui les embrassent lascivement. Tous prennent le chemin qui les porte au sommet du Blocksberg, ou Brocken, un sommet de Saxe qui, dans la tradition populaire, était associée aux rites sataniques.

3 LE CERCLE MAGIQUE

À l'intérieur d'un édifice en ruines surmonté d'un dôme, des squelettes et de nombreux êtres à l'aspect monstrueux, semblables à des crapauds, des oiseaux, des chèvres et des reptiles, entourent un mage armé d'une épée, qui exécute une danse au centre d'un cercle magique éclairé par des bougies.

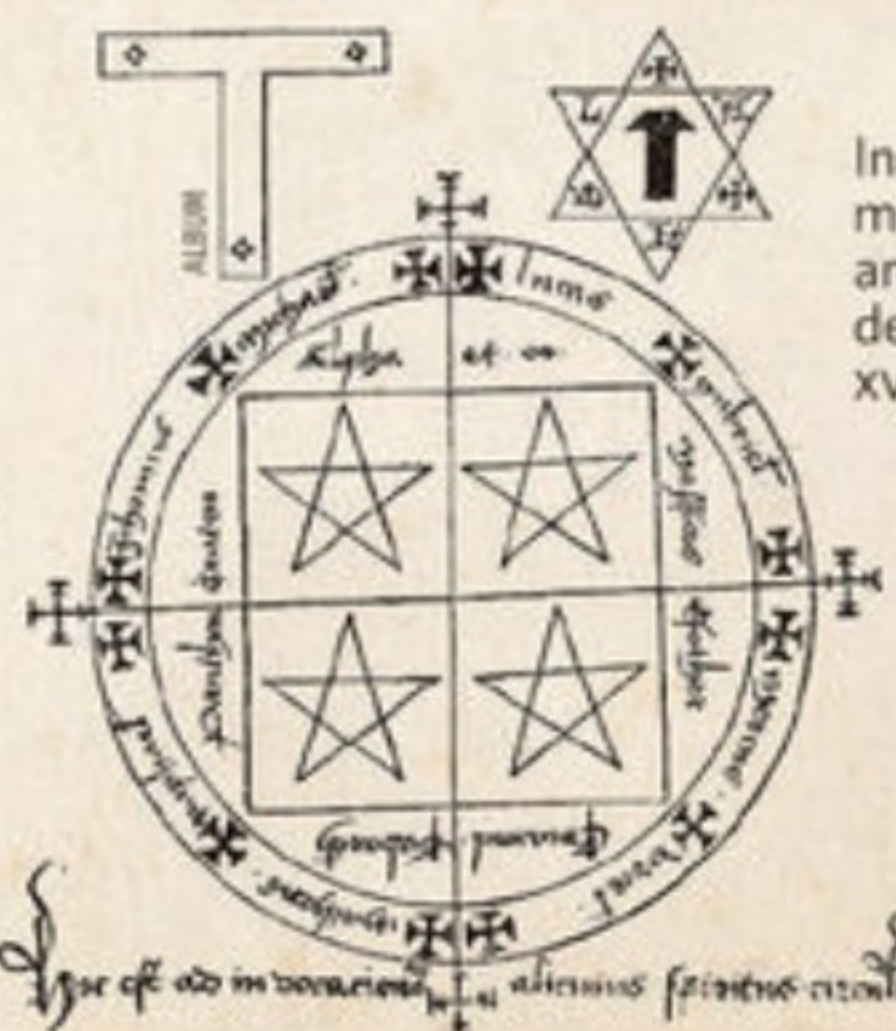


1 L'ORGIE

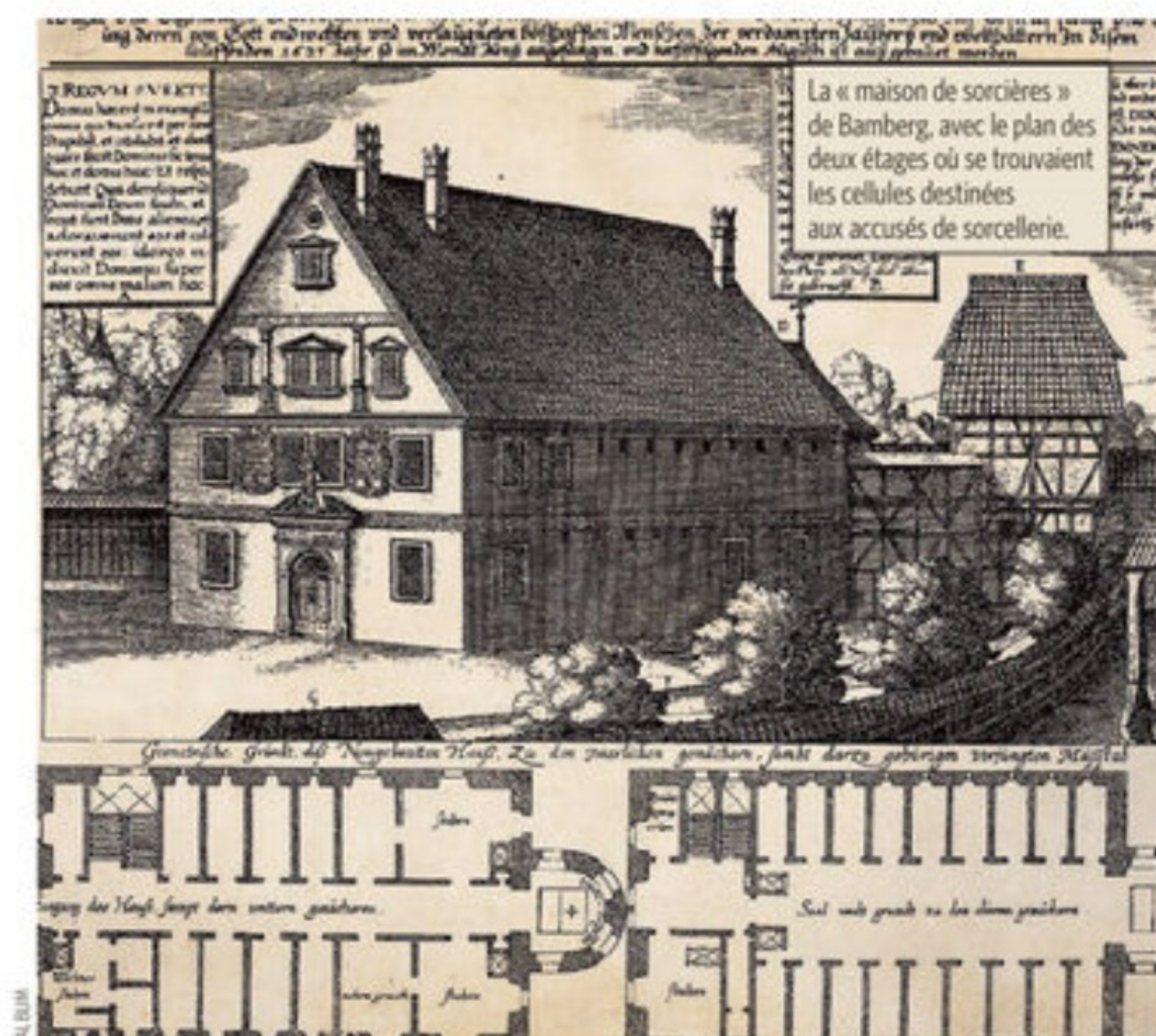
Les abus d'alcool des participants à la réunion sont représentés au premier plan. Un démon profite de l'ivresse d'une jeune femme pour abuser d'elle, tandis que deux autres femmes dorment ; l'une d'elles s'est endormie sur un cheval mort.

2 LA MAGIE NOIRE

Plusieurs sorcières se tiennent à côté d'un sorcier barbu, devant une table ronde où sont posés les accessoires de leurs rituels : un crâne, une poupée, une épée et des membres humains. Deux sorcières, l'une à demi-nue et l'autre élégamment vêtue, consultent un grimoire. À côté d'elles, on voit les cadavres de petits enfants, victimes de leurs rites maléfiques. Une vieille femme offre une fillette à un homme qui ôte son chapeau pour la saluer.



Incantation magique anglaise de la fin du XVI^e siècle.



▼ LA MAGIE DE LA « MAIN DE GLOIRE »

Cette main de pendu, à laquelle on prêtait un pouvoir de magie noire, était utilisée par les voleurs pour commettre leurs crimes en toute impunité. XVII^e siècle. Musée de l'Armée, Paris.



Ce fut le cas dans le duché de Mecklembourg, l'une des terres protestantes où la chasse aux sorcières fut aussi acharnée que sanglante. On estime à 4 000 le nombre de personnes jugées entre 1570 et 1700, dont la moitié furent condamnées à mort. Mais on observe aussi le même phénomène dans les régions catholiques d'Allemagne. À la fin du XVI^e siècle et pendant la première moitié du XVII^e siècle, plusieurs épisodes de chasse aux sorcières éclatent autour de villes catholiques comme Cologne, Trèves ou Ellwangen.

Vent de terreur à Bamberg

L'épisode le plus virulent se déroula dans l'évêché de Bamberg, de 1626 à 1630. Cette ville de Bavière était gouvernée par un prince-évêque, Johann Georg II Fuchs von Dornheim, l'un des principaux responsables de ces événements tragiques. Pendant cinq ans, des centaines de personnes vivant à Bamberg et dans les localités voisines de Zeil, Hallstadt et Kronach furent emprisonnées dans la « maison de sorcières » (la *Hexenhaus*, ou *Drudenhäus*) construite par Von Dornheim, et 400 furent exécutées.

Le déclenchement de la chasse aux sorcières de Bamberg est en lien avec le « petit âge glaciaire », cette longue période de froid qui s'est abattu sur le continent européen

entre le XIV^e et le XIX^e siècle. Durant cette période, des pics de froid extrême détruisent les récoltes et sèment le désespoir parmi les paysans, les sensibilisant aux discours de ceux pour qui ces désastres étaient l'œuvre du démon accomplie par ses adeptes. C'est ce qui se passe à Bamberg au début du XVII^e siècle. Le gel qui frappe la région au cours de l'hiver 1616-1617 déclenche une première vague de persécutions et l'exécution de dizaines de prétendus sorciers et sorcières. Dix ans plus tard, une nouvelle vague de gel au mois de mai entraîne la perte des récoltes et une famine effroyable. Une femme est arrêtée, déclare sous la torture avoir provoqué le gel grâce à la sorcellerie, et dénonce de prétendus complices.

Le chancelier de la ville, Georg Haan, tente tout d'abord d'endiguer la fureur collective, avec pour seul résultat de devenir suspect avec sa famille. Quand son épouse et sa fille sont arrêtées, Georg et son fils, Georg Adam, demandent la protection de l'empereur. Ce dernier ordonne que la mère





LES « MAISONS DE SORCIÈRES »

DES PRISONS TRÈS SPÉCIALES

En 1627, le prince-évêque de Bamberg, Johann Georg II Fuchs von Dornheim, fait construire dans la ville qu'il gouverne, Bamberg, un bâtiment où seront emprisonnées des dizaines de personnes accusées de sorcellerie au fil des ans. La prison sera détruite quelques années plus tard, mais une gravure réalisée l'année de la construction en montre l'aspect extérieur et la configuration intérieure. Cette prison, connue sous le nom de *Hexenhaus* (« maison de sorcières »), présentait sur deux étages 26 cellules individuelles et deux cellules plus grandes permettant d'enfermer une trentaine de personnes. En avril 1631, alors que la persécution faiblit, 21 personnes y sont emprisonnées. Les derniers détenus seront libérés l'année suivante par les troupes suédoises qui occupent la ville lors d'un épisode de la guerre de Trente Ans.

et la fille soient libérées, mais, quand Georg et son fils reviennent à Bamberg, les deux femmes ont déjà été exécutées. L'affaire ne s'arrête pas là. Au cours des interrogatoires, toutes deux ont été soumises à la torture et ont accusé de sorcellerie Georg et son fils ; les deux hommes sont à leur tour arrêtés. Bien que l'empereur ordonne leur libération, ils seront brûlés sur le bûcher. Mais, avant de mourir, ils subissent des tortures qui les poussent à incriminer d'autres personnes ayant prétendument conclu des pactes avec le diable ; l'épouse du fils, ainsi que les sœurs de celle-ci, sont également emprisonnées et finissent sur le bûcher.

Le poignant récit de Junius

L'une des personnes dénoncées par les Haan est le bourgmestre de Bamberg, Johannes Junius. Avant d'être exécuté, il écrit une lettre poignante à sa fille, à qui un gardien fait secrètement parvenir la missive. C'est un témoignage extraordinaire sur la persécution et sur la spirale infernale des fausses

▲ UNE VILLE PASSIPAISIBLE

Bamberg, une pittoresque cité de Bavière aujourd'hui inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, a connu l'une des plus terribles chasses aux sorcières du XVII^e siècle. Ci-dessus, l'ancien hôtel de ville.

accusations induites par les procès en sorcellerie. Dans sa lettre, Junius explique comment, après son arrestation, il est présenté à un tribunal constitué de trois docteurs. L'un d'eux, qui est son beau-frère, lui crie : « Tu es un sorcier, confesseras-tu tes crimes de ton plein gré ? Sinon, nous ferons venir les témoins, et le bourreau s'occupera de toi. » Junius nie être un sorcier ; les Haan père et fils sont amenés et affirment l'avoir vu s'entretenir avec le diable. Junius répond avec force : « Jamais je n'ai renié Dieu, et jamais ne le ferai. Que Dieu me délivre d'une telle chose. Je préfère souffrir n'importe quel châtimement. »

Junius est ensuite soumis à la torture. On lui met d'abord les poucettes, ces instruments qui écrasent les pouces jusqu'à les broyer. « Mon sang jaillit de mes ongles et ruissela partout », écrit Junius à sa fille. Il est ensuite dénudé, on lui attache les mains dans le dos pour lui faire subir l'estrapade, une torture consistant à hisser l'accusé grâce à un système de poulie avant de



Gravure de Jean Le Grain (1613) montrant des sorcières et des démons lors d'un sabbat.

▼ UN ÉVÊQUE ZÉLÉ

Philipp Adolf Von Ehrenberg, prince-évêque de Wurtzbourg, est représenté sur un médaillon en argent de 1623, œuvre de Georg Holdermann. Le prélat mena une série de procès en sorcellerie qui aboutirent à la condamnation à mort de centaines d'hommes, de femmes et d'enfants.

ALBUM



le faire retomber brusquement sans jamais toucher le sol. « Huit fois de suite, ils me firent monter, puis me laissèrent tomber », raconte Junius. Il supporte le supplice sans rien avouer. Mais, comprenant que les tortures ne prendront pas fin, il cède et déclare être un sorcier, puis énumère tous les actes sataniques tels que décrits dans les manuels de chasse aux sorcières. Il affirme avoir conclu un pacte avec le diable, avoir reçu un nouveau baptême en son nom, avoir eu des relations charnelles avec un succube, avoir chevauché un chien noir pour se rendre aux sabbats, et avoir sacrifié un cheval pour plaire au diable, qui lui avait demandé de sacrifier ses propres enfants.

Dans sa lettre, Junius explique que ce qui le blesse le plus est d'avoir donné les noms de voisins, sachant tout ce que cette dénonciation entraînerait de tortures et de condamnations pour les personnes arrêtées. Il raconte aussi à sa fille qu'écrire cette lettre lui a énormément coûté, car il a les mains brisées par les poucettes, et que les personnes qui l'avaient dénoncé lui ont demandé pardon en prison et qu'il le leur a accordé, car il sait qu'ils n'auraient rien pu faire d'autre. Johannes Junius fut pendu deux semaines après avoir rédigé cette lettre émouvante à sa fille.



ANTONIO ORTIGAL / GETTY IMAGES

La chasse aux sorcières de Bamberg prend fin en 1630, avec la mort de l'évêque auxiliaire Förner. L'empereur envoie un nouvel évêque, Anton Winter, qui s'empresse d'ouvrir les portes de la prison et de libérer tous les détenus. Le prince-évêque Von Dornheim s'enfuit quant à lui dans une ville voisine en emportant les richesses qu'il a amassées lors des procès pour sorcellerie, l'évêché ayant saisi les biens des condamnés pour un montant de 500 000 florins. Von Dornheim mourra un an plus tard.

Un inquisiteur en quête de vérité

À l'inverse de l'Allemagne, l'Espagne se montra plus réfractaire à la chasse aux sorcières. L'Inquisition espagnole n'obéit pas à l'ordre de persécution donné par Innocent VIII. Malgré sa puissance, c'est justement cette institution qui, au début du XVII^e siècle, réussit en grande partie à mettre un terme aux chasses aux sorcières, alors que dans les autres pays européens on dressait partout des bûchers.



LA SORCELLERIE MISE EN DOUTE

LE SCEPTICISME D'UN TÉMOIN

Aux XVI^e et XVII^e siècles, plusieurs auteurs rejettent les accusations délirantes proférées contre les sorcières et les procédures abusives menées à leur encontre. L'un d'eux était le jésuite allemand Friedrich Spee. Dans un ouvrage publié anonymement en 1631, Spee écrit que les actes sataniques imputés aux sorcières sont le fruit de l'imagination des théologiens et des prédicateurs, et de la pratique de la torture. « Jusqu'à maintenant il ne m'était pas venu à l'esprit de douter de la présence de nombreuses sorcières dans le monde, mais après avoir examiné les archives publiques, je pense qu'aucune d'elles n'a jamais existé », affirme-t-il. Il dénonçait le fait que les avocats et les défenseurs étaient rémunérés en fonction du nombre de condamnés. « La pitié a blanchi mes cheveux, la pitié pour les sorcières que j'ai accompagnées au bûcher. »

Le fléchissement vient, en Espagne, avec le cas des sorcières de Zugarramurdi. En 1609 débute dans ce village de Navarre une vague de dénonciations pour sorcellerie, qui s'étend rapidement dans toute la vallée du Baztan, et l'Inquisition décide de prendre l'affaire en mains. Le tribunal chargé de ce cas était composé de deux inquisiteurs vétérans, les juges bordelais Pierre de Lancre et Jean d'Espagnet, convaincus de l'existence de la sorcellerie, et d'Alonso de Salazar y Frías, né à Burgos, qui refuse de signer les sentences de condamnation, estimant que la culpabilité des accusés n'est pas suffisamment prouvée. L'avis de ses contradicteurs l'emporte finalement et, lors de l'autodafé qui conclut le procès et a lieu à Logroño en novembre 1610, cinq personnes sont exécutées, et les effigies de six autres, mortes en détention, sont brûlées. Les 50 accusés restants sont condamnés à des peines relativement légères, comme l'abjuration publique, le fouet ou le port du san-benito.

Face au mécontentement soulevé par la sentence, le conseil de l'Inquisition suprême demande à Alonso de Salazar la révision du procès. L'inquisiteur sillonne alors les villages des Pyrénées basques et de Navarre pour interroger plus de 1 800 personnes liées aux événements, et recueille leur témoignage dans plus de 11 000 feuillets. Il en conclut que les sabbats et les pactes avec le diable n'ont existé que dans l'imagination des accusés et dans celle des témoins.

L'Inquisition tient compte de ces conclusions et formule des recommandations qui mettent fin à la chasse aux sorcières en Espagne. Ce qui n'empêcha pas des tribunaux séculiers d'engager de nouveau des procès en sorcellerie, comme en Catalogne entre 1614 et 1622, et, plus sporadiquement, au Pays basque et en Galice. ■

▲ LES GROTTES DE ZUGARRAMURDI

En 1609, les accusés du procès de Zugarramurdi finissent par déclarer se réunir plusieurs nuits par semaine dans un pré, à proximité de grottes où ils adorent le démon et s'adonnent à des orgies.

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
La Grande Chasse aux sorcières.
Histoire d'une répression.
XV^e-XVIII^e siècle
L. Viallet, Armand Colin, 2022.

L'ÂGE D'OR DES NOUVELLES DYNASTIES AMÉRICAINES

Les magnats de l'industrie en quête de respectabilité

À partir des années 1850, comme le raconte la série *The Gilded Age*, les vieilles familles de New York voient avec suspicion s'installer de nouvelles élites fraîchement enrichies, qui veulent se faire un nom. Mais l'argent peut-il tout acheter, même en Amérique ?

Avant 1882. Mrs Russell cherche à tout prix à entrer dans le monde feutré des vieilles familles de la bourgeoisie new-yorkaise, après s'être fait bâtir un somptueux palais en ville. Son mari s'est fabuleusement enrichi dans les chemins de fer par des pratiques inavouables. Ainsi commence l'histoire de *The Gilded Age*, une série produite et diffusée par la chaîne américaine HBO, mais écrite et réalisée par un Britannique, lord Julian Fellowes. Ce dernier complète ici son œuvre : dans la série à succès *Downton Abbey* (2010-2015), les grandes familles anglaises étaient à la recherche d'héritières américaines ; dans *The Gilded Age*, la nouvelle aristocratie américaine cherche à marier ses enfants en Europe.

La série met en scène la rivalité entre deux univers new-yorkais : les familles installées de longue date aux États-Unis face aux nouveaux venus enrichis par l'extraordinaire croissance économique qui succède à la guerre de Sécession (1861-1865), pendant laquelle le nord et le sud du pays se sont affrontés. Les vieilles familles américaines se réclament du groupe des *Pilgrim Fathers*, les « Pères pèlerins » venus sur le continent à bord du *Mayflower* en 1620. Ces 102 colons protestants avaient fui l'Angleterre, où ils étaient en butte à des persécutions religieuses ordonnées par le roi Jacques I^{er}, pour tenter leur chance dans le Massachusetts.

Avec d'autres descendants de colons, ces puritains représentèrent jusqu'en 1850 l'aristocratie morale et économique du pays. Leurs ancêtres avaient fondé la ville de New Plymouth, face au Cape Cod. Aux yeux des nouveaux venus enrichis par la révolution industrielle de la seconde moitié du XIX^e siècle, les descendants des vieilles familles représentent un véritable modèle à imiter, ainsi qu'une société mondaine dans laquelle ils rêvent de s'intégrer. Eux-mêmes sont les descendants d'autres immigrants. Rockefeller est le fils d'un petit colporteur allemand ; Vanderbilt est de

Console provenant du salon de William Vanderbilt, réalisée par Herter Brothers vers 1879-1882. Metropolitan Museum of Art, New York.

CHRONOLOGIE

- 1620** Arrivée des « Pères pèlerins » en Amérique du Nord sur le *Mayflower*.
- 1625** Fondation de La Nouvelle-Amsterdam, qui deviendra New York.
- 1848** Mort de John Jacob Astor, premier millionnaire de l'histoire des États-Unis.
- 1865** Fin de la guerre de Sécession entre le Sud esclavagiste et le Nord abolitionniste.
- 1869** Construction de la gare Grand Central de New York par Cornelius Vanderbilt, surnommé le « Commodore ».
- 1870** Création de la Standard Oil Company par John D. Rockefeller.
- 1891** Inauguration de la salle de spectacle d'Andrew Carnegie, le Carnegie Hall, à New York.
- 1895** Mariage de Consuelo Vanderbilt avec le 9^e duc de Marlborough.
- 1900** La ville de New York atteint le million d'habitants par l'immigration européenne.
- 1928** Ouverture au public, à New York, de la Pierpont Morgan Library.



MADAME LA DUCHESSE

Consuelo Vanderbilt, l'un des plus riches partis de New York à la fin du XIX^e siècle, épouse en 1895 le duc de Marlborough, héritier désargenté d'une vieille lignée de l'aristocratie anglaise. Le couple est représenté ici en 1905, avec ses fils, par le grand peintre mondain de l'époque, John Singer Sargent. *Blenheim Palace, Woodstock.*



souche hollandaise ; Carnegie est venu d'Écosse à l'âge de 13 ans et a construit lui-même un empire dans l'acier. Ils ont un point commun : leur esprit d'entreprise, leur audace dénuée de scrupules et leurs stratégies matrimoniales vont en faire les maîtres du *Gilded Age*, l'« âge d'or » du New York fin de siècle.

Ville d'exil et d'espoir

New York est alors la porte d'entrée des États-Unis pour les immigrants européens à la recherche d'une nouvelle vie. Les Irlandais ont fui la grande famine qui a privé le pays d'un quart de sa population entre 1845 et 1852. Les Italiens abandonnent la paysannerie quasi médiévale du Mezzogiorno pour se faire embaucher dans l'industrie. Quant aux communautés juives d'Europe de l'Est, elle se sont embarquées sur des bateaux allemands ou italiens, afin de survivre aux pogroms orchestrés dans les empires russe et austro-hongrois. Ces exilés remplis d'espérance se retrouvent à Ellis Island pour offrir une main-d'œuvre abondante, motivée et bon marché, soit dans les usines de la côte est et des Grands Lacs, soit sur les terres arables des grandes plaines, soit

encore sur les immenses chantiers transcontinentaux de chemin de fer.

C'est ainsi que New York devient le premier port mondial à la fin du XIX^e siècle. La ville, qui compte 1 million d'habitants, est un véritable carrefour de communications entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Des structures portuaires sont aménagées pour le transit des marchandises : deux tiers des importations et un quart des exportations des États-Unis. Tout est à développer, les chantiers se multiplient, les volontés s'activent. La gare de Grand Central Terminal, construite dans les années 1870 par Cornelius Vanderbilt, relie la métropole à son arrière-pays pour transporter les machines et les hommes vers l'Ouest, et les matières premières vers l'Europe. En ville, les immeubles sont de plus en plus hauts, faute de place. Le métro est inauguré en 1904. Pour financer cette métamorphose, New York devient également une place financière et boursière de premier plan, puisque l'indice Dow Jones est créé en 1896. La consommation augmente rapidement. Des maisons de négoce et des entrepôts sortent de terre. Les grands magasins font la fortune des familles Macy,

à partir de 1858, et Bloomingdale, à partir de 1861.

Les dynasties qui sont à l'origine de ces transformations tiennent désormais le haut du pavé. Elles se font édifier des hôtels particuliers dignes de palais florentins sur la 5^e Avenue. Elles possèdent des résidences secondaires à Newport, sur la côte du Rhode Island. Les épouses des hommes d'affaires rivalisent d'ingéniosité auprès d'antiquaires européens pour remplir leur demeure des plus beaux objets importés à grands frais du Vieux Continent, des boiseries provenant de châteaux aux tableaux de maîtres italiens ou hollandais, comme le raconte la riche héritière américaine Consuelo Vanderbilt dans ses Mémoires, rédigés après la Seconde Guerre mondiale. La moindre de ces babioles coûte une fortune. Les bijoux sont à l'avenant, afin d'exposer au grand jour la réussite sociale des entrepreneurs. Charles Lewis Tiffany, le fournisseur de ces dames, est surnommé le « roi du diamant ».

Une éducation sous contrôle

Cependant, cet étalage de richesse de mauvais goût agace prodigieusement les vieilles familles. Ces dernières n'ont pas oublié qu'elles descendent de groupements puritains, pour lesquels l'argent doit avant tout être employé à la charité publique. Les dames se regroupent dans des ouvriers, pour promouvoir l'alphabétisation et combattre l'alcoolisme.

Prêts à tout pour accéder à la notabilité, certains parvenus entrent pourtant dans le jeu de la philanthropie : Andrew Carnegie décide de financer le Carnegie Hall, une salle de spectacle en brique dans le style de la Renaissance italienne. Le bâtiment est inauguré en 1891 avec un concert de Tchaïkovski, en présence du maestro lui-même. Cette initiative très appréciée lui permet surtout d'inscrire son nom au fronton d'un édifice prestigieux,



Grand Central Terminal, à New York, vers 1930. La gare, achevée en 1871, a été construite par Cornelius Vanderbilt.

aujourd'hui propriété de la ville de New York et totalement rénové en 1995. John Pierpont Morgan Jr., héritier du banquier du même nom ayant diversifié ses activités dans l'acier, l'électricité et les chemins de fer, ouvre au public en 1928 la maison édifiée par son père sur Madison Avenue, pour en faire l'une des plus belles bibliothèques du continent.

Conscients qu'il leur faudra plusieurs générations pour entrer dans l'univers réservé qu'ils convoitent, les nouveaux riches soignent particulièrement l'éducation de leurs enfants. Les garçons suivent leurs études dans des pensionnats européens, bien souvent en Angleterre. Ils pratiquent le football, le rugby, le tennis et le polo. Ils découvrent le monde sur des paquebots de rêve, de New York à Londres, de Hambourg à Bombay. Quant aux filles, elles parlent plusieurs langues, ont des préceptrices à domicile, et leur garde-robe vient des plus grandes maisons de couture comme Worth — l'exposition sur le couturier qui a eu lieu durant l'été 2025 au Petit Palais s'achevait d'ailleurs sur un extrait de la série *The Gilded Age* —, un Anglais installé à Paris. Comme pour les princesses de la Renaissance, on fait réaliser leur portrait par un peintre américain de grand talent, John Singer Sargent.

Stratégies matrimoniales

Car le secret du mélange entre vieilles et nouvelles familles réside *in fine* dans les alliances matrimoniales. Les nouveaux venus font miroiter les dots prodigieuses qu'ils accordent à leurs filles. Cet argent qui n'a pas d'odeur permet de redresser certaines situations. Pour les plus ambitieux, on marie la sœur à un parti prestigieux en Europe, afin d'asseoir la légitimité du frère en Amérique. C'est ainsi que Consuelo Vanderbilt, dont la dot avoisine les 4 milliards d'euros actuels, épouse en 1895, à l'âge de 18 ans, le 9^e duc de Marlborough,



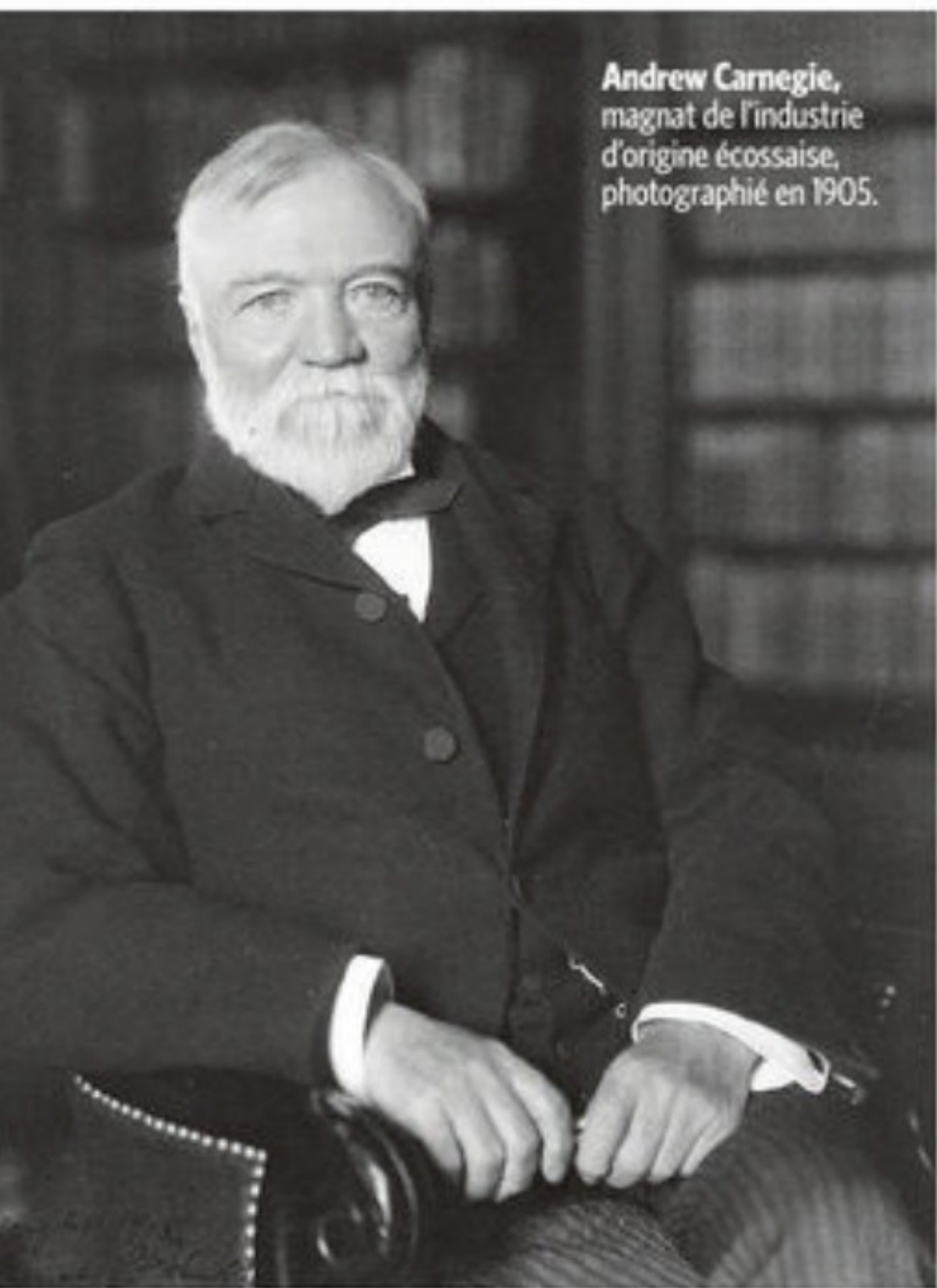
Madison Square Garden en 1901, sur une photographie colorisée de la Detroit Publishing Company.

descendant désargenté de l'une des plus brillantes familles de l'aristocratie anglaise — celle de la célèbre chanson *Malbrough s'en va-t-en guerre*. La fortune bâtie en Amérique est bienvenue pour entretenir les 170 pièces du fastueux château de Blenheim, réplique anglaise de celui de Versailles. C'est l'apothéose pour la mère de Consuelo, qui a atteint le but auquel elle travaille depuis la naissance de sa fille. Pour elle, comme pour les mères des autres héritières, le journal *The Titled*

Americans publie régulièrement la liste des mariages mondains, ainsi que les bons partis encore disponibles ! Car il est difficile de s'y retrouver dans l'entrelacs des vieilles familles européennes, principales ou prestigieuses. Dès son mariage, Consuelo doit apprendre la liste complète des ancêtres de son mari afin d'obéir aux préséances victoriennes. Malgré son pedigree trop récent, on accepte ses dollars. Olivier Lebleu, qui a traduit les Mémoires de la nouvelle

Le graal, pour les jeunes filles des nouvelles familles, est d'épouser un parti prestigieux en Europe, grâce à une dot faramineuse.

duchesse, écrit : « Dans les trente années qui précèdent la Première Guerre mondiale, les dollars princesses importent l'équivalent de 18 milliards d'euros actuels qui viennent soutenir le train de vie de l'aristocratie britannique. »



Andrew Carnegie, magnat de l'industrie d'origine écossaise, photographié en 1905.

UNIVERSAL HISTORY ARCHIVE/UG / BRIDGEMAN IMAGES

Cependant, les fiancées américaines sentent toujours le soufre. Elles ont les défauts de leurs qualités. Si elles sont plus vivantes, plus cultivées, moins contraintes par l'étiquette que les jeunes filles de la noblesse anglaise ou continentale, on considère qu'elles parlent trop fort et qu'elles exhibent assez malencontreusement leurs bijoux et leurs fourrures. On les trouve souvent trop douillettes, réclamant des demeures chauffées au milieu de la campagne anglaise. Surtout, elles se permettent d'exprimer leurs opinions, et plus d'une union se termine par un divorce après la naissance des héritiers.

Consuelo se sépare de son époux en 1906, après 11 ans de mariage, au grand scandale de la bonne société britannique. Cultivée, elle compte parmi ses amis un écrivain, Henry James, qui condense dans le personnage d'Isabel Archer les caractéristiques de la jeune Américaine. Son *Portrait de femme* raconte comment l'héritage inattendu de la jeune fille va en faire un objet de convoitise pour quelques dandies joueurs et hypocrites. À mesure que se déroule le récit, elle perd les illusions et la

spontanéité qu'elle avait apportées du Nouveau Monde comme un souffle plein de fraîcheur.

Une bourgeoisie noire

Plus étonnant sans doute, il existe déjà à cette époque une bourgeoisie noire. Une bonne partie des anciens esclaves des États du Sud sont partis vers le nord des États-Unis pour y tenter leur chance dans de meilleures conditions. À Chicago, l'avocat Robert S. Abbott, qui fonde en 1905 le journal *Chicago Defender*, fait figure de modèle pour la communauté. Grâce à sa fortune, il finance les projets de jeunes ambitieux, afin de rapprocher la population noire des cercles du pouvoir. Mais la frontière est encore hermétique entre Noirs et Blancs.

Bientôt, l'ancienne et la nouvelle bourgeoisie blanche seront totalement liées par les liens du mariage et les intérêts économiques. Elles partageront les mêmes codes, les mêmes ambitions et les mêmes conseils d'administration. Elles se retrouveront l'été dans les demeures patriciennes des Hamptons, faisant rêver une bonne partie de la classe moyenne. Pourtant, il est amusant de constater que les descendants des Pères pèlerins ne sont pas si rares, de l'acteur Matt Damon au réalisateur Orson Welles, en passant par le président John Delano Roosevelt. En donnant naissance à de nombreux enfants, les 102 passagers du Mayflower ont rempli leur devoir de colonisation et d'évangélisation. Mais la réussite matérielle est restée l'objectif ultime de cette bonne société. ■

CLAIRE L'HOËR
JOURNALISTE ET HISTORIENNE

JOHN SINGER SARGENT ÉBLOUIT PARIS

APRÈS UNE ESCALE à New York, l'exposition « John Singer Sargent. Éblouir Paris » est dans la capitale française. L'artiste est né en Italie, en 1856, de parents américains. Grâce à ses dispositions artistiques, il intègre à 18 ans l'atelier parisien de Carolus-Duran, portraitiste de renom. Pendant 10 ans, Sargent fréquente l'intelligentsia parisienne, Auguste Rodin, Paul Bourget, Judith Gautier – la fille de Théophile – Gabriel Fauré, Claude Monet. Le scandale provoqué par le portrait

de Virginie Gautreau, exposé au Salon des artistes français en 1884, le pousse à s'installer à Londres : la jeune femme au teint cadavérique présente une pose jugée indécente. Qu'à cela ne tienne, Sargent s'est fait une réputation auprès des riches familles de New York, pour lesquelles il réalisera de nombreux portraits mondains.

Musée d'Orsay, Paris

WEB musee-orsay.fr

DATE Jusqu'au 11 janvier 2026

Pour
en
savoir
plus

RÉCIT

Une duchesse américaine
C. Vanderbilt Balsan, Tallandier
(Texte), 2019.

ROMAN

Un portrait de femme
H. James, Le Livre de poche, 2022.

SÉRIE

The Gilded Age, Amazon Prime.

UNE VILLE EN EXPANSION

La construction de l'immeuble destiné à abriter le *New York Times*, en 1903-1904, à Manhattan, incarne le dynamisme industriel et architectural de la ville au tournant du xx^e siècle. Si l'hebdomadaire a quitté les lieux en 1913, la silhouette très originale de l'édifice reste aujourd'hui un symbole de New York. Photographie de la Detroit Publishing Company.



XVIII^e SIÈCLE

La Révolution fermente dans les bas-fonds littéraires

Robert Darnton, spécialiste du siècle des Lumières, redonne vie aux « écrivassiers » anonymes qui, dans l'ombre des grands philosophes, ont préparé le terrain intellectuel de 1789.

Robert Darnton a étudié les conditions économiques et sociales de la vie littéraire en France au XVIII^e siècle dans pas moins de 16 essais. Un domaine qui, jusque là, avait assez peu retenu l'attention des spécialistes de l'histoire des idées.

Dans une riche introduction, l'historien américain revient sur son parcours de près d'un demi-siècle. Ses premières recherches, il en fait son mea culpa : « un ton agressif, antiélitiste, celui d'un soixante-huitard »... Il rejette leur « caractère subjectif et circonstanciel ». Depuis longtemps, il s'est apaisé.

Prolétariat intellectuel

Mais il a conservé, dans cet ouvrage, la ligne directrice des origines : apporter une approche factuelle, vivante, de la vie des livres et de celle de leurs auteurs. En partant des bas-fonds jusqu'aux écrivains les plus en vue, il a pris en compte le poids des censures, les conditions de l'impression (légale ou clandestine), la diffusion des livres par de multiples canaux, leur impact ; il a également mesuré les revenus tirés de leur plume par les auteurs.

L'étude statistique est venue à la rescousse. Le nombre des écrivains est en forte hausse dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. On passe de 1 187 identifiés en 1757 à 2 819 en 1784. À cette date, 20 % sont issus du clergé, 14 % de la noblesse, 59 % du tiers état – il reste 7 % d'auteurs impossibles à ranger. Les auteurs des deux ordres privilégiés

vivent pour la plupart de leur plume ou ont d'autres revenus. Les autres forment pour la majorité un prolétariat intellectuel.

Survivre à tout prix

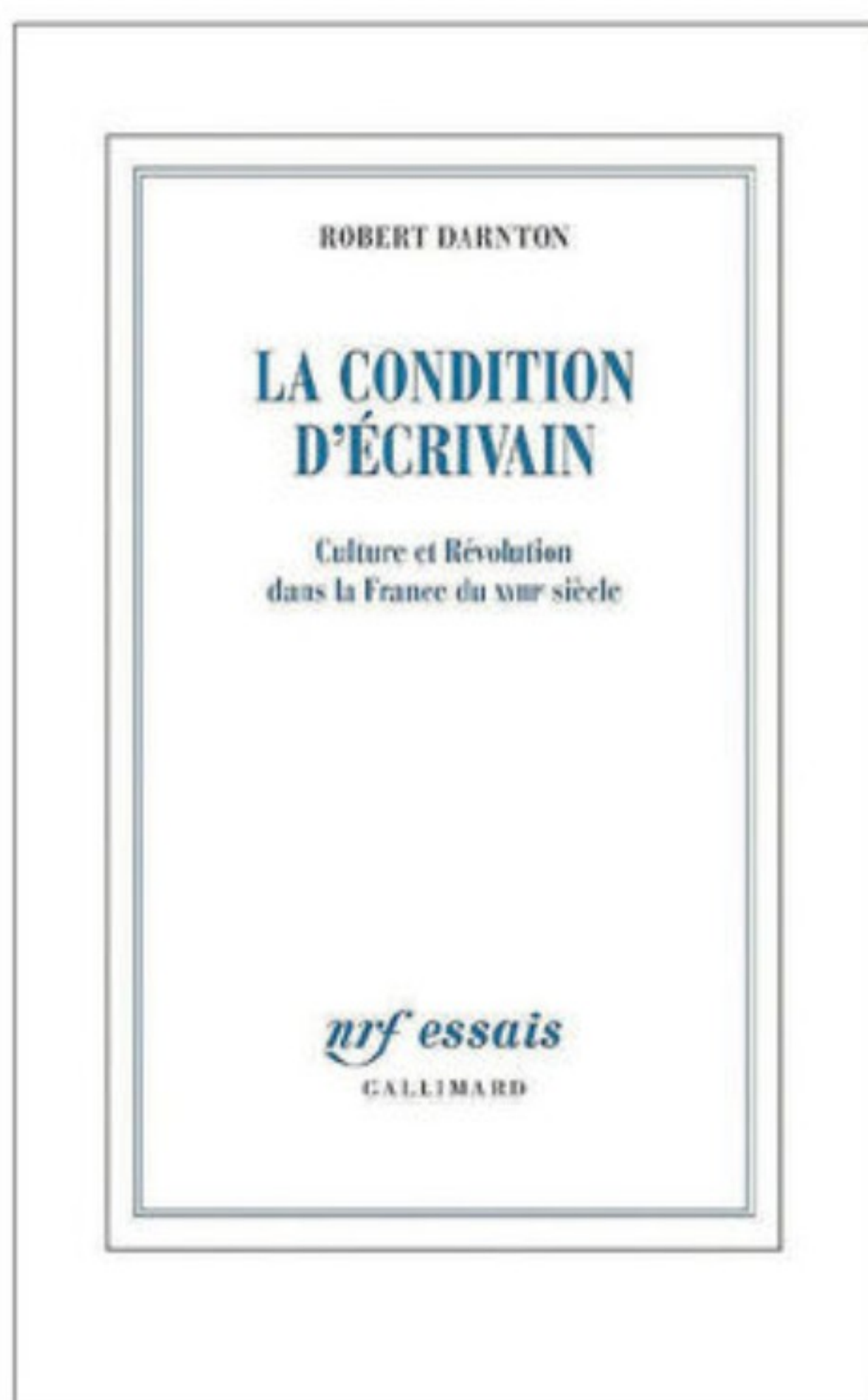
La production de ces derniers est immense, multiforme. Ils sont les « écrivassiers » prêts à tout pour survivre : libelles, textes pornographiques,

ragots, dénonciations en tous genres, pièces de théâtre qui ne seront jamais jouées... Voyez *Le Neveu de Rameau*, de Diderot. Mais quel est leur poids dans l'affranchissement des idées, dans ce travail de sape qui mène à la fin de l'Ancien Régime, à la Révolution ?

Toute la finesse, l'intelligence, le savoir de Darnton sont là pour nuancer, peser au trébuchet la part des uns et des autres. Qui de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, des encyclopédistes ou des écrivassiers, des besogneux l'emporte ? Les conclusions sont plutôt des appréciations. Mais avec cette évidence : de cette fermentation sort la figure de l'intellectuel, et le rôle qu'il va désormais jouer dans l'Histoire, jusqu'à nos jours.

Pour illustrer son analyse, l'auteur suit dans le détail le parcours de trois plumitifs : Morellet, Bacular d'Arnaud et Manuel. Arrive la Terreur. Le premier va sauver sa tête grâce à Thermidor ; le deuxième est malin, il passe entre les gouttes ; le troisième l'est bien moins, il monte à l'échafaud. À ses débuts, Robespierre se voyait en poète élégiaque. On connaît la suite. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON



LA CONDITION D'ÉCRIVAIN
Robert Darnton, Gallimard, 2025, 218 p., 22 €

Un feu qui couve depuis mille ans



LA TERRE BRÛLE. MILLE ANS D'HISTOIRE

Sunil Amrith

Albin Michel, 2025, 432 p., 25 €

En 1217, Henri III d'Angleterre accorda la Charte des forêts, qui invitait tous ses sujets à en faire un usage raisonné. En 2001, la Charte de la Terre, qui avait été lancée par Mikhaïl Gorbatchev dès 1987, mobilisait pour maintenir la biosphère en bonne santé.

Sunil Amrith constate et décrit dans son ouvrage la mise en coupe réglée, depuis un millénaire, d'immenses espaces voués au seul besoin de l'espèce humaine, comme les monocultures ou les élevages extensifs, en lieu et place

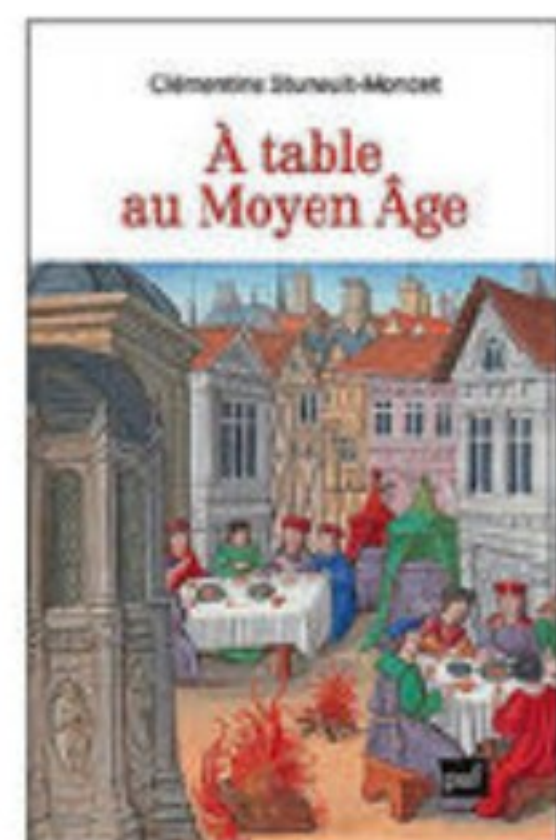
de milieux diversifiés. À titre d'exemples : le riz, ou encore les palmiers à huile en Asie du Sud-Est.

Durant quatre siècles, l'Europe étendit son emprise en décimant les populations autochtones. Par le biais des plantations, elle poussa à une exploitation maximale des ressources. Concomitante, la révolution industrielle aggrava la pression. Dès le début du xx^e siècle, la planète était en voie d'épuisement. Les deux guerres mondiales dévorèrent les énergies, les ressources en tous genres.

La crise climatique procède, selon l'auteur, de cette exploitation forcenée. Sa démonstration, bien construite, excelle avec érudition à développer les exemples, à les associer en une ligne directrice ferme. Bref, une histoire globale qui donne à réfléchir et à s'ouvrir, mais au service d'un fort engagement. La chose est à prendre au sérieux, en se rappelant que Kant, dès 1785, évoquait les risques d'un « large regard perspectif », qui à coups d'« aperçus suggestifs » peut s'éloigner de toute rigueur logique. ■

J.-J.B.

De la boutique à la bouche



À TABLE AU MOYEN ÂGE

Clémentine Stunault-Moncet

Puf, 2025, 352 p., 26 €

C'est une des idées clés de Fernand Braudel : en 1961, dans les *Annales*, il lance une enquête sur la « vie matérielle » ; l'alimentation y tient la première place. L'alimentation ? Des biens culturels qui circulent, se diffusent et s'échangent à travers le monde. La longue durée s'impose pour observer l'évolution des associations alimentaires et des goûts. En 1967 paraît le tome I de *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, qui récapitule la question de l'alimentation, et dans le sillage duquel

s'inscrit, 58 ans après, la somme remarquable de Clémentine Stunault-Moncet. Entre-temps, de nombreux travaux ont été publiés et des logiciels performants ont permis d'exploiter d'autres sources, qui nourrissent la thèse de la médiévisse. En son centre : Toulouse (très documentée, donc riche historiquement), vers 1140-1530. Perspective : les consommateurs, mais aussi les producteurs – métiers de bouche exclusivement (secteurs de la viande, du poisson, du pain, du vin, etc.). Problématiques ? Variées : les frontières

tracées par la réglementation entre des groupes à la fois complémentaires et rivaux – qui atteste une professionnalisation progressive ; l'encadrement de ce secteur économique par la municipalité et les représentants du pouvoir royal (une rivalité fréquente) ; les logiques d'implantation propres à chaque activité ; les relations des professionnels de bouche entre eux. Plus classique, mais aussi passionnant : la dimension symbolique et les usages politiques de la nourriture, etc. ■

FRANÇOIS KASBI

RENAISSANCE

Les armes dans le sang



**ALEXANDRE FARNÈSE.
PRINCE ET CAPITAINE.
1545-1592**

Olivier Poncet

Perrin, 2025, 350 p., 25 €

Ce prince était bien né : petit-fils de l'empereur Charles Quint, neveu de Philippe II d'Espagne, il avait de son arrière-grand-père, le pape Paul III, hérité du duché de Parme. Sa prime jeunesse fut celle d'un courtisan, en Espagne et en Flandre. Le portrait, sublime, réalisée par la peintre Sofonisba Anguissola, le montre tout ingénu. Cette candeur lui passa vite ; il avait le métier des armes dans le sang. Il s'illustra à la bataille de Lépante contre les Ottomans, en 1571. Il se consacra

ensuite à la reprise en main des Pays-Bas espagnols, menacés par la sédition des provinces du Nord, gagnées à la Réforme.

Savant en poliorcétique — l'art d'assiéger —, usant avec justesse des mines et de l'artillerie, il prit Maastricht en 1579 et, six ans plus tard, Anvers. Ses victoires entérinaient la naissance de deux entités, les Pays-Bas et la future Belgique.

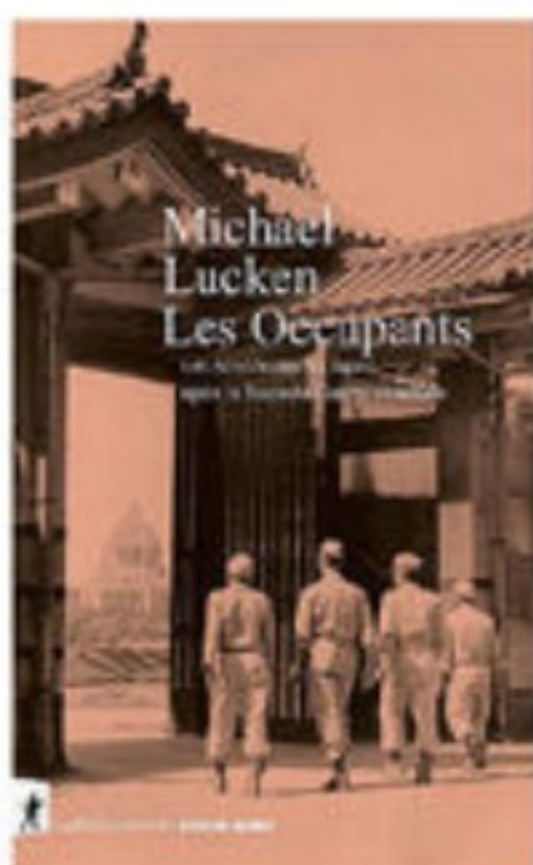
Partie prenante dans la lutte à mort entre réformés et catholiques, Farnèse sut garder la tête politique. Il cultivait une forme de

néostoïcisme. Administrateur avisé, politique habile, il séduisit les Flamands. Il redonna à Anvers toute sa primauté commerciale. Mais cet ardent catholique pouvait avoir la conscience élastique. En 1584, il fut l'instigateur de l'assassinat de son pire ennemi, Guillaume d'Orange, dit le Taciturne. Avec toute la maîtrise d'un historien chartiste, Olivier Poncet nous montre en Farnèse un entrepreneur de guerre, une sorte d'« anticondottiere », car d'une fidélité constante à la couronne d'Espagne. ■

J.-J.B.

XX^e SIÈCLE

Apprendre de son vainqueur



**LES OCCUPANTS.
LES AMÉRICAINS
AU JAPON APRÈS
LA SECONDE GUERRE
MONDIALE**

Michael Lucken

La Découverte, 2025,
336 p., 22 €

De 1945 à 1952 se déroule un épisode fondamental dans l'histoire des États-Unis et de la région asiatique du Pacifique : la présence au Japon d'un gouvernement militaire américain (Scap), dirigé par le commandant suprême des forces alliées, qui n'a de comptes à rendre qu'à Washington. Cette présence est une conséquence de la capitulation générale des armées nippones le 15 août 1945, après les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki, et de l'entrée en guerre de l'URSS contre le

Japon. S'ensuivent le procès de Tokyo, la promulgation d'une nouvelle Constitution, etc. L'occupation s'achève en avril 1952, avec l'entrée en vigueur du traité de San Francisco : le gouvernement japonais recouvre sa souveraineté nominale, mais la présence militaire américaine est maintenue *sine die* — 35 000 soldats américains sont encore déployés. Page de l'Histoire très débattue outre-Atlantique, presque totalement ignorée en France — d'où le caractère novateur de l'ouvrage de Michael Lucken, professeur à l'Inalco.

Son apport fondamental : dire le rôle du pragmatisme américain dans cette occupation, résultat d'un commun souci de s'adapter aux réalités et d'apprendre par l'expérimentation, et non par la confrontation : « Avec aucun autre peuple que les Japonais — un peuple pragmatique, assimilant rapidement, conditionné par ses principes moraux à accepter aussi bien les idées que les armées qui l'emportent — une telle tentative n'aurait eu autant de chances de réussir », affirmait le journaliste Frank Gibney. ■

F.K.

Un baron perché en Mongolie



**LE BARON UNGERN,
KHAN DES STEPPES**

Leonid Youzefovitch
Éditions des Syrtes, 2025,
384 p., 13 €

Le baron Roman von Ungern-Sternberg (1885-1921) — plus connu sous le nom de baron Ungern — descendait d'une très ancienne famille établie en Estonie. Formé dans les académies militaires de la Russie, il s'y distingua par son esprit rebelle. Affecté à un régiment cosaque, il parcourut l'Extrême-Orient sibérien.

La prise du pouvoir par les bolcheviks en 1917 l'incite à rejoindre les armées blanches, partisans du tsarisme, mais il ne s'y intégra jamais. Un temps lié à l'ataman Grigori Semenov, qui

contrôlait la Transbaïkalie, il forma ensuite sa propre armée, la Division asiatique, composée de cavaliers mongols et bouriates. Il opéra en Mongolie jusqu'à la prise d'Ourga (Oulan-Bator). Il restaura le Bouddha vivant Bogdo Geghen et tint la capitale jusqu'à l'été 1921. La reprise en main par l'Armée rouge conclut son aventure. Battu, livré aux bolcheviks, il eut un procès expéditif, puis fut passé par les armes.

Le baron Ungern a fait l'objet de multiples récits, aux sources plus ou moins douteuses. « Héros d'un mythe authentique », il

méritait une vraie biographie. Leonid Youzefovitch, historien de premier plan, restitue la psyché d'un homme qui associait le lamaïsme, la théosophie et des auteurs comme Léontiev, Nietzsche et Spengler.

Fasciné par le Céleste Empire, partisan d'un ordre monarchique de droit divin, le baron Ungern ne veut croire que dans la « race jaune » pour régénérer une Europe en décomposition. Il poursuit une marche onirique d'une rare férocité. Un récit palpitant, d'une étonnante finesse d'analyse. ■

J.-J. B.

CINÉMA

Sur la trace de « Lady Nazca »



Pérou, 1936. Perdue dans l'immensité du désert, Maria balaie la poussière avec acharnement. Un geste dérisoire, mais qui révèle peu à peu des lignes tracées il y a plus de 1 500 ans par le peuple préhispanique des Nazcas.

Librement inspiré de la vie de Maria Reiche, *Lady Nazca* retrace le destin d'une mathématicienne allemande devenue archéologue. Engagée à l'origine comme traductrice par un archéologue français, Maria prend peu à peu son contrepied : une

« anti-Indiana Jones » face à un homme obsédé par ce qu'il peut revendre aux musées occidentaux. Persuadée de l'intérêt scientifique et patrimonial du site, elle quitte Lima pour s'installer aux abords du désert. Elle photographie, mesure et inventorie, jusqu'à formuler sa propre hypothèse : les figures forment un gigantesque calendrier astronomique. Réfutée dans les années 1970, cette thèse conduira néanmoins à la protection du site, classé au patrimoine mondial de l'Unesco en 1994. Hommage à une femme déterminée

et anticonformiste, le film dénonce aussi les ravages de la colonisation et les ponts brûlés entre les cultures ancestrales et leurs descendants. Si le réalisateur Damien Dorsaz fait quelques écarts avec la réalité, en omettant par exemple de citer Toribio Mejía Xesspe, l'archéologue péruvien qui découvrit le site en 1927, son récit parvient à convaincre de l'urgence de protéger un patrimoine inestimable. ■

MATHILDE GAY

Lady Nazca
DE Damien Dorsaz
SORTIE 10 décembre 2025

XVII^e SIÈCLE

Le Grand Dauphin dans la lumière

Comment vivre dans l'ombre d'un père comme le Roi-Soleil ? Une grande exposition à Versailles redonne toute sa place à Louis de France, l'héritier de la couronne qui ne régna jamais.

Une citation du duc de Saint-Simon, célèbre mémorialiste et témoin de la fin du règne de Louis XIV, résume le destin du Grand Dauphin et figure en titre de l'exposition que le château de Versailles consacre à l'héritier du Roi-Soleil : « fils de roi, père de roi et jamais roi ». Pourtant, il s'agit ici non pas de dénigrer ce prince, mais de faire ressortir ce caractère méconnu du Grand Siècle, à travers 250 œuvres qui racontent sa vie et ses goûts.

Éducation soignée

Né en 1661, il est le premier enfant de Marie-Thérèse d'Autriche et de Louis XIV, dont le règne personnel débute alors. Louis de France fut appelé « Monseigneur » de son vivant et le « Grand Dauphin » après sa mort. Il bénéficia d'une éducation très soignée, qu'il s'agisse des arts, de la guerre ou du gouvernement : Louis XIV,



La Famille du Grand Dauphin,
par Pierre Mignard, 1687.
Château de Versailles.

qui jugeait la sienne bâclée, y veilla et le forma à devenir roi. Le visiteur peut même découvrir ses livres de latin !

Les portraits peints permettent de suivre son évolution physique de l'enfance jusqu'à l'âge adulte ;

son visage, très vite rond et empâté, ne cessera plus de l'être, ce qui fera dire à Saint-Simon qu'il était « noyé dans la graisse et l'apathie ». La charge est sévère, et l'exposition défend plutôt un personnage qui sut tenir son rang d'héritier et de mécène, et qui joua un rôle central dans la vie artistique de l'époque. Il fut un collectionneur d'art éclairé, grand amateur de pierres précieuses, de vases de cristal, de bronzes, de marqueteries. Il amassa une collection de premier plan dans son domaine de Meudon.

Exceptionnellement, le musée du Prado, à Madrid,

a prêté quelques œuvres, car le deuxième fils du Grand Dauphin devint roi d'Espagne en 1700, sous le nom de Philippe V, fondant la branche des Bourbons d'Espagne, toujours régnante aujourd'hui. Quant à Monseigneur, sa mort précoce le priva de règne : il succomba à la petite vérole en 1711 dans son château de Meudon, et c'est son petit-fils qui deviendra Louis XV. ■



Commode attribuée à Renaud Gaudron. Vers 1690-1700.
Palais de la Zarzuela, Madrid.

Le Grand Dauphin
(1661-1711), fils de roi,
père de roi et jamais roi

LIEU Château de Versailles

WEB chateauversailles.fr

DATE Jusqu'au 15 février 2026

Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHICHISTOIRE
& CIVILISATIONSHISTOIRE
& CIVILISATIONS

AMÉRIQUE

AMÉRIQUE

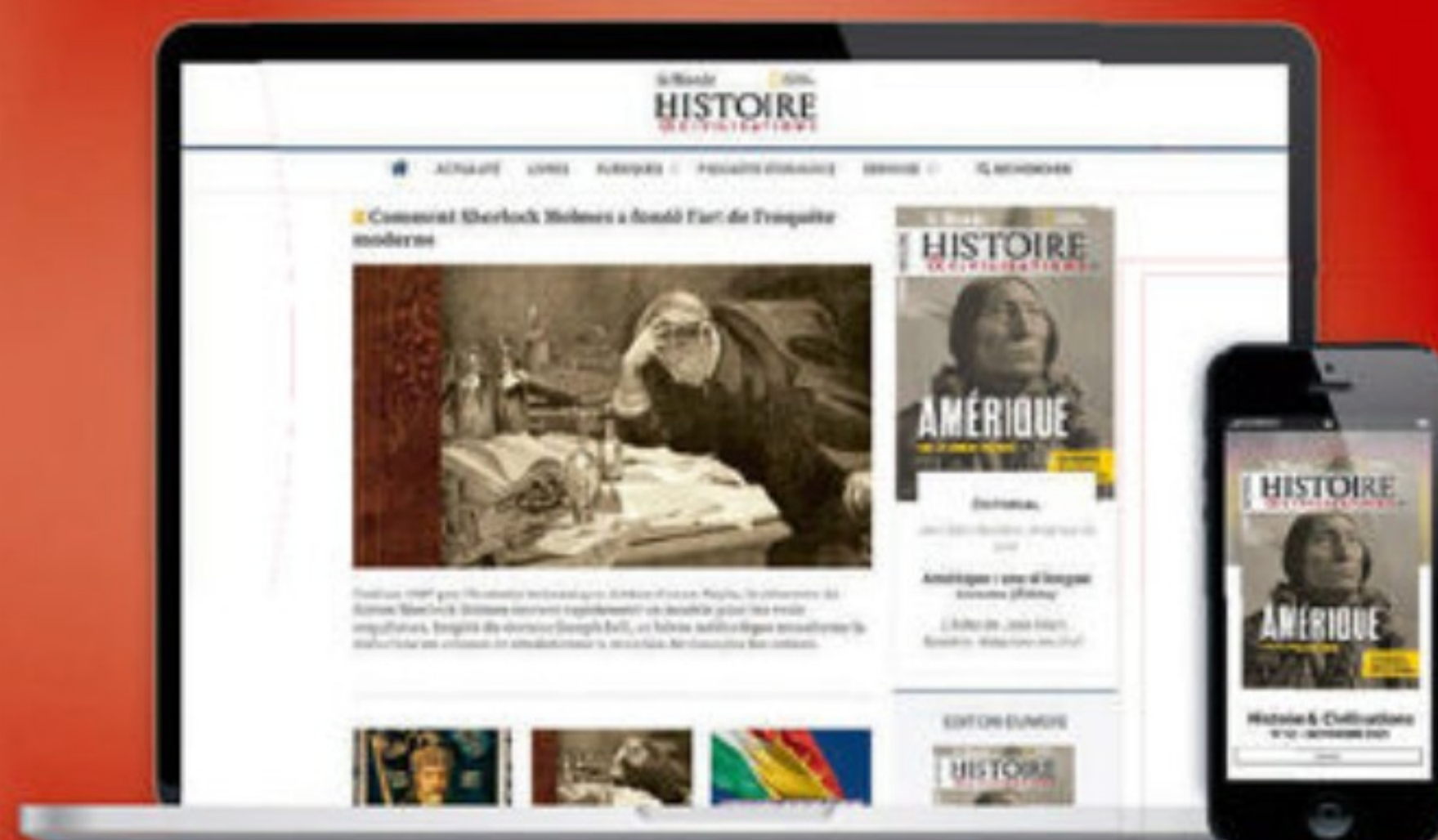
UNE SI LONGUE HISTOIRE

& CARTOGRAPHIE
Du parchemin au
GPS, une révolution2 ANS | 99€ SEULEMENT
22 NUMÉROS

> RETROUVEZ CHAQUE MOIS

Un voyage dans le temps : 100 pages pour se plonger dans les histoires du passé, découvrir un événement, une civilisation, une destinée.**Une expertise reconnue :** historiens, universitaires, journalistes spécialisés... notre comité scientifique est composé de spécialistes de chaque période.**Une iconographie riche :** grâce à une grande variété de dessins, photographies, cartes, reconstitutions, vous êtes transportés à travers les époques.

ABONNEZ-VOUS

ET VOYAGEZ TOUS LES MOIS
AU CŒUR DE L'HISTOIRE !

MES AVANTAGES NUMÉRIQUES

LE SITE HISTOIRE & CIVILISATIONS

Accès illimité à tous les contenus du site
www.histoire-et-civilisations.com

+

LE KIOSQUE NUMÉRIQUE

Accédez à vos numéros et à l'intégralité
des archives du magazine

+

LA CHAÎNE STORIAVOCE

Un podcast d'Histoire & Civilisations

Accédez à plus de 500 podcasts
dédiés à l'histoire sur la chaîne
storiavoceCommandez par téléphone,
c'est 100% sécurisé !
01 48 88 51 04HISTOIRE & CIVILISATIONS
OUI, JE M'ABONNE POUR :À COMPLÉTER ET À RENVoyer AVEC VOTRE RÈGLEMENT PAR CHÈQUE à l'ordre
d'Histoire & Civilisations à l'adresse suivante : Histoire & Civilisations –
Service relations abonnés – 67/69 av. Pierre-Mendès-France – CS 21470 – 75212 Paris Cedex 13☐ 2 ANS (22 n°s) pour 99 € SEULEMENT au lieu de ~~151,80 €~~
SOIT 34% D'ÉCONOMIE.

95E21

☐ 1 AN (11 n°s) pour 49 € SEULEMENT au lieu de ~~75,90 €~~
SOIT 34% D'ÉCONOMIE.

95E22

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse <https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com> ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France, CS 11469, 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

☐ M. ☐ Mme Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____

E-mail _____

Je souhaite être informé(e) :

☐ des offres d'Histoire & Civilisations (avantages abonnés, découverte des hors-séries...)☐ des offres des partenaires d'Histoire & Civilisations

* Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 28/02/2026, réservée à la France métropolitaine, pour un premier abonnement. Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter.

XIX^e SIÈCLE

L'art se met au vert à Crozant

À l'instar de Barbizon et de Pont-Aven, la vallée de la Creuse devient un lieu prisé des peintres qui, dans le sillage de George Sand, s'éprennent de nature. Un musée leur est consacré.

On connaît Pont-Aven, on connaît Barbizon. Il faut connaître Crozant, cette école de peinture nichée dans des gorges sculptées par la Creuse, au pied des ruines d'un château sans âge. C'est George Sand qui découvre d'abord Fresselines, près de Crozant, et acquiert une petite maison de villégiature dans le village de Gargillesse, à proximité. Grande prêtresse de la littérature, elle fréquente de nombreux artistes, qui viennent passer quelques jours chez elle. Plusieurs peintres découvrent à sa suite les vallées de la Creuse, de la Sédelle et de la Gargillesse à partir des années 1850.

De célèbres visiteurs

Le bouche-à-oreille aidant, la réputation du site arrive jusqu'à Paris. Les artistes qui se mettent à peindre en plein air, grâce à l'invention de la peinture en tube, sont à la recherche de lieux sauvages, propices à l'inspiration. Les sujets ruraux et bucoliques sont à la mode, l'aspect pittoresque des gorges est un atout indéniable, de même que la ligne de chemin de fer qui relie Paris à Toulouse en passant par Saint-Sébastien, petite station à 10 km en calèche de la maison de Léonard



Tableaux exposés dans l'une des salles de l'hôtel-musée, à Crozant.

Lépinat, qui s'est improvisé hôtelier à Crozant.

L'installation précoce d'une petite colonie favorise l'accueil de nouveaux venus : plus de 500 peintres feront le pèlerinage creusois. Parmi eux, l'impressionniste Armand Guillaumin a gagné le gros lot à la loterie nationale. À partir de 1891, il peut s'installer au village pour se consacrer entièrement à la peinture, sa passion. Claude Monet rend visite à ses amis en 1889 et réalise 23 toiles dans la vallée de la Creuse. Le nabi Paul Sérusier et le surréaliste Francis Picabia feront également partie des plus célèbres

visiteurs. Quant à Auguste Rodin, il offre à la commune de Fresselines, à la mort de Maurice Rollinat en 1903, un bas-relief sculpté encore visible sur le mur de l'église du village.

Une école sans maître

C'est une école sans maître que celle de Crozant. L'accueil y est cordial, et nul ne s'intitule maître des lieux ou de la manière de peindre. Le plus amusant, bien sûr, est de regarder comment chacun a représenté le même sujet, à savoir les ruines du château. Démultipliées à l'infini dans le style des uns et des autres, elles se dévoilent à toutes

les saisons, sous toutes les lumières, parées de toutes les couleurs.

En effaçant une partie des paysages sauvages, la construction du barrage d'Éguzon, à partir de 1922, éloignera finalement les peintres, attirés vers d'autres lieux, mais aussi d'autres styles. Dans la maison de Léonard Lépinat, un joli musée s'attache à préserver leurs rêves disparus. ■

CLAIRE L'HOËR
JOURNALISTE ET HISTORIENNE

Musée Hôtel Lépinat

5, rue Armand-Guillaumin,
23160 Crozant
Ouvert du 1^{er} avril au 11 novembre.

DÉCOUVREZ LES HORS-SÉRIES DE LA COLLECTION L'HISTOIRE EN GUERRE



LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE
180 PAGES - FORMAT : 20,6 X 27,2 CM



LA FRANCE SOUS L'OCCUPATION
180 PAGES - FORMAT : 20,6 X 27,2 CM

Ce deuxième numéro de la collection L'Histoire en guerre retrace le quotidien des Français avec de nombreuses photos d'époque colorisées ; l'éclairage de deux historiens de renom, Olivier Wieviorka et Eric Alary, permet d'en comprendre la complexité.

En vente sur boutique.histoire-et-civilisations.com

BON DE COMMANDE

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre d'Histoire & Civilisations à :
Histoire & Civilisations / VPC
TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
La bataille de l'Atlantique	09.1001	14,90 €		€
La France sous l'Occupation	09.1002	14,90 €		€
Participation aux frais de port				+ 3,90 €
Total de la commande				€

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 28/02/2026 pour la France métropolitaine. Livraison de 7 à 10 jours à réception du bon de commande.

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse <https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com> ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpd@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

☐ M. ☐ Mme Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code postal _____ Ville _____
Tél. _____ 95E27

E-mail _____
Je souhaite être informé(e) :
☐ des offres d'Histoire & Civilisations (avantages abonnés, découverte des hors-séries...)
☐ des offres des partenaires d'Histoire & Civilisations



Commandez par téléphone,
c'est 100% sécurisé !
01 48 88 51 05

MOYEN ÂGE

De quand date le chant grégorien ?

Quand est apparu le chant grégorien ?

JULIEN, TOULOUSE

Le grégorien, rappelons-le, est le chant sacré de l'Église d'Occident, qui berce aujourd'hui encore la vie de nombreuses abbayes. Son caractère monodique, c'est-à-dire à une voix (par opposition aux

chants polyphoniques), met en valeur la parole biblique dans sa traduction latine. Ce chant est d'ailleurs intrinsèquement lié à l'accentuation de la langue latine qui, à Rome, a remplacé le grec comme langue de la liturgie, c'est-à-dire de la prière officielle de l'Église, durant la seconde moitié du III^e siècle. En Occident se sont alors constitués des répertoires de chants latins dans chaque archidiocèse.

Ces chants vont longtemps rester locaux, aboutissant à une grande variété d'usages. Mais les Pépinides – Pépin le Bref (714-768) et son fils Charlemagne (mort en 814) – vont vouloir créer par voie d'autorité une unité formelle de la liturgie pour unifier ce qui va devenir leur empire. Ils veulent imposer partout le chant et les usages de Rome, fascinés qu'ils sont par le prestige de la Ville éternelle et désireux d'affermir la légitimité de

leur nouvelle dynastie. Les chantres, qui animent la liturgie en Gaule, vont résister à leur volonté politique, désireux de conserver leur tradition et leur mémoire. commence en 753-756, lors de la visite du pape Étienne II. Elle va se poursuivre jusqu'à vers 830. Le chant qui en résulte se diffuse à travers les canaux que constituent les ordres canoniaux et monastiques, alors également en réforme, mais aussi par l'évangélisation de la Bavière, de la Bohême, et même de la Pologne. À partir de 962, le chant grégorien sera finalement apporté par Othon, l'empereur romain germanique, à... Rome. Et il finira par être considéré comme romain !

Le nom de « grégorien » (c'est-à-dire « aussi illustre que saint Grégoire », le grand pape réformateur du VI^e siècle) ne lui sera donné qu'à partir de la fin du IX^e siècle ! Son histoire a connu ensuite bien des vicissitudes, jusqu'à ce que l'abbaye de Solesmes le ressuscite au XIX^e siècle, et que le concile Vatican II le reconnaisse comme le chant propre de la liturgie romaine. ■

Synthèse à l'est

Après des refus – dont les rappels à l'ordre de la législation impériale témoignent – va finalement se constituer un chant hybride romano-franc. Cette synthèse s'est peut-être faite à Metz, l'ancienne capitale de l'Austrasie, ou à Laon, ou encore à Aix-la-Chapelle, en tout cas entre Rhin et Marne. Sa réalisation

XAVIER ACCART

RÉDACTEUR EN CHEF DE PRIER

auteur de *L'Âme du grégorien. Entretiens avec Louis-Marie Vigne, Cerf, 2025.*

? Qu'elle soit en lien avec un sujet abordé dans le magazine ou non, vous pouvez poser votre question d'histoire à

courrier-histoire@mp.com.fr



Page tirée d'un manuscrit en latin illuminé par le Maître Olivétain et le Maître du Chœur de Lodi. Vers 1430. Collection particulière.

CHEVILLER / ANS-IMAGES

DUFAUX - JÉRÉMY - DELABY

MURENA



NOUVEAUTÉ

LA SÉRIE HISTORIQUE CULTE ENTRE FOLIE IMPÉRIALE,
COMLOTS ET DÉLATIONS, AU CŒUR DE L'ANTIQUITÉ ROMAINE !

DARGAUD

AU RAYON BANDE DESSINÉE

100 historiens et historiennes racontent la France

« Une nouvelle histoire de France impressionnante. »

Marianne

« Un ouvrage de référence dont chercheurs et étudiants feront leur miel. »

Le Nouvel Obs

« Un projet très ambitieux et très impressionnant. »

Chaîne Histoire

« L'historien (Éric Anceau) a coordonné une somme, faisant appel aux meilleurs spécialistes : une réussite. »

Le Monde des livres

« Monumental. »

Le Point

« L'historien publie *Nouvelle histoire de France* (Passés composés) avec l'ambition de rassembler les Français autour de leur grande fresque commune. »

Le Figaro

« Le professeur Éric Anceau dirige cet ouvrage et explique pourquoi il est important de dépassionner l'histoire qui devient un champ d'affrontements idéologiques. »

La Croix

« La grande réussite de ce livre, c'est qu'il laisse peu de place à l'idéologie et, surtout, qu'il valide l'idée que l'histoire de France est un objet d'étude scientifique. »

[Un] pavé éditorial, savant et passionnant. »

Le Figaro Magazine

